

aussi vite sans méconnaître les devoirs de la reconnaissance. Marie de Ocampo est si jeune que sa tante ne veut pas l'exposer aux difficultés du début de la fondation: d'ailleurs, malgré les mille ducats de sa dot qu'elle a généreusement offerts et versés entre les mains de Thérèse, malgré la vision que Notre-Seigneur a daigné lui accorder pour récompense (1), Marie hésite.... l'amour du monde se réveille en elle; les épreuves intérieures la désolent; des tentations contre la foi, le dégoût de l'oraison l'accablent d'ennui. Elle n'a rien osé confier à la Sainte; mais celle-ci, éclairée du Ciel, a lu dans ce cœur troublé. Un jour entre autres, tandis que la jeune fille, agenouillée parmi les pensionnaires de l'Incarnation, essayait en vain de prier, Thérèse s'approche d'elle et lui donne le livre de l'Imitation ouvert à une page qu'elle lui a choisie. Marie n'y jette d'abord qu'un regard distrait; puis son âme s'apaise; les paroles qui tombent sous ses yeux répondent à ses angoisses et les dissipent; elle promet de nouveau à Notre-Seigneur qu'elle sera Carmélite et court remercier sa tante de l'avoir sauvée. La Sainte l'encourage, la bénit, et, tout en veillant sur elle avec plus de soin que jamais, croit prudent de soumettre sa résolution à quelques mois d'épreuve (2).

A la place de ces compagnes bien-aimées que Thérèse

(1) « Je n'eus pas plus tôt offert mille ducats pour cette fondation que Notre-Seigneur m'apparut. Il me témoigna qu'il agréait ce présent et me fit entendre qu'il serait bien servi dans ce monastère, qu'il en retirerait une grande gloire. Cette vision me remplit d'une telle joie qu'à l'instant je pris la résolution de quitter le monde pour embrasser la vie religieuse. » (Déclaration de la Mère Marie-Baptiste, consignée dans *l'Hist. Gén. des Carmes*).

(2) P. Frédéric de Saint-Antoine.

eût eu trop de bonheur peut-être à emmener avec elle, Notre-Seigneur lui avait choisi quatre postulantes vraiment dignes de devenir les premières Carmélites de Saint-Joseph d'Avila. La Sainte elle-même nous trace en deux mots leur éloge : « Mes premières filles furent quatre
« orphelines, sans dot, mais grandes servantes de Dieu.
« Je les trouvai telles que je les avais souhaitées, car
« mon vœu le plus ardent avait été que celles qui entre-
« raient d'abord fussent par leur exemple le fondement de
« cet édifice spirituel, et propres à réaliser notre dessein
« de mener une vie très-parfaite et de très-grande
« oraison. »

L'une de ces privilégiées, Antoinette de Henao, était unie à la famille de la Sainte par les liens du sang (1) ; mais Thérèse la connaissait peu lorsque saint Pierre d'Alcantara la lui présenta. Il la dirigeait déjà depuis plusieurs années et l'avait empêchée de chercher loin d'Avila un Ordre austère, en l'assurant que Dieu lui ferait un jour la grâce de trouver près d'elle un monastère aussi parfait qu'elle le désirait. Antoinette avait vingt-sept ans ; elle apportait au Carmel un esprit juste, une candeur d'enfant et une piété solide : c'était assez pour que Thérèse la reçût à bras ouverts.

Après saint Pierre d'Alcantara, dona Guiomar et Maître Daza amenèrent à la Sainte chacun leur protégée. Dona Guiomar avait élevé chez elle par charité l'enfant d'une noble famille ruinée par de grands malheurs. Marie de Paz se cachait au fond de la maison de sa bienfaitrice comme

(1) La première femme de don Alphonse se nommait dona Catherine del Peso y Henao. Antoinette était fille de l'un de ses proches parents et cousine par conséquent de Marie de Cepeda, la sœur aînée de Thérèse.

la violette sous les buissons. Elle vivait de prière et de bonnes œuvres et se faisait volontiers la servante de tous. Son humilité attira sur elle d'abord les faveurs de Notre-Seigneur, puis les prédilections de Thérèse qui lui promit l'habit du Carmel.

Ursule de Revilla, la pénitente de Maître Daza, portait depuis son baptême le nom d'Ursule des Saints que ses parents lui avaient donné comme s'ils eussent eu quelque pressentiment de sa destinée. Malgré ce beau nom, Ursule avait aimé le monde et recherché ses fêtes. Maître Daza ne ménageait pas la vanité, surtout quand il la rencontrait dans une âme d'élite. La jeune fille, humiliée, éprouvée par son directeur, changea de vie et d'un pas ferme avança dans la voie du sacrifice. Cette première victoire sur elle-même lui valut une force de caractère qui la rendait propre à soutenir les austérités de la Réforme.

Enfin un humble prêtre, disciple de Maître Daza, Julien d'Avila présenta sa propre sœur à notre Sainte. C'était encore une Marie, simple et modeste comme Marie de Paz. Thérèse la reçut à la recommandation du frère qu'elle estimait un saint, et lui donna le nom de Marie de Saint-Joseph. Marie de Paz prit celui de Marie de la Croix. Antoinette de Henao devint Antoinette du Saint-Esprit, et Ursule de Revilla garda le nom que lui avait choisi la piété de ses parents, Ursule des Saints. Cette abdication des titres de famille était dans le Carmel une innovation : Thérèse voulait ainsi effacer entre ses filles le dernier vestige des distinctions de rang et ne leur laisser pour toute noblesse que la gloire de devenir les épouses du Seigneur ; elle voulait surtout, par un nom nouveau, nom céleste, symbolique, emprunté aux Saints, aux Anges ou mieux

encore aux mystères du Sauveur, elle voulait leur faire entendre que les choses humaines avaient passé pour elles et qu'une autre vie, plus divine que terrestre, devait être la leur.

Le matin du 24 Août, fête de saint Barthélemy, Antoinette, Ursule et les deux Maries arrivèrent l'une après l'autre à Saint Joseph. Thérèse les accueillit avec une tendresse de mère et les conduisit à la chapelle où se réunirent bientôt don François de Salcedo, le pieux abbé Julien d'Avila, Gonzalès d'Aranda, Jean de Ovalle et Jeanne revenue d'Albe pour ce grand jour. Les cousines de Thérèse, Inès et Anne de Tapia, professes de l'Incarnation, absentes de leur monastère depuis quelque temps, purent assister aussi à l'exécution du projet dont elles avaient été, un an auparavant, les premières confidentes. Maître Daza, délégué par l'évêque d'Avila, célébra la Messe et déposa le Très-Saint Sacrement dans le tabernacle ; puis il bénit l'habit religieux dont la Sainte revêtit ses bien-aimées filles. Une robe de bure, un scapulaire de même étoffe, une coiffe de grosse toile, un manteau de laine blanche, et, en attendant le voile noir des professes, un voile de lin : tel est l'austère costume des nouvelles Carmélites. Les assistants chantent le *Te Deum* ; la cloche du monastère qui ne pesait pas trois livres (1), sonne à toute volée ; les heureuses novices se prosternent devant l'autel et

(1) « La cloche dont notre sainte Mère se servit au commencement pour sonner les heures de l'office divin était si petite qu'elle ne pesait pas plus de trois livres et n'était soutenue que d'un clou qui passait dans le métal même avec la corde pour la tirer. Ce qui représentait si parfaitement l'état de la pauvreté religieuse que depuis nos Pères l'ont conservée comme une très-précieuse relique. En l'année 1634, le R. P. Général la fit transporter au couvent des Carmes Déchaussés de Pastrana, parce

mouillent le pavé du sanctuaire des larmes de leur reconnaissance. La Sainte, ravie de joie en Dieu son Sauveur, semble n'être plus sur la terre. Sa petite maison est devenue la maison de Dieu. Jésus possède un nouveau tabernacle ; des âmes pures et ferventes, arrachées aux dangers du monde, n'auront plus d'autre occupation que de l'adorer et de le servir. Enfin saint Joseph, le bien-aimé Père saint Joseph sera honoré particulièrement dans l'humble église qui lui est dédiée. Tant de consolations réunies inondent l'âme de Thérèse d'un bonheur qu'elle appelle l'avant-gout de la gloire céleste. Cachée sous son voile, elle prie, elle épanche son cœur dans le cœur du Seigneur : c'est une heure du paradis, heure qui passe trop vite hélas ! et qui la prépare, suivant la conduite ordinaire du divin Maître à son égard, aux tribulations du lendemain ou plutôt, cette fois, du jour même.

« que d'ordinaire les chapitres généraux se tiennent en ce monastère.
« Depuis ce temps jusqu'à présent, les Pères capitulaires sont convoqués
« aux assemblées du Chapitre par le son de cette cloche afin que ce leur
« soit un perpétuel avertissement de conserver dans leurs cœurs et de faire
« garder à tous leurs sujets la pauvreté et l'humilité avec lesquelles
« notre sainte Mère jeta les fondements de notre Institut. » *Hist. Gén. des Carmes*, Liv. II, ch. XI.

CHAPITRE XIV

Saint-Joseph d'Avila pendant l'orage.

Maitre Daza et les assistants se retirèrent après la cérémonie matinale, laissant la sainte Mère avec ses filles jouir en paix de leur solitude. Thérèse ne pouvait s'arracher de sa pauvre petite chapelle : prosternée devant le Très-Saint Sacrement, inondée de consolations intérieures, elle goûtait quelque chose du bonheur du ciel, en voyant le Seigneur consacrer par sa présence la fondation naissante, et quatre orphelines sans dot, bien obscures aux yeux du monde, mais grandes servantes de Dieu, admises les premières à l'honneur d'embrasser un état aussi parfait. « C'était encore pour moi une autre joie, avoue-t-elle « simplement, d'avoir accompli les désirs de Notre-Seigneur, honoré l'habit de Notre-Dame, et élevé dans cette « ville une église à mon glorieux Père saint Joseph qui « n'en avait point auparavant (1). Sans doute, je savais

(1) Les Carmes, dans leur émigration de la Palestine, apportèrent en Occident le culte de saint Joseph ; mais à sainte Thérèse revient la gloire d'en avoir été la grande propagatrice. Avant la Réforme du Carmel, les églises dédiées à saint Joseph sont très-rares. (Boll. n° 344.)

« bien que je n'y étais pour rien, car Notre-Seigneur avait
 « tout fait par lui-même, et, s'il m'avait permis de l'aider
 « un peu, ma part d'action avait été mêlée de tant d'im-
 « perfection que je méritais ses reproches et non sa recon-
 « naissance. Mais cela même m'attendrissait davantage, de
 « voir que sa divine Majesté s'était servie d'un instru-
 « ment si misérable pour une œuvre si grande : j'en étais
 « comme hors de moi-même et absorbée dans l'oraison. »

Le Seigneur tout-puissant qui humilie ou exalte, enrichit ou appauvrit à son gré, permit alors une chose extraordinaire, raconte le fidèle témoin auquel nous emprunterons une partie de ce chapitre (1). Toutes ces portes par lesquelles la consolation entrait dans l'âme de la sainte Mère, se fermèrent soudain, et une autre s'ouvrit (2) aux troubles, aux regards inquiets sur le passé, aux incertitudes sur l'avenir, aux pensées les plus désolantes. « Ce
 « fut une terrible bataille livrée par le démon, nous dit
 « Thérèse elle-même. Le combat commença trois ou quatre
 « heures après la Messe. » En un instant son esprit s'enveloppe de ténèbres, son cœur est serré par l'angoisse. L'ennemi lui suggère la seule crainte qui puisse la faire trembler, celle d'avoir offensé Dieu, en fondant le monas-

(1) Julien d'Avila dont nous citons souvent le manuscrit qui devient intéressant surtout à l'époque où nous sommes arrivés. Cet excellent prêtre, âme simple, presque naïve, d'une piété profonde, d'une admiration sans bornes pour la sainte Mère, venait de recevoir le sacerdoce dans la maturité de l'âge, après avoir passé sa jeunesse associé au commerce de son père, petit marchand d'Avila. L'une de ses sœurs (il en avait six) était, comme nous l'avons dit, au nombre des quatre premières Carmélites. (Vicente de la Fuente.)

(2) Julien d'Avila fait allusion à ce proverbe de son pays : a donde una puerta se cierra, otra se abre.

tère sans le consentement de ses supérieurs. Les ordres reçus du Ciel, la sanction donnée à ces ordres par son directeur, les encouragements de saint François de Borgia, de saint Pierre d'Alcantara, de saint Louis Bertrand et de tant d'autres personnages éminents en doctrine, en sainteté; enfin, le bref du Saint-Siège qui à lui seul eût dû suffire pour dissiper ses alarmes : tout s'efface tellement de sa mémoire qu'il ne lui en reste plus, dit-elle, la moindre idée. Puis ce sont d'autres frayeurs. Ces jeunes filles, élevées délicatement, supporteront-elles les austérités de la règle sévère qu'elle veut leur faire embrasser? Vivront-elles contentes dans une clôture si étroite? Et le strict nécessaire, le pain de chaque jour, par quels moyens leur sera-t-il fourni? « Hélas! s'écrie Thérèse au milieu des « étreintes de ce combat intérieur, hélas! ma fondation « n'est-elle pas une folie? Pourquoi me suis-je mêlée « d'une pareille entreprise, au lieu de servir en paix le « Seigneur dans mon monastère? Malade comme je le suis « presque toujours, pourquoi ai-je quitté une maison si « agréable et où j'avais tant d'amies? Comment m'habituer « avec mes infirmités à demeurer ici et à mener un genre « de vie aussi dur? »

Voilà bien la tentation avec son caractère de ténèbres et de mensonge. « O mon Dieu, qu'elle est donc misérable cette « vie où rien n'est assuré, où tout est sujet au changement, « ajoute notre Sainte. Il y avait si peu de temps que je « n'aurais pas voulu donner mon bonheur pour aucune fé- « licité de la terre, et voilà qu'un instant après ce qui « avait fait ma joie devenait mon tourment, et quel tour- « ment! Je ne savais que devenir... J'allai me jeter devant « le Saint Sacrement pour regarder au moins le taber-

« nacle, car prier m'était chose impossible. Ce fut l'un des
 « plus rudes moments de ma vie. Mais Notre-Seigneur n'a-
 « bandonna pas sa pauvre servante : il m'envoya un petit
 « rayon de lumière pour me faire voir que c'était le dé-
 « mon qui me troublait, et que tout ce qu'il me mettait
 « dans l'esprit n'était que tromperie. Alors je me souvins
 « de mes anciennes résolutions, de mon désir de servir
 « Dieu et de souffrir pour lui. Je considérai que, si je vou-
 « lais en venir aux effets, je ne devais pas chercher mon
 « repos. Pourquoi craindre ? J'avais souhaité des croix :
 « celles-ci étaient bonnes, et dans la plus grande serait le
 « plus grand mérite et le plus grand profit (1). »

Reprenant son courage, avec un violent effort sur elle-même (2), Thérèse promet devant le tabernacle qu'elle ne négligerait rien pour obtenir au plus tôt de ses supérieurs la permission de se renfermer dans son nouveau monastère, (car personnellement elle restait sous la juridiction des Carmes et ne pouvait changer de résidence sans l'agrément du Provincial). A peine eut-elle prononcé sa promesse que « le démon s'enfuit, dit-elle, et me laissa
 « paisible et joyeuse comme je l'ai toujours été depuis.
 « Notre-Seigneur, je crois, permit une pareille épreuve
 « parce que, sans elle, je n'aurais jamais su ce que c'est que
 « d'être une religieuse fatiguée de son état. Je comprends
 « maintenant quelle miséricorde il m'a faite et de quel
 « tourment il m'a délivrée en me préservant depuis vingt-
 « huit ans d'une seule minute de mécontentement. Il vou-
 « lait aussi m'apprendre à voir sans surprise dans mes
 « sœurs une tentation pareille et à les consoler. »

(1) *Vie*, chap. XXXVI.

(2) *Haciendome gran fuerza....*

Ces angoisses de la Sainte étaient le prélude de l'orage extérieur prêt à se déchaîner sur l'humble maison de Saint-Joseph. Comme son Sauveur Jésus, Thérèse venait de traverser les ombres et les tristesses du Jardin des oliviers; avec lui elle sera bientôt traînée devant ses juges.

Les premières volées de la clochette de trois livres avaient appris dès le matin la fondation du monastère aux habitants d'Avila. Il y eut d'abord parmi les âmes simples et bonnes un mouvement de joie. Le peuple louait le Seigneur avec son ardeur castillane : c'était presque un triomphe; il ne dura pas longtemps. Les principaux habitants de la ville, adversaires déclarés des projets de Thérèse, se mettent en rumeur dès qu'ils en connaissent l'exécution. Ils vont, ils viennent, ils se concertent, ils s'excitent les uns les autres, ils persuadent à la foule que ce couvent sans revenus, sans ressources, mangera le pain des pauvres et absorbera les aumônes à son profit. Bientôt l'indignation devient universelle: c'est un péril public qu'il s'agit de conjurer. Si l'on ne détruit pas le monastère, c'est la ville qui sera ruinée, détruite. Pour s'expliquer l'effroi produit par une pareille chimère, il faut reconnaître avec la Sainte quel en était le véritable instigateur: le démon vaincu le matin jouait ses dernières pièces, il aveuglait les esprits, il excitait les passions et réussissait à soulever une véritable sédition contre une œuvre en apparence si petite, si obscure qu'elle eût dû passer inaperçue. « Le feu aurait embrasé la ville entière, rapporte le témoin déjà cité, on n'aurait pas mis plus d'empressement à l'éteindre. »

Au couvent de l'Incarnation le trouble n'était pas moins grand. La nouvelle venait d'y être portée comme un coup

de foudre et, sous cette première impression, chacune disait sa pensée sans ménagement. On jetait à Thérèse pierre sur pierre. Voulait-elle donc faire affront au saint Ordre du Carmel en prétendant fonder un couvent plus parfait que tous les autres? Sa santé ne lui avait pas toujours permis de garder la règle mitigée : l'observerait-elle mieux dans sa rigueur? Sa folle entreprise n'était bonne qu'à mettre le désordre dans les esprits, dans les communautés : c'était un trait d'ambition, un scandale, et rien autre chose. Enfin, la Prieure, pressée par ses religieuses et par les mécontents du dehors, envoya dire à la Sainte qu'au nom de l'obéissance elle lui commandait de sortir de sa maison et de rentrer à l'Incarnation.

Thérèse venait d'achever avec ses filles leur frugal repas de Carmélites. Epuisée par les fatigues des jours précédents et de la dernière nuit qu'elle avait passée debout, elle rentrait dans sa cellule pour y prendre un peu de repos lorsqu'elle reçut le message de la Prieure. Elle le lut avec calme, bien que son cœur se brisât à la pensée d'abandonner dans la solitude ses quatre pauvres novices. Qu'allaient-elles devenir et qui défendrait leur petite maison contre les attaques de la cité? Thérèse jeta ses angoisses dans le cœur de son Dieu. Elle prit le temps d'embrasser ses chères filles, de les bénir, de confier à la sœur Ursule des Saints l'autorité sur ses compagnes ; puis elle se prosterna devant l'autel, remit le monastère entre les mains de Notre-Seigneur et de saint Joseph, et partit aussitôt, persuadée que tout irait bien. Quant à son propre sort, elle ne s'en inquiétait guère : « Je pensais, dit-elle, qu'on allait me
« mettre en prison, et j'en aurais été charmée afin de ne
« plus parler à personne et de me délasser dans la solitude.

« Je comptais, du reste, sur mon Père saint Joseph pour
 « me ramener dans sa maison et je lui offrais de bon cœur
 « ce que j'allais endurer pour son service. »

Thérèse traversa la ville sans s'inquiéter de l'émoi que son passage dut produire. « Je la suivais comme un
 « écuyer et comme son chapelain, nous dit non sans
 « une certaine fierté le bon Julien d'Avila, car dès ce jour
 « je m'offris comme tel, et je le suis encore, et je le serai
 « jusqu'à la mort (1). D'autres prêtres nous accompa-
 « gnaient et nous la conduisîmes à son couvent de l'In-
 « carnation. Si mal qu'elle y fut reçue, elle n'eut pas encore
 « tant à souffrir qu'elle le croyait. » En effet, on l'amena
 comme une rebelle devant la Prieure qui l'attendait, en-
 tourée des plus anciennes religieuses. Mais le mécon-
 tentement s'apaisa rien qu'à son aspect. Elle répondit
 aux questions qui lui furent adressées, exposa les rai-
 sons de sa conduite et attendit ensuite l'arrêt de la
 Prieure. Celle-ci consulta la Communauté : la majorité
 des voix en appela au jugement du Père Provincial ; on
 l'envoya chercher. Le P. Ange de Salazar ne se fit pas
 attendre ; il rassembla les religieuses, et Thérèse, paisible,
 modeste, les yeux baissés, toujours digne dans son humi-
 lité, comparut devant lui

« Je me présentai, raconte notre Sainte, vraiment heu-
 « reuse de souffrir quelque chose pour l'amour de Notre-
 « Seigneur. Je me rappelais le jugement que ce divin Maître
 « eut à subir aux tribunaux de Jérusalem, et je voyais bien
 « que celui qui m'attendait n'était rien en comparaison. Je

(1) Julien d'Avila écrivait en 1604, 22 ans après la mort de la Sainte :
 veut dire qu'il sera toujours le chapelain de Saint-Joseph.

« dis ma coulpe comme si j'eusse été bien coupable, et réel-
« lement je devais le paraître à ceux qui ne connaissaient
« pas les choses à fond. Le Provincial me fit une grande
« réprimande, moins sévère cependant que le délit ne le
« méritait d'après les rapports qu'il avait reçus: Je ne dis
« rien pour me justifier, parce que j'avais pris la résolution
« de me taire; quand il eut fini de parler, je lui demandai
« de me pardonner, de me punir et de ne plus être fâché
« contre moi. »

Désarmé par cette humilité sincère, le P. Ange de Salazar inclinait vers l'indulgence; mais les religieuses revinrent à la charge en aggravant leurs accusations. Loin de s'irriter des mauvais propos tenus sur son compte, la Sainte excusait au fond de son cœur celles qui la condamnaient.

« Sur plusieurs choses, je le voyais, on m'accusait à
« tort en disant, par exemple, que j'avais agi par vanité pour
« faire parler de moi, ou pour d'autres motifs semblables.
« Voici, au contraire, des reproches que je trouvais très
« justes: j'étais, disait-on, la plus imparfaite de toutes les
« sœurs; je n'avais pas suivi fidèlement la règle dans mon
« couvent: c'était une présomption de ma part d'entre-
« prendre d'engarder une autre plus austère. A cela on ajou-
« tait que je scandalisais la ville par mes nouveautés. »

Ce réquisitoire ne réussit pas à la troubler: sa contenance demeura aussi humble, aussi calme; en réalité, elle n'éprouvait aucune peine. Néanmoins, par une exquise délicatesse, elle feignit, dit-elle, d'en avoir, pour ne pas affliger ses sœurs en paraissant dédaigner ce qu'elles disaient. Le P. Ange la regardait avec surprise. Était-ce donc, en effet, une orgueilleuse, une rebelle, une vi-

sionnaire qu'il avait à ses pieds ? Il attendait qu'un mot d'excuse sortît de ses lèvres, prêt à le saisir pour la justifier ; fidèle à sa résolution d'imiter le silence de Jésus au tribunal de Pilate, la Sainte continuait à se taire. Enfin le Père lui ordonna d'exposer, en présence de la Communauté, les motifs qui l'avaient fait agir. Forcée d'obéir, elle s'expliqua simplement, et, assistée de Notre-Seigneur, elle donna ses raisons de manière que ni le Provincial ni les religieuses n'eurent rien à répondre. Le Père, congédiant alors les sœurs, la retint seule avec lui ; dans un long entretien, elle lui rendit compte de ce qui s'était passé entre Dieu et elle pour cette grande affaire, des conseils qu'elle avait demandés et reçus, des précautions qu'elle avait prises pour ne pas s'écarter des devoirs de l'obéissance. Le Père Ange était un homme droit et un excellent religieux ; satisfait de ses explications, il la bénit et lui promit de l'autoriser à rentrer dans le monastère de Saint-Joseph, dès que le trouble de la ville serait apaisé.

Mais, de ce côté, le désordre augmentait toujours. On eût dit un jour de révolution dans la paisible cité des chevaliers, la ville du Roi, la ville des Saints. On fermait les maisons et les habitants remplissaient les rues, formant des groupes, allant et venant de Saint-Joseph à l'Incarnation, de l'Incarnation à la résidence du gouverneur, le corregidor. Une soudaine apparition des Maures aux portes d'Avila n'y eût pas produit plus de rumeur (1).

La nuit du 24 au 25 août mit trêve à ce bouleversement. Il recommença dès le lendemain matin avec une nouvelle

(1) Julien d'Avila. — *Hist. Gén. des Carmes.*

violence. Cette fois on veut passer des paroles aux actes. Il ne s'agit plus seulement de tourner Thérèse en ridicule et de condamner sa fondation : il faut que les autorités civiles et ecclésiastiques se concertent pour détruire de fond en comble un établissement dangereux, contraire au bien public, et empêcher qu'aucune tentative de ce genre puisse se reproduire. La journée s'écoule encore sans que l'affaire soit terminée. Le 26 août, le corregidor, les principaux magistrats, plusieurs membres du chapitre de la cathédrale et les premiers personnages d'Avila se réunissent à l'Hôtel de Ville : séance tumultueuse, vote unanime de destruction, après lequel le gouverneur, bien escorté, se rend aussitôt à Saint-Joseph où il comptait par sa seule présence mettre les quatre novices en fuite. Celles-ci le reçoivent au parloir, et, à travers leurs doubles grilles, avec un courage digne de celui de leur Mère, elles répondent qu'elles ne sauraient reconnaître à l'autorité civile le droit de les chasser d'une maison où elles se sont établies par l'ordre de l'évêque (1).

— Eh bien ! reprend le corregidor irrité, si vous refusez de m'obéir, j'enfonçe vos portes et de vive force je vous fais sortir d'ici.

— Il est vrai, gouverneur, vous pouvez user de violence, réplique au nom de ses compagnes une des jeunes sœurs. Mais, dans votre intérêt, je vous engage à n'en rien faire, car une pareille action aurait un juge sur la terre, sa Majesté Philippe II, et au ciel un autre juge que vous

(1) Mgr Alvaro de Mendoza était certainement absent d'Avila. En sa présence, ni le gouverneur ni les habitants n'eussent osé porter la main sur un couvent dont il s'était déclaré le protecteur.

devez craindre bien davantage, le Seigneur tout-puissant, vengeur des opprimés (1).

Le corregidor, vaincu et honteux de sa défaite, rentre à l'Hôtel de Ville. Il convoque pour le surlendemain une assemblée plus nombreuse encore que la première, une *junte*, la plus solennelle qui se puisse faire, observe l'un de nos chroniqueurs, comme s'il se fût agi du salut de l'Espagne (2). A cette *junte* sont convoqués, avec les membres de la dernière réunion, deux députés des Ordres religieux, des hommes de lettres et des délégués du peuple. Le corregidor prépare, pendant la nuit, un long discours, et, comme « le privilège de sa magistrature lui confère le droit d'ouvrir la séance », il prend la parole dès que chacun est à sa place et termine par ces conclusions (3) :

Cette fondation est une nouveauté : donc elle est suspecte.

La fondatrice est une femme qui se dit depuis longtemps favorisée de révélations particulières : cela suffit pour que l'on se méfie de ses œuvres.

Avila compte un assez grand nombre de communautés, dignes de tous les respects : une maison de plus serait un fardeau, surtout parce que cette maison, fondée sans revenus, tomberait naturellement à la charge des citoyens ; et, pour que les religieuses de Saint-Joseph fussent nourries, vêtues, pourvues de leurs nécessités et libres d'employer leur temps en dévotions, il faudrait que la charité publique s'imposât des contributions volontaires (4).

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* — Ribera.

(2) Julien d'Avila.

(3) *Hist. Gén. des Carmes.* Liv. II, chap. XII.

(4) Julien d'Avila en sourit de pitié. « Oui, vraiment, ce serait une trop grande charge pour la cité de supporter treize religieuses, car elles ne

a ville n'a-t-elle pas assez de ses redevances obligatoires? Veut-elle se ruiner pour une pareille entreprise? Dira-t-on que l'on serait libre de leur donner ou de leur refuser l'aumône? Non, car la religion, plus forte que la nature, arrachera le pain de la bouche aux nobles gens d'Avila, quand on viendra leur dire que ces pauvres servantes de Dieu meurent de faim. Enfin il se plaint que dona Thérèse de Ahumada ait osé ouvrir sa maison sans avoir le consentement de la ville. C'est un délit qui rend l'existence du monastère tout à fait illégale. En conséquence il demande que le Saint-Sacrement soit enlevé de l'église, les religieuses expulsées du cloître et les murailles démolies sur le champ, en vertu d'un vote de la junte.

L'assemblée se consulte. Elle comptait parmi ses membres plus d'un esprit éclairé, plus d'un fier castillan incapable de bassesse. Mais les raisons du gouverneur semblent si concluantes que la grande majorité se prononce pour lui, tandis que le reste garde le silence. On allait donc exécuter immédiatement l'arrêt de destruction, quand un dominicain, se levant de sa place, demande la parole, et, seul contre tous, se met à plaider avec chaleur la cause abandonnée.

« C'est de ma part une hardiesse téméraire, je le reconnais, dit-il, de m'opposer au sentiment unanime d'une réu-

« veulent pas être plus, treize religieuses servant Dieu, tandis que la ville
« nourrit dans son sein tant d'hommes et de femmes qui, par leur mauvaise
« vie, servent le démon. Et nul ne songe à proscrire leurs crimes, à les
« obliger au travail, à les empêcher de perdre les autres par leurs mau-
« vais exemples... » Cette satire du vieil écrivain n'est pas inopportune à
citer de nos jours.

nion aussi éminente que celle devant laquelle j'ai l'honneur de parler. Mais je ne puis résister à ma conscience qui m'ordonne de soutenir les droits de la justice. Je n'ai jamais vu dona Thérèse de Ahumada, je ne lui ai jamais parlé, je ne la connais pas ; j'ignorais ses projets : je suis donc entièrement désintéressé dans cette affaire et je la traite avec impartialité. Cet établissement est nouveau, dites-vous ; mais suffit-il donc qu'une chose soit nouvelle pour être répréhensible ? Est-ce que tous les Ordres religieux, à l'heure de leur naissance au sein de l'Eglise, n'étaient pas des nouveautés ? Et quand Notre-Seigneur a fondé la sainte Eglise elle-même, son œuvre n'avait-elle pas aussi un caractère nouveau ? Laissons d'ailleurs ce mot, s'il vous déplaît. Je dis que les changements, les essais, les tentatives qui s'introduisent dans la vie chrétienne pour la plus grande gloire de Dieu et pour la réforme des mœurs, ne doivent pas s'appeler nouveauté ou invention, mais renouvellement dans la vertu qui est toujours ancienne. Si vous n'appelez pas les arbres nouveaux, quand ils se couvrent au printemps d'une verdure renaissante, ni le soleil nouveau, quand il reparaît chaque matin, pourquoi condamnerez-vous comme une nouveauté coupable la ferveur d'une âme qui veut rendre à un Ordre antique sa splendeur passée, ou du moins faire sortir de son tronc vieilli un jeune et vigoureux rameau ? Ce couvent de Carmélites fondé d'hier est une réforme de l'ancien Institut : il relève ce qui était tombé ; il restaure une règle affaiblie ; il tend à l'édification du peuple chrétien, à l'honneur de la sainte religion. A tous ces titres, non seulement il doit être toléré, mais favorisé, protégé par les puissants de la ville et de l'Etat.

« Ah ! vraiment, s'écriait ensuite le religieux avec ironie, je me demande comment quelqu'un peut croire que de pauvres femmes, reléguées dans un coin et priant Dieu pour nous, puissent devenir un fardeau si pesant et un péril public. C'est donc là ce qui inquiète, ce qui trouble une cité ! Et pourquoi sommes-nous ici assemblés ? Quelles armées ennemies battent nos murailles ? Quel feu dévore la ville ? Quelle peste la ravage ? Quelle famine la désole ? Quelle ruine la menace ? Quatre Carmélites bien humbles et bien paisibles, établies à l'extrémité de l'un de nos faubourgs : voilà tout le fléau, voilà toute la cause d'une telle agitation dans Avila. Qu'on me permette de le dire : il me semble peu digne d'Avila de provoquer une junta pour un si faible sujet (1). »

C'était le Père Dominique Bannez qui parlait ainsi ; son titre de docteur de Salamanque et les ouvrages de théologie dus à son érudition lui donnaient une grande influence (2). On l'écouta d'abord avec surprise, puis les esprits droits se laissèrent convaincre. Il termina du reste son discours en déclarant qu'il regrettait le manque de revenus, non par crainte de la charge bien légère qui pourrait en résulter pour la ville, mais parce que les religieuses seraient exposées à de trop dures privations. « Seulement, dit-il, c'est à l'évêque et non à l'autorité séculière d'examiner cette question. Quant à l'existence même du monastère, elle est inviolable, Mgr Alvaro de Mendoza l'ayant pris sous sa protection et le Saint-Siège, gratifié d'un bref contre

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, liv. II, chap. XII.

(2) Le nom du Père Dominique Bannez devint quelques années plus tard bien autrement célèbre parmi les théologiens à la suite des discussions sur le système de Molina (Boll. n° 351).

lequel tout Avila ne peut rien. S'il y a quelque chose d'irrégulier, d'illégal, dans la manière dont la fondatrice a établi sa maison sans l'agrément du gouverneur, que celui-ci porte donc ses plaintes à l'évêché au lieu de prendre des mesures précipitées contre lesquelles protestent le droit commun, le sentiment chrétien et l'honneur de la cité. »

Le gouverneur, obligé de céder à l'impression générale produite par ces paroles, dut suspendre l'exécution de son arrêt. L'assemblée se dispersa. Le Père Bannez avait sauvé le couvent d'une destruction immédiate, mais rien de plus. Bientôt les murmures, un instant apaisés, recommencèrent. On n'osait s'adresser directement à l'évêché. C'était du Provincial des Carmes et de la Prieure de l'Incarnation que l'on voulait obtenir la soumission forcée de la Sainte. A toute heure de nouveaux messages leur apportaient de plus vives récriminations. Le Père Ange de Salazar ne se prononçait pas : nous avons vu que Thérèse avait gagné sa cause près de lui. La Prieure, sans ordre du Provincial, ne pouvait rien faire. Notre Sainte souffrait, priait et gardait le ferme espoir que son œuvre triompherait un jour. « *Ne sais-tu pas*, lui disait son Maître bien-aimé, *ne sais-tu pas, ma fille, que je suis tout-puissant ? Tiens pour certain que notre monastère ne sera pas détruit. J'accomplirai mes promesses* (1). »

Fort de cette assurance, au moment des plus grands troubles de la ville, Thérèse écrivait à son amie Guiomar, encore absente ; elle lui racontait divers incidents des

(1) Notre-Seigneur lui avait prédit cette persécution durant son séjour à Tolède. Une vision rapportée au XXXIX^e chapitre de sa *Vie*, s'applique clairement aux attaques dont la fondation de Saint-Joseph fut l'objet.

assemblées réunies à son sujet, et, sans témoigner la moindre inquiétude pour l'avenir, elle la pria d'acheter quelques missels et une clochette dont ses religieuses avaient besoin.

Cependant, après de nouvelles délibérations, on jugea nécessaire de porter l'affaire au Conseil du roi. Le Conseil donna ordre de dresser une enquête, « et voilà, dit la « Sainte, un grand procès commencé. La ville envoya ses « députés à la cour. Notre monastère devait aussi envoyer « les siens. Mais où en trouver? Nous n'avions pas d'ar- « gent et je ne savais que faire. Heureusement le Père « Provincial ne me défendit jamais de m'occuper du « procès: s'il ne me prêtait pas son concours, il ne voulait « pas non plus m'arrêter. Il n'attendait même que l'issue « du débat pour me permettre de venir habiter dans notre « petite maison. De leur côté, les servantes de Dieu, « restées seules ici, faisaient plus par leurs prières que « moi par toutes mes négociations qui ne demandaient pas « peu d'activité (1). »

Thérèse eût pu ajouter : ni peu d'énergie. Il lui fallait cette force virile que le Seigneur lui avait donnée pour tenir tête à la ville entière. Tout se tournait contre elle : les magistrats craignaient de s'opposer au gouverneur, et, parmi eux, la Sainte ne pouvait trouver ni procureur ni greffier qui voulût lui prêter son ministère. Elle eut recours au bon abbé Julien d'Avila qui, dès le premier jour de la fondation, s'était constitué, comme il nous l'a dit, son serviteur et son chapelain. Il se fit complaisamment le messager, l'homme d'affaires, le chargé de pouvoirs de

(1) *Vie*, chap. XXXVI.

Thérèse, réduite à se servir à elle-même et à son couvent de jurisconsulte. (1). Il allait et venait de Saint-Joseph à l'Incarnation, portant aux filles désolées la bénédiction de leur Mère et donnant à celle-ci des nouvelles quotidiennes de son cher petit troupeau. Il abordait sans crainte le gouverneur et se tirait à merveille des sommations, des exploits, des actes judiciaires dont personne n'avait voulu se charger. Un autre ecclésiastique, Gonzales d'Aranda, consentit de même à remplir le rôle de député et partit pour Madrid soutenir près du roi les intérêts de la fondation. Enfin Maître Daza et don François de Salcedo agissaient suivant leur pouvoir : le premier, chargé par l'évêque d'Avila de procurer aux religieuses de Saint-Joseph les secours spirituels, leur disait chaque jour la messe ; il les prêchait, confessait et les formait aux pratiques du cloître ; le second pourvoyait à leurs nécessités matérielles ; l'un et l'autre, sans tenir compte des persécutions que leur suscitait leur dévouement, s'employaient à la défense du monastère comme s'ils eussent eu leur vie et leur honneur à sauver.

Une absence momentanée du Père Provincial faillit tout compromettre. Profitant de son éloignement, la Prieure de l'Incarnation défendit à la Sainte de se mêler désormais de rien. Thérèse s'inclina doucement, et, sans un mot de réplique, décidée à laisser périr la fondation plutôt que d'enfreindre l'obéissance, elle se tourna vers Notre-Seigneur : « Mon divin Maître, lui dit-elle, cette maison n'est

(1) Ella servia de letrado, e yo de procuradora (Julien d'Avila). Après tout, remarque Vicente de la Fuente, la Sainte le dirigeait et il ne faisait qu'exécuter ce qu'elle lui commandait. Elle était plutôt *procuradora* et lui *letrado*.

« pas à moi, mais à vous. Maintenant que personne ne la soutient, c'est à votre Majesté de le faire. » Le lendemain le Provincial était de retour et rendait à la Sainte sa liberté d'action.

Il est impossible, dirons-nous avec elle, de raconter en détail les pénibles incidents de la lutte qui se prolongea encore pendant six mois. Un jour tout semblait perdu ; le lendemain revenait un rayon d'espoir. Le procès se poursuivait avec une lenteur désespérante. Le gouverneur et les magistrats regrettaient sans doute de s'être engagés dans une affaire si difficile ; mais le point d'honneur se trouvait en jeu et nul ne voulait le sacrifier. Quant à notre Sainte, jugeant la question de plus haut, elle évitait autant que possible les procédés blessants à l'égard de ses adversaires ; elle restait gracieuse, aimable, même avec eux, persuadée qu'ils agissaient *en bonne conscience* et que, trompés par un ridicule préjugé, ils n'avaient d'autre but que de soutenir, selon leur droit, les intérêts de la ville. L'esprit maudit qui aveuglait ces bons chrétiens était le seul coupable, à son avis. « Vraiment, disait-elle, j'ai bien choisi le jour de notre fondation : j'ai pris saint Barthélemy pour notre protecteur afin qu'il nous délivre du démon, et le saint a fort à faire, car Satan semble avoir déchaîné contre nous tous ses diabolins (1). »

Enfin, le zèle de Gonzales d'Aranda obtint un plein succès à Madrid. Le Conseil du roi infligea un blâme sévère au gouverneur et se prononça en faveur de Thérèse. Le corregidor, obligé d'abandonner ses poursuites pour la destruction du monastère, se rejeta sur le défaut de reve-

(1) Ribera.

nus, et déclara que, si la Sainte n'assurait pas de rentes à sa fondation, la ville ne consentirait jamais à la laisser subsister. « J'étais bien lasse, avoue Thérèse, de la « peine que cette affaire donnait à nos amis. Aussi, pour « leur repos plutôt que pour le mien, je pensai qu'il n'y « aurait pas de mal à céder sur ce dernier point. » Mais cette concession s'écartait des plans du Seigneur qui voulait jeter dans le dénûment le plus absolu les racines du Carmel Réformé. Il en avertit Thérèse, et saint Pierre d'Alcantara, messager du ciel où il venait d'entrer, lui apparut rayonnant de gloire, mais le visage sévère : « *Gardez-vous bien, dit-il, d'accepter des rentes. Pourquoi ne voulez-vous pas suivre mon conseil?* (1) »

Thérèse resta donc inflexible, et les difficultés recommencèrent. Un personnage inconnu que la Sainte appelle un grand serviteur de Dieu, proposa de réunir une assemblée d'hommes de science et de s'en remettre à leur décision. « En matière de perfection, avait dit autrefois à Thérèse son saint ami franciscain, ne prenez avis que de ceux qui la suivent. » Thérèse s'en souvint et s'opposa fermement à la réunion projetée ; mais il lui en coûta des peines de plus en plus amères. Amis, parents, gens de bien, tous, pensant bien faire, la combattaient à l'envi. Au milieu de ces angoisses, à l'heure où la situation paraissait la plus compromise, on lui annonça l'arrivée du Père Pierre

(1) Le petit Carmel de Saint-Joseph avait eu les dernières pensées de saint Pierre d'Alcantara. Peu de jours avant sa mort, il envoyait à Maître Daza divers conseils pour la direction des Carmélites, et il écrivait à Thérèse elle-même une lettre qui n'avait pas quatre doigts de large, mais qui portait cette adresse : A la très-magnifique et religieuse dame dona Thérèse de Ahumada, à Avila : que Notre-Seigneur la rende sainte. (Ribera).

Ibanez, ce grand théologien dominicain, premier protecteur de la fondation, qui, après avoir soutenu la Sainte aux débuts de son œuvre, s'était retiré dans un couvent éloigné pour mieux se livrer à l'oraison. Il n'eût pu dire ce qui le ramenait à Avila : aucune affaire personnelle ne nécessitait ce voyage et il ignorait les peines de la Sainte. Dès que la rumeur publique les lui eut apprises, il vint à elle avec le dévouement dont il lui avait déjà donné la preuve ; il lui offrit de nouveau son concours et consacra le peu de temps qu'il passa dans la ville à s'employer près des magistrats en faveur de la fondation ; il vit aussi le Provincial des Carmes. Les Dominicains jouissaient d'une influence considérable à Avila ; le Père Ibanez, en particulier, y avait laissé une réputation que son absence n'avait pas amoindrie. On l'accueillit partout avec déférence ; les préventions des adversaires de la Sainte diminuèrent singulièrement quand on la vit soutenue par ce vénérable religieux. Dans des entretiens privés et sous une forme adoucie, il renouvela l'énergique plaidoyer de son frère en religion, le Père Bannez ; mieux écouté encore, il réussit à calmer les esprits et laissa les choses en bonne voie, quand il s'éloigna d'Avila. Rentré dans sa solitude, il continua son œuvre ; il écrivit au Père Provincial des lettres pressantes pour le déterminer à laisser Thérèse revenir au milieu de ses filles. M^{er} Alvaro de Mendoza usa lui-même de sa haute influence, afin d'obtenir la même faveur. Le Père Ange hésitait : il n'osait refuser absolument sa permission ; mais il trouvait sans cesse des prétextes pour l'ajourner encore, sans en donner de valables. Un nouveau bref de Rome, du 5 Décembre 1562, avait levé les dernières difficultés sur la question des revenus. Ce bref autorisait expressément la

Sainte à fonder son monastère dans la stricte pauvreté, sans aucune rente (1) ; l'heureuse intervention du Père Ibanez ayant ensuite pacifié la ville, quelle raison pouvait encore permettre de laisser sans mère les novices de Saint-Joseph ? Thérèse, plus sensible à l'épreuve de ses filles qu'à ses propres souffrances, supplia elle-même le Père Provincial de réaliser la promesse qu'il lui avait donnée au début de la fondation, et, ses instances restant vaines : « Prenez garde, mon Père, lui dit-elle avec une « sainte hardiesse, prenez garde de résister au Saint-« Esprit. » A cette parole, le Père Ange, éclairé subitement et pressé par la grâce, sortit de l'irrésolution dont rien n'avait pu l'arracher jusqu'alors : il lui donna sur-le-champ son consentement et lui permit de plus d'emmener avec elle quelques religieuses de l'Incarnation. Trois professes et une novice purent ainsi la suivre ; cette dernière, Isabelle de Saint-Paul, était fille d'un François de Cepeda, proche parent de la Sainte. Isabelle portait depuis plus d'un an l'habit du Carmel ; mais elle ne voulait faire profession que selon la règle primitive, et la solennité de ses vœux fut une des premières fêtes de Saint-Joseph.

Ainsi dénuée de tout, mais « heureuse comme le passereau échappé aux filets du chasseur (2), » Thérèse traversa les rues qui l'avaient vue passer sept mois auparavant comme une pauvre condamnée. Une tradition populaire rapporte qu'elle s'arrêta en chemin dans l'ancienne basilique de Saint-Vincent : elle descendit au fond de la crypte souterraine, et, après avoir prié devant l'image vénérée de

(1) Boll., Nos 362 et 370.

(2) Julien d'Avila.

Notre-Dame, elle ôta sa chaussure et prit des *alpargates* (1) pour entrer à Saint-Joseph en Carmélite déchaussée.

Le cœur lui battait de joie en franchissant le seuil du porche où nous allons pénétrer à sa suite. Sous ce porche bas et étroit ouvrent les deux portes de la chapelle et du monastère : la première est une simple grille de bois. De l'entrée du porche au fond de l'église, il n'y a point l'espace de dix pas. L'autel est paré de propreté et de pauvreté. A gauche, une autre petite grille : c'est celle du chœur des religieuses (2). Les novices sont là qui attendent leur Mère ; avant de les serrer dans ses bras, elle veut donner à Jésus les prémices de son bonheur, et reste longtemps avec lui en oraison dans la chapelle extérieure. Elle le remercie de ses miséricordes ; elle s'offre à lui avec les âmes choisies qui doivent partager sa vie d'immolation, elle le conjure de bénir l'humble retraite où elle va, pense-t-elle, s'ensevelir pour toujours. Jésus écoute sa bien-aimée servante ; puis il daigne parler à son tour, et Thérèse, ravie en extase, le voit s'incliner vers elle avec un indicible amour et poser une couronne sur sa tête, en la bénissant de ce qu'elle a fait pour lui plaire et pour l'honneur de la très-sainte Vierge, reine du Carmel.

Thérèse sortit enfin de l'église ; la porte de Saint-Joseph s'ouvrit devant elle. Les novices la reçurent avec une joie aussi vive que leurs larmes avaient été amères durant son absence. Elle les embrassa tendrement, leur présenta leurs nouvelles compagnes de l'Incarnation, puis toutes

(1) *Alpargates*, sandales grossières de chanvre et de corde, seule chaussure des pauvres de Castille.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*, Liv. II, chap. XI. — Julien d'Avila.

ensemble se rendirent au chœur, et la sainte Mère, prosternée devant le Très-Saint Sacrement, prononça d'une voix haute et fervente la prière suivante :

« Vous savez, ô mon Dieu, que je n'ai jamais cru qu'il
« y eût de la proportion entre ma petitesse et la grandeur
« de l'œuvre où vous m'avez engagée. Vous savez, ô mon
« Dieu, que tout ce que j'ai fait, je l'ai entrepris par vos
« commandements. Et comment en serais-je venue à bout,
« si vous ne m'aviez aidée à surmonter les difficultés?
« Etant donc assurée que cet ouvrage est le vôtre, je le
« suis aussi de sa fermeté et de son accroissement. Voici
« devant vous les pierres vivantes que vous avez choisies
« pour élever votre édifice : rendez-les dignes d'entrer en
« sa construction, et donnez-leur tant de force, tant de
« solidité que le temps ne soit pas capable de les ébranler.
« Loin, bien loin de nous les douceurs, les vanités du
« monde. Que votre seul amour règne en votre maison ;
« qu'il soit accompagné de la pénitence, de l'humilité, de la
« prière sans laquelle aucune vertu ne peut se soutenir.
« Vous avez de vos propres mains planté ce jardin afin d'y
« prendre vos délices ; plusieurs de vos bons serviteurs
« l'ont arrosé, cultivé, et maintenant voici que de petites
« fleurs y ont pris racine : mais c'est à vous, Seigneur,
« qu'il appartient de les faire grandir. Je me connais trop
« bien, ô mon souverain Maître, pour croire que je puisse
« y contribuer en quelque chose ; mon néant est toujours
« devant mes yeux, et je ne vous demande pour moi que
« le pardon de mes fautes et de ma lâcheté. Souvenez-vous
« de vos anciennes miséricordes ; souvenez-vous des pro-
« messes que vous avez daigné me faire. Que la très-sainte
« Vierge votre Mère, que mon glorieux Père saint Joseph,

« que tous les saints de notre Ordre nous entourent de leur protection (1). »

Après avoir ainsi épanché son cœur dans celui de Dieu, Thérèse se leva, revêtit ses compagnes de l'habit de la Réforme et le prit elle-même avec une joie inexprimable. Leurs vêtements déjà simples, à demi usés, mais dont l'étoffe avait eu primitivement quelque valeur, furent échangés contre une grosse et lourde bure; le linge fin abandonné pour les tuniques de laine; le manteau à longs plis bordé de franges (2), remplacé par un autre manteau blanc, du drap le plus commun, sans plis ni ornements; enfin les pieds délicats n'eurent plus d'autre chaussure que les alpargates des indigents. Les distinctions de rang, les titres furent aussi supprimés, les noms transformés comme l'avaient été ceux des premières novices, et, suivant leurs dévotions particulières, les religieuses choisirent leurs patrons (3). Lequel sera l' élu de Thérèse? Son cœur se tourna vers Celui qui remplissait son âme et sa vie, Celui qu'elle aimait, qu'elle adorait le jour et la nuit: dona Thérèse de Ahumada devint Thérèse de Jésus.

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, Liv. II, chap. XV.

(2) Voir le portrait de sainte Thérèse sur la chaire priorale de l'Incarnation, reproduit par les Bollandistes. La Sainte y est vêtue de l'ancien costume des Carmélites Mitigées.

(3) Les trois religieuses professes de l'Incarnation prirent les noms d'Anne de Saint-Jean, Anne des Anges, Marie-Isabelle.

CHAPITRE XV.

Le printemps du Carmel de Saint-Joseph.

Le Carmel de Saint-Joseph était fondé, la règle primitive relevée de ses ruines et Thérèse de Jésus n'appartenait plus qu'à ses filles et à Dieu. « Mais quel miracle ! s'écrie le bon abbé Julien qui, écrivant après quarante-deux ans écoulés le récit de la fondation, ne peut se défendre encore d'attendrissement et d'enthousiasme. Qui ne serait émerveillé de voir ce que le Tout-Puissant a fait pour cette petite maison ? Eh ! mon Dieu, qu'y avait-il donc là pour éveiller en vous tant de sollicitudes ? Que prétendiez-vous en cette affaire ? Que vouliez-vous ? car, si vous ne l'aviez voulu, comment aurait-on pu résister à de si nombreux ennemis ? Si vous n'aviez favorisé la sainte Mère, comment aurait-elle triomphé d'une si grande persécution ? Sans doute, continue le vieux chapelain avec une naïveté charmante, et c'est la page la plus gracieuse de son livre, sans doute qu'elle doit être

d'une grande importance cette entreprise, sans doute qu'il y a quelque grand secret de caché là-dessous, puisque le démon s'est donné tant de peine pour défaire ce que Dieu avait fait. Oui, certainement, c'est quelque chose de grand. Eh bien donc, que le monde l'apprenne, la grande chose, s'il ne la sait pas. C'est que Dieu voulait avoir une maison pour sa récréation, une demeure pour sa consolation; il voulait avoir un jardin de fleurs, non pas de celles qui poussent sur la terre, mais de celles qui s'épanouissent dans le ciel. Et quel roi en ce monde, si pauvre qu'il soit, n'a pas une maison d'agrément où il réunit les choses les plus curieuses qui se puissent imaginer? Et quand il est fatigué et mécontent, il va s'y reposer et s'y défâcher. Le Seigneur, il est vrai, ne connaît, en sa nature divine, ni la fatigue ni la colère; mais, après tout, il a voulu, suivant la manière humaine, se ménager lui aussi cette petite retraite pour s'y abriter, cette maisonnette pour y demeurer, ce jardin de fleurs pour s'y récréer, ces âmes choisies pour se reposer au milieu d'elles, leur découvrir ses secrets et dilater son cœur. »

C'est à Thérèse elle-même ou plutôt à Notre-Seigneur que l'abbé Julien empruntait sa pensée en l'accompagnant de ses paraphrases ordinaires. Le monastère de Saint-Joseph devait être, en effet, le paradis de délices, la chère petite retraite du bon Dieu, *rinconcilo a Dios*, comme le dit Thérèse dans son céleste langage; et la Sainte s'y renfermait, elle y rassemblait ses filles d'abord pour consoler le cœur de Notre-Seigneur par un dévouement sans réserve, une fidélité parfaite, puis (cette seconde fin se dessinera bientôt plus clairement) pour travailler par l'oraison

et la pénitence au triomphe de l'Eglise, à la conversion des pécheurs.

Et cette œuvre de réparation, de satisfaction, cet apostolat de la prière était bien réellement une grande chose, l'abbé Julien ne se trompait pas ; c'était l'œuvre essentielle, l'œuvre nécessaire d'une époque où la justice divine trouvait sans cesse devant elle de nouveaux crimes à punir. Le flot de l'hérésie montait, montait toujours : les Pays-Bas en feu, la France en sang, l'Allemagne triomphante dans son scepticisme, l'Angleterre, l'île des saints, plongée dans les hontes du règne d'Henri VIII, toutes les grandes nations en guerre avec le Seigneur, le chassant de ses temples, le proscrivant de leur sol, n'avait-il pas besoin, ce souverain Maître, du jardin de Saint-Joseph pour y apaiser ses divines colères, et du cœur de Thérèse, de l'amour de ses filles pour oublier avec elles et pour pardonner en leur faveur les révoltes, l'ingratitude de ses enfants rebelles.

« Puisque Notre-Seigneur a tant d'ennemis et si peu d'amis, il faut du moins que ceux-ci soient très-bons » : telle était l'idée première de la Sainte en rentrant dans les murs de Saint-Joseph. Il s'agissait de chercher la perfection, la plus grande perfection, de s'y appliquer généreusement, mais avec sagesse, suivant les lumières de Dieu et non les élans de la nature. Thérèse se promit de n'imposer que ce qu'elle aurait reconnu possible par sa propre expérience, d'enseigner d'abord par l'exemple et de suivre ensuite les désirs de la ferveur de ses filles plutôt que de les prévenir. Ainsi avant de parler de la règle primitive et des constitutions particulières que la Sainte dut y joindre, avant d'étudier ses principes de direction dans

le gouvernement des âmes, nous devons comme elle laisser passer les premiers jours, les premiers mois, et voir la vie religieuse s'édifier peu à peu au fond du Carmel par la pratique quotidienne.

Le soir même de son arrivée, Thérèse partagea entre ses filles les divers emplois de la maison, afin que, chacune veillant aux besoins des autres, aucun souci ne troublât la prière et le recueillement. A la consternation générale, la Sainte désigna comme Prieure la Mère Anne de Saint-Jean, l'une des professes de l'Incarnation et se plaça elle-même au dernier rang. Les instances, les larmes échouèrent devant son humilité : il fallut la voir s'agenouiller devant la Prieure et lui demander les moindres permissions avec une simplicité d'enfant. Mais, dès le lendemain, Mgr de Mendoza, instruit du fait, vint en personne y remédier. Il rendit à Thérèse ses droits de fondatrice et lui imposa, au nom de l'obéissance, la charge du priorat. Obligée de se résigner, elle accomplit dès lors à la lettre le précepte de la règle de saint Albert : que celui qui gouverne les autres se considère comme leur serviteur (1).

Tout était à créer, à organiser dans l'intérieur de la maison. La Sainte ne négligea point le côté matériel et pourvut aux exigences indispensables avec une charité de mère. Grâce aux aumônes de don François de Salcedo, les cellules reçurent leur pauvre ameublement : une paillese piquée, un escabeau, une cruche de terre, et, sur les murailles blanches comme la neige, une croix de bois, une image de simple papier, mais fort dévote, et une coquille en guise de bénitier. Le jardin était bien étroit : on y trouva

(1) Regla carmelitana. Yepes. — Vicente de la Fuente. .

cependant la place de planter des légumes et d'élever de modestes ermitages où, à l'exemple des Pères du désert, les sœurs pourraient se retirer pour lire et prier. Thérèse travaillait sans relâche ; chaque jour, grâce à ses soins, le couvent prenait un aspect plus monastique, plus régulier. Elle s'occupa ensuite des vêtements : la bure en était assez grossière, la forme assez commune ; mais la coiffure laissait encore quelque chose à désirer. La sainte Mère voulait que cette coiffure fût aussi modeste, aussi humble que possible, et ne savait laquelle choisir pour joindre la bienséance à la simplicité. Après divers essais qui ne purent la satisfaire, elle prit le parti de consulter Notre-Seigneur et ne crut pas indigne de la Majesté de son bon Maître de communier à cette intention. Ne nous étonnons point de la confiance de sa demande et de la douce familiarité avec laquelle Notre-Seigneur lui répondit : rien n'est petit dans le service de Dieu. Durant son action de grâces, Thérèse entra dans un grand recueillement et Notre-Seigneur lui montra de quelle manière elle s'y devait prendre pour ajuster ses filles. Aussitôt elle se fit apporter une pièce de grosse toile et tailla des coiffes sur le modèle tracé dans son esprit par le divin Maître. C'est de ce genre de coiffure que les Carmélites se servent encore, et rien n'est si simple, si facile à accommoder. Une minute pour la mettre et deux épingles pour l'attacher font toute l'affaire (1).

La sollicitude maternelle de la Sainte ne trouvait pas moins d'exercice au réfectoire. Le travail manuel assurait le pain de chaque jour : la Providence se chargeait du

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* Liv. II. Chap. XIX.

reste. Mais Thérèse devait veiller encore pour que personne n'excédât dans la mortification. Elle voulait que la frugale nourriture fût accommodée d'une manière convenable, et, malgré son ardent désir de jeûnes et de souffrances, elle prenait à ses repas un œuf ou du poisson, des fruits ou des légumes, afin que ses filles suivissent son exemple pour soutenir leurs forces (1). S'il se présentait néanmoins un jour de disette, la joie était générale, c'était l'heure de la grande allégresse. Aujourd'hui, s'écriait-on, nous sommes vraiment pauvres, nous n'avons rien. La sainte Mère rassemblait alors les derniers restes du repas de la veille, les bénissait et les distribuait aux plus faibles. Mais celles-ci, persuadées que leurs sœurs n'en avaient pas moins besoin qu'elles, ne voulaient pas y toucher et la maigre portion passait de main en main, revenait devant la Sainte qui, la plaçant sur la table, disait gaîment : Allons, il faut attendre que chacune soit servie. On n'attendait jamais longtemps. Tantôt c'est un pauvre homme qui apporte deux grands pains et un morceau de fromage ; ou bien la cloche de l'extérieur appelle la portière au tour et on lui passe quantité de vivres sans mot dire et sans qu'elle puisse juger qu'il y ait quelqu'un de l'autre côté ; ou encore une dame qui, de douze lieues de distance, ignorant les nécessités du couvent, envoie à l'heure dite ce qui lui manque. Ainsi le repas s'achève ou plutôt commence et l'on devine s'il est suivi de ferventes actions de grâces (2).

Lorsque la Providence se prêtait aux désirs des ferventes

(1) Ribera.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*. Liv. II, ch. XVII.

Carmélites en leur laissant sentir davantage les rigueurs de la pauvreté, la sainte Mère avait le secret de rendre les privations délicieuses, et, avec sa bénédiction, pour le dîner, des feuilles de vigne en friture, le soir des glands sans assaisonnement suffisaient à la communauté. Un jour de la Fête-Dieu, comptant sans doute sur quelque chose de mieux, on négligea de recourir à ces expédients. L'heure du repas trouva la cuisinière les mains vides : il restait seulement un peu de pain que Thérèse partagea entre ses filles ; puis, au lieu de la lecture ordinaire du réfectoire, elle prit la parole et, rassasiant les âmes d'une meilleure nourriture que celle du corps, elle exhorta les sœurs avec une ardeur si divine à l'amour du Très-Saint-Sacrement que toutes oublièrent leur jeûne, se levèrent de table, et, enflammées d'une ferveur céleste, firent une procession solennelle du réfectoire au chœur. Elles y chantèrent des psaumes et des hymnes d'action de grâce, louant Dieu de leur avoir donné à goûter en ce jour les douceurs de la pauvreté et les délices de la sainte Eucharistie (1).

Nous l'avons dit, le Seigneur permettait rarement que l'on fût réduit à cette extrémité. Dona Guiomar n'oubliait pas dans ses aumônes ses chères Carmélites ; elle eût même voulu partager leur vie : c'était son rêve, depuis le premier projet de la fondation. Sa santé ne le lui permit point ; elle s'en dédommagea par de fréquentes visites, toujours accompagnées de quelque présent. Les religieuses du couvent voisin de Sainte-Claire s'estimaient aussi heureuses d'offrir souvent une part de leurs repas

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* Liv. II. Chap. XVII.

aux sœurs de Saint-Joseph. Enfin dans Avila les préventions tombèrent d'elles-mêmes ; le pauvre petit couvent devint l'objet de l'admiration générale et chacun tint à honneur de lui porter son offrande. Thérèse recevait les moindres choses avec une reconnaissance qu'elle exprimait de la manière la plus délicate : on lui gagnait le cœur avec l'aumône d'une sardine, comme elle le dit quelque part, et elle n'oubliait jamais dans ses prières ceux dont elle avait reçu le plus léger secours ; mais elle ne demanda jamais rien à personne et défendit à ses filles de se montrer importunes, même près de leurs parents en leur parlant des nécessités de la maison.

Le doux parfum qui s'exhalait à travers les grilles closes du monastère, y attirait un grand nombre d'âmes pieuses. Quand venait l'heure de l'office, la chapelle ne pouvait contenir la foule qui se pressait pour entendre le chant lent et grave des nouvelles Carmélites, vrai gémissement de tourterelles appelant le Bien-Aimé. « On en était touché de dévotion, raconte naïvement la Sainte. » Parmi les dames et demoiselles qui se prosternaient chaque jour près de la grille, comme pour se sanctifier à son contact, nulle n'était plus assidue que dona Marie de Ocampo. Elle traînait encore ses robes de soie et les ardents battements de son cœur la jetaient tantôt du côté du monde, tantôt entre les bras de Dieu. Lorsque les Carmélites chantaient, ses yeux se mouillaient de larmes ; quand une fête l'appelait, elle y courait la mieux ajustée. Enfin, au mois d'octobre 1563, elle vint, victorieuse, se jeter aux pieds de sa sainte tante et lui demander humblement la bure du Carmel avec le nom de sœur Marie-Baptiste. Elle offrit au couvent ses parures et ses bijoux : on en fit des

ornements pour l'autel, des chasubles pour la sacristie (1). Elle apportait de plus une dot assez considérable, les dons brillants de sa jeunesse, les grandes qualités d'esprit et de cœur qui la rendaient si chère à Thérèse. Grâce aux secours matériels procurés par son entrée, le couvent put éteindre une rente dont il était grevé. Le père de Marie, Jacques de la Cruz, aurait même donné davantage, si Thérèse le lui eût permis; la Sainte, gardant la pauvreté de sa maison comme son meilleur trésor, n'y voulut point consentir. Peut-être craignait-elle aussi que les bienfaits de sa nièce n'attirassent à la jeune fille dans l'intérieur du monastère plus de considération qu'aux autres sœurs, et elle eut soin de prévenir ce danger, non seulement en refusant les grandes générosités de la famille, mais encore en traitant Marie comme la dernière de la maison. Elle paraissait ne tenir aucun compte de sa rare intelligence, l'employait aux offices serviles et l'humiliait, l'éprouvait en toute occasion; elle aimait surtout à lui imposer le renoncement à son jugement, à ses lumières naturelles. Un jour on servit à la Sainte un concombre pourri au dedans. Elle appelle Marie-Baptiste, lui montre ce fruit et lui dit d'aller le planter au jardin. La jeune sœur, sans se permettre la moindre réflexion, demande s'il faut le planter droit ou renversé. — Renversé, répond la Sainte d'un ton sérieux. Marie obéit aussitôt et va planter son concombre de la manière indiquée. Ainsi agissait-elle chaque jour avec cette simplicité, cette obéissance aveugle. Une véritable transformation s'opérait en elle. La fière jeune fille devenait la plus humble des sœurs, et sa vertu prenait un ca-

(1) Julien d'Avila.

ractère de candeur, de naïveté, d'abandon entre les mains de Dieu, qui ravissait le petit Carmel. Toujours très-expansive, le silence lui coûtait un peu, et, lorsque l'heure de le rompre était venue, Marie-Baptiste parlait de si bonne grâce, avec tant d'entrain qu'elle mettait en joie la communauté entière. Thérèse, tout en l'accusant d'avoir la langue bien déliée, ne pouvait s'empêcher de sourire et souvent de s'édifier des réparties de sa nièce.

L'enclos du monastère manquait d'une chose essentielle : il ne renfermait qu'un seul puits dont l'eau était détestable ; les animaux mêmes ne pouvaient la boire ; il fallait s'en faire apporter chaque jour du dehors. La Sainte pensa que, si cette mauvaise eau traversait des conduits, le mouvement la purifierait et la rendrait peut-être supportable. Elle envoya chercher des fontainiers habiles et leur soumit son projet. « Ils se moquèrent de moi, dit-elle, et me répondirent que j'y perdrais mon argent. » Le puits était trop bas pour que l'on pût user utilement de ce procédé, et la source était d'ailleurs si corrompue qu'il semblait impossible d'en tirer jamais de bonne eau. Thérèse raconta la chose à ses filles pendant la récréation et leur demanda ce qu'elles en pensaient. « Il faut établir le conduit, ma Mère, s'écrie la sœur Marie Baptiste : Notre-Seigneur est obligé de vous envoyer chaque jour de l'eau de la ville et de nous donner en outre de quoi nourrir les personnes qui nous l'apportent. Le divin Maître s'en tirera certainement à meilleur marché en nous procurant de l'eau dans la maison. Soyez sûre qu'il ne manquera pas de le faire. » Thérèse trouva la raison bonne : elle rappela les fontainiers qui se mirent à l'œuvre contre leur gré ; mais, à leur grande surprise, ils virent bientôt le canal qu'ils creusaient

seremplir d'un abondant filet d'eau et d'une eau délicieuse. Ils publièrent dans Avila ce fait qu'ils tenaient pour un prodige. Tout le monde voulut boire de la merveilleuse eau ; Mgr de Mendoza vint en goûter lui-même, et la fontaine garda le nom de fontaine de Marie-Baptiste.

Une autre novice rivalisait de ferveur avec la nièce de la Sainte : c'était encore une de ses parentes, Marie de Avila, fille unique de don Alphonse Alvarez le Saint. Elle se présenta aux portes du Carmel, le 30 septembre 1564, suivie de la noblesse de la ville qui, jusqu'au dernier instant, refusait de croire que la jeune fille eût le courage de consommer son sacrifice. Marie avait beaucoup aimé les joies du monde. Depuis la mort de ses parents, elle vivait sous la tutelle d'un oncle, qui la laissait libre de se divertir à son gré. Jeune et belle, héritière d'un grand nom et de grands biens, elle était assaillie de prétendants qu'elle repoussait impitoyablement parce que, disait-elle, dans son orgueil de race, toutes ces alliances étaient au-dessous d'elle. Lorsque le Roi des rois vint enfin lui demander son cœur, Marie de Avila ne put lui répondre de même ; mais, épouvantée de l'obscurité, de la solitude du cloître, elle le conjura de lui épargner une semblable immolation. Vaine prière ; Jésus aimait trop cette âme pour s'en dessaisir. Enfin après de longs combats, des nuits de larmes et des jours d'angoisses, la jeune fille dut se rendre et, à vingt ans, elle s'arrachait des bras de ses parents, de ses amis, brisait sans retour ses chaînes et ses rêves, foulait aux pieds sa fierté native, et c'était au monastère le plus pauvre d'Avila qu'elle demandait la grâce d'être admise pour pleurer ses vanités passées. Thérèse, prévenue d'avance, l'attendait à la porte de clôture. Elle

sourit en voyant Marie s'approcher couverte de soie, d'or, de pierreries comme si elle se fût parée pour quelque grande fête. La Sainte lui présenta l'image de Jésus crucifié ; Marie baisa pieusement à genoux les pieds du Sauveur ; puis sans se retourner pour répondre aux adieux de la foule d'élite qui remplissait la cour extérieure, elle laissa Thérèse refermer la porte derrière elle et se dépouilla en un clin d'œil de ses ajustements. Bientôt, revêtue de la sombre bure des Carmélites, elle reparut devant les assistants réunis dans la chapelle. Une si complète transformation arracha des larmes de tous les yeux. L'élégante, la mondaine Marie n'était plus que l'humble fiancée du Seigneur. D'une voix ferme elle répondit aux interrogations d'usage qui lui furent adressées par Mgr Alvaro de Mendoza : Monseigneur, je ne demande ici que trois choses : la miséricorde de Dieu, la pauvreté de l'Ordre, et la compagnie des sœurs. Cette réponse que mettait sur ses lèvres le cérémonial dès lors adopté par le Carmel pour les prises d'habit, devait être désormais le résumé de toute sa vie. En choisissant le nom de Marie de Saint-Jérôme, elle témoigna dès le premier jour avec quelle énergie, sous le patronage d'un tel saint, elle entendait pratiquer la vertu. A la force cependant elle sut unir la douceur, une égalité d'âme que rien ne pouvait troubler et une tendre charité envers celles qu'elle s'estimait indigne d'avoir pour compagnes. Thérèse s'émerveillait de ses progrès et en prenait sujet de se confondre devant Dieu. « Il y a tant d'années, Seigneur, que
« je fais oraison et que vous me comblez de vos grâces,
« s'écriait l'humble Sainte ; cependant vous n'avez pu en-
« core obtenir de moi ce qu'avec de moindres faveurs vous
« avez obtenu de ces âmes généreuses dans l'espace de trois

« mois ; que dis-je ? d'une d'entre elles, en trois jours. » Ces derniers mots s'appliquent à Marie de Saint-Jérôme qui, le surlendemain de sa prise d'habit, était déjà en effet une religieuse parfaite. Dès qu'elle eut prononcé ses vœux, Thérèse lui confia la direction des autres novices, en attendant l'époque où elle devra lui laisser une charge plus lourde encore.

Ce qu'il importe de dire, pour revenir à notre Sainte, c'est que la conversion et la vocation de Marie de Saint-Jérôme furent l'œuvre de ses prières. Au milieu de ses mondanités, la jeune fille avait conservé une profonde affection pour sa parente du Carmel. De temps en temps elle la visitait et s'édifiait de ses entretiens ; à peine sortie du parloir, elle en perdait le fruit. Thérèse, désolée de l'état dangereux où elle voyait son âme, se gardait toutefois de l'éloigner ; elle l'accueillait toujours avec tendresse et confiait ses inquiétudes à Dieu seul. Il fallait obtenir un grand coup de la grâce : Thérèse pria, souffrit, expia. Marie comprit bien à qui elle était redevable des miséricordes du Seigneur, et, jusqu'à son dernier jour, elle aimait à redire : je dois ma conversion, ma vocation, mon salut éternel à notre Mère Thérèse de Jésus (1).

Avec la dot de Marie de Saint-Jérôme, on agrandit l'église du monastère. D'autres postulantes se présentèrent sans apporter de ressources : elles furent reçues avec plus de joie que les riches, et le nombre de treize, que la Sainte souhaitait ne point dépasser, se trouva bien vite rempli. Elle s'était fixé ce chiffre (2) parce que l'expérience lui

(1) Ribera.

(2) Elle constata bientôt que ce nombre était par trop restreint pour l'avenir du monastère. Mais il suffisait au début, tous les membres de la communauté étant jeunes, pleins de force et d'activité.

avait appris quels inconvénients résultent de la trop grande affluence des religieuses dans une maison vouée à la vie contemplative. Les hospitalières, les servantes des pauvres, les mères des orphelins ne seront jamais trop nombreuses, et leurs efforts réunis amèneront plus de bien que si elles restaient isolées, dispersées. Il en est tout autrement au fond du cloître où l'âme cherche la solitude, afin de mieux se livrer à la prière. Elle a besoin sans doute d'y trouver une mère qui veille sur elle, et dirige ses pas, des sœurs qui, par leurs exemples, entretiennent sa ferveur et l'aident à s'avancer dans la vertu ; il lui faut une famille religieuse envers laquelle il lui soit possible d'exercer les devoirs de la charité ; il lui faut enfin ce contact de la vie commune qui lui donne sans cesse occasion de se sacrifier, de supporter, de se donner. Mais un petit groupe de religieuses lui fournira toutes ces ressources, sans l'exposer au mouvement, aux distractions presque inévitables dans une communauté nombreuse. De plus il est peu d'âmes qui puissent soutenir une vie de contemplation continuelle ; il est nécessaire que l'action succède à l'oraison. Or la rigueur de la clôture ne permettant pas aux Carmélites de se livrer aux œuvres extérieures, on doit leur assurer au fond de leur cellule, avec le travail manuel, une activité suffisante pour dépenser leurs forces, leur besoin de dévouement. C'est ce que la Sainte leur procure par les services réciproques qu'elle les oblige à se rendre dans l'intérieur de leur petite famille. Chacune a son emploi. L'une veillera sur les affaires temporelles ; une autre sera chargée de la sacristie ; une autre recevra au tour les messages du dehors, les aumônes, les provisions ; une autre soignera les malades ; une autre entretiendra les

habits, etc., etc., autant de sœurs, autant d'offices ou obédiences.

Les premières novices ne restaient pas en arrière de leurs jeunes sœurs. Thérèse eut la prudence de les éprouver longtemps avant de les admettre à la profession, afin de s'assurer que leur courage n'était pas surexcité par la ferveur d'un moment et soutiendrait jusqu'à la mort les austérités et la solitude de leur monastère. L'ainée de toutes, Ursule des Saints, habituée depuis de longues années à gouverner la maison de ses parents, aurait encore dirigé à merveille l'administration temporelle de Saint-Joseph. La Sainte voulait en faire une humble religieuse et non une habile économiste : elle lui demanda la simplicité des petits enfants et l'on vit cette grande novice de trente ans renoncer si bien à ses lumières que, sur un signe de sa sainte Prieure, elle allait en pleine santé se mettre au lit au milieu du jour et acceptait en silence des remèdes pénibles comme si elle eût eu quelque grave maladie. Aux sœurs qui la visitaient et lui témoignaient de la compassion pour son mal : « Je ne le sens pas, répondait-elle ; je ne sais pas où je souffre ; mais je suis certainement très malade, puisque notre Mère m'a envoyée à l'infirmierie. » Thérèse, satisfaite sans le témoigner, lui porta dès lors une affection particulière.

Après l'obéissance, le fervent noviciat n'avait point de vertus plus chères que la mortification et l'humilité, et la Sainte devait avoir les yeux ouverts pour réprimer les généreux, mais imprudents excès de l'esprit de pénitence. Si elle l'eût toujours permis, les portions du réfectoire auraient été couvertes de cendre ou mêlées d'absinthe ; les disciplines, multipliées ; les jeûnes, prolongés outre mesure ;

le jardin même, complice des pieux désirs des sœurs, leur fournissait des ronces et des chardons sur lesquels s'étendaient leurs corps délicats qui trouvaient la paille trop douce. Chaque jour c'étaient de nouvelles inventions ; et, bien que la sainte Mère les eût découvertes pour elle-même depuis longtemps, elle crut devoir modérer chez ses filles de si grandes ferveurs ou leur donner plutôt une autre direction, en leur rappelant que Jésus préfère encore la soumission au sacrifice et que ses délices se trouvent surtout dans les cœurs doux et humbles. De l'humilité, jamais assez ! On eût pu inscrire cette devise sur la porte du noviciat, tant la Sainte excitait de ce côté l'émulation par ses propres actions, s'accusant à haute voix de ses fautes aux pieds des novices et les obligeant à la reprendre de ses imperfections les plus légères. N'avait-elle pas le droit ensuite de leur demander de ne jamais s'excuser, lorsqu'elles étaient réprimandées, même sans être coupables, et de se prosterner humblement pour recevoir la correction comme une grâce.

Chaque samedi, elle lisait les noms de celles qui seraient chargées la semaine suivante de faire la cuisine, de servir à table, de sonner la cloche, de balayer et de nettoyer la basse-cour : il n'y avait pas alors de sœurs converses à Saint-Joseph et la Sainte eût voulu n'en jamais recevoir. Elle donnait la première l'exemple d'une joyeuse activité dans ces diverses occupations. Loin de s'appuyer sur le don d'oraison dont elle était gratifiée, pour se dispenser du moindre travail, elle avait grand soin de s'en réserver la première part. « Quand venait sa semaine, raconte un de ses historiens, elle se rendait à la cuisine avec une grande joie ; le soir, elle se demandait

comment elle apprêterait les œufs ou le poisson et comment elle ferait le potage, afin qu'il fût différent de l'ordinaire (1). Et le matin, lorsque la communauté recevait la sainte communion, après avoir employé quelques instants à remercier le divin Ami de son cœur, elle laissait les sœurs se réjouir à loisir en sa compagnie et retournait travailler à la cuisine, pensant que c'était là le lieu de recueillement où il la voulait alors (2).

Rien ne manquait durant sa semaine ; les aumônes abondaient ; la sainte cuisinière était pourvue à souhait. « Que « Notre-Seigneur est aimable, s'écriait-elle, il voit mon désir de donner à mes sœurs un bon dîner, il m'envoie tout ce « qu'il me faut pour le faire. » Ajoutons que, si elle servait bien ses filles, elle n'oubliait pas l'hôte divin qu'elle devait servir toujours le premier. « Il est là, disait-elle, avec sa « délicieuse simplicité, il est là au milieu des plats et des « marmites, m'aidant à l'intérieur et à l'extérieur. » Notre-Seigneur choisissait quelquefois ce temps pour lui rendre ses meilleures visites. Un jour entre autres, une sœur, entrant à la cuisine, vit la sainte Mère ravie en extase, le visage radieux de beauté ; ses pieds ne touchaient plus le sol ; mais sa main droite tenait fortement la poêle dans laquelle cuisait le poisson ; elle la gardait au-dessus du feu comme si elle eût eu encore son esprit appliqué à son ouvrage.

Elle portait la même ferveur aux autres travaux, lavait les écuelles et ne cessait de balayer, de nettoyer, de ranger, comme si elle n'eût fait autre chose de sa vie. Elle s'était réservé le soin d'un endroit du jardin où l'on jetait les

(1) Ribera.

(2) *Hist. Gén. des Carmes.*

immondices : elle y prenait plaisir et l'entretenait avec une telle propreté que les sœurs lui demandaient en riant si elle n'y mettait point de l'amour-propre. Notre-Seigneur lui montra combien cet exercice d'humilité lui était agréable par un délicieux parfum qui remplaça l'odeur repoussante de ce fumier.

Rentrée dans sa cellule, Thérèse prenait l'aiguille ou le fuseau. En dehors des heures fixées pour l'oraison, elle ne s'accordait jamais aucun repos (1), pas même celui de la contemplation qui lui aurait été si doux, parce que, pauvre, elle voulait vivre comme les pauvres, et, avec Jésus, le divin ouvrier de Nazareth, gagner son pain à la sueur de son front. On le savait à Saint-Joseph et jamais on n'eût osé perdre un instant devant elle. Un jour, à la récréation, une sœur ayant terminé son ouvrage, prit une bobine, en dévida le fil et le roula sur une autre bobine. Thérèse le remarqua, appela sa fille et lui demanda le motif de son action. La religieuse avoua qu'elle avait voulu s'épargner la honte de rester oisive en sa présence. La sainte Mère lui sut gré de sa bonne volonté comme de sa franchise et profita de l'exemple pour recommander de nouveau à ses autres filles l'amour du travail.

Et ce travail encore recevait l'empreinte de l'esprit du Carmel : il devait être simple. Coudre, filer, raccommoder, c'étaient les occupations ordinaires de ces religieuses de grande famille, habituées à ne se servir de leurs mains délicates que pour confectionner de fines broderies ou des ouvrages d'agrément. Thérèse était elle-même très-habile

(1) Elle n'allait point au parloir sans y porter sa quenouille, même avec les personnes de haut rang. Elle ne faisait d'exception que pour son supérieur l'évêque d'Avila. (*Hist. Génér. des Carmes*).

dans ce genre. Au couvent de l'Incarnation, elle avait fait des merveilles avec son aiguille qui, sous ses doigts, devenait un véritable pinceau. Ainsi avait-elle reproduit plusieurs scènes historiques, des traits de la vie de Notre-Seigneur ou des saints « qu'on ne pouvait voir, raconte Ribera, sans être rempli de dévotion ; c'étaient de véritables chefs-d'œuvre. » Oui, mais ce travail d'artiste, ce passe-temps des châtelaines, des princesses de l'époque ne pouvait convenir aux pauvres solitaires de Saint-Joseph. Thérèse y renonça comme elle avait déjà renoncé à tout le reste et prescrivit à ses filles de ne s'occuper que d'humbles ouvrages, afin que leur amour-propre n'y trouvât aucun aliment et que leur esprit pût rester recueilli en Dieu, tandis que leurs mains maniaient la quenouille. Elle ne permit de travailler l'or et la soie que pour l'église. Dans ces conditions, on n'eut jamais à souffrir du chômage. Fières d'avoir les Carmélites pour ouvrières, les familles d'Avila se disputaient leur temps.

« C'était un charmant spectacle, nous racontent les chroniques du Carmel, que de voir ainsi ce petit troupeau conduit par une telle Mère, uni par une étroite charité, s'avancant toujours en oraison et dans le service de Dieu. On eût dit qu'un seul esprit animait ces ferventes religieuses. Il était beau de voir leur diligence, leur ponctualité aux divers exercices, mais surtout aux heures du chœur où elles accouraient à l'envi pour bénir Dieu et le louer de toutes leurs forces. Leur modestie, leur attention, leur maintien extérieur pendant l'office divin avait quelque chose de si angélique qu'elles l'eussent disputé sur ce point avec les purs esprits du ciel. » Thérèse elle-même en était ravie. « Le Seigneur, dit-elle, me donna mes premières

« filles telles que je les avais souhaitées, car mon plus
« grand désir était que celles qui entreraient ici les pre-
« mières fussent par leur exemple le vrai fondement de
« l'édifice, et capables de mener une vie d'oraison et de
« perfection. Celles-ci n'ont aucune peine à garder notre
« clôture ni à observer notre rigoureuse pauvreté. Le joug
« de la pénitence leur est si doux qu'elles s'estiment in-
« dignes de le porter. Plusieurs parmi elles ont passé leur
« jeunesse dans les vanités du monde où elles étaient en-
« gagées et où elles auraient pu vivre heureuses, à en
« juger par ses maximes : ici, elles sont les plus joyeuses ;
« Dieu leur paie en vrai bonheur les faux plaisirs qu'elles
« ont quittés pour lui. Je ne puis dire quelle consolation
« j'éprouve de vivre au milieu de ces âmes innocentes et
« détachées de tout. »

Mais cette grande ferveur, il faut encore le redire, était dirigée par la prudence maternelle de Thérèse, toujours en garde contre un écueil : l'excès du bien que la décadence suit inévitablement.

A l'avènement du pape Pie V, le doux parfum des vertus privées que le saint Pontife faisait monter avec lui sur le trône apostolique, embauma le monde entier et pénétra jusqu'au fond de la solitude d'Avila. Aux récréations, on racontait les traits extraordinaires de la piété, de l'austérité du Saint-Père, et, comme toujours, Marie-Baptiste s'enthousiasmait plus que les autres. Un jour on dit que Pie V portait sous ses vêtements une tunique de serge aussi grossière que celle des couvertures de chevaux. Marie-Baptiste glisse aussitôt un mot à l'oreille d'une sœur qui travaille près d'elle, et, dès que la récréation est achevée, toutes les deux vont trouver la sainte Mère et la supplient de leur

permettre d'user de tuniques semblables à celle du pape. Elles trouvent la leur trop douce : ce n'est que de la soie en comparaison. Thérèse répond qu'avant d'autoriser ce changement, elle veut être la première à le mettre à l'essai. En effet, elle se confectionne une tunique de ce genre ; elle la porte d'abord, non sans en souffrir, mais sans inconvénients sérieux, et elle donne à Marie-Baptiste ainsi qu'aux autres sœurs la permission désirée. L'épreuve générale fut moins heureuse et suivie de l'invasion de redoutables petits insectes. La sainte Mère qui rangeait, comme saint François de Sales, la propreté au nombre des petites vertus, n'avait pas prévu ce genre de mortification parmi les austérités du Carmel. Elle se mit donc en oraison pour demander au Seigneur de les délivrer de cette nouvelle plaie d'Égypte, et, tandis qu'elle priait, les sœurs organisèrent une procession ; la croix en tête, elles se dirigèrent vers l'endroit où leur sainte Mère était agenouillée, en chantant ce refrain :

Pues nos dais vestido nuevo,
 Rey celestial,
 Librad de la mala gente
 Este sayal (1).

Thérèse aussitôt poursuivit, et, sur la même cadence et le même ton, improvisa trois couplets, ravissants dans le texte original. Elle exposait à Jésus, défenseur de ses filles, que cette *gent incivile* troublait l'oraison, gênait la dévotion : elle réclamait une prompte délivrance. Notre-Seigneur

(1) Puisque tu nous as donné ce nouveau vêtement, — O Roi du ciel,
 — Délivre d'une si mauvaise engeance — Nos tuniques de bure.

l'exauça (1); mais d'autres inconvénients ayant résulté du poids de la bure, Thérèse fit reprendre les anciennes tuniques assez rudes déjà pour des femmes, et en prit note pour spécifier dans ses constitutions que les tuniques seraient de serge et la robe seule de bure.

Mille autres traits de ce genre nous laissent entrevoir cette petite famille de sœurs s'épanouissant dans la joie, dans une sainte liberté de l'âme, au milieu de ses mortifications continuelles. Mgr Alvaro de Mendoza remplissait à son égard, avec une bonté paternelle, la charge qu'il avait acceptée, et Thérèse avait souvent le bonheur de recevoir ses visites. Un jour, durant leur entretien, Sa Grandeur montre à la sainte Mère un beau crucifix que l'on vient de lui offrir. C'est une œuvre d'art et de plus le visage du Christ a une expression touchante qui pénètre l'âme de Thérèse : elle prie Monseigneur de bien vouloir lui passer ce précieux objet pour qu'elle le présente aussi à la communauté. Monseigneur y consent. Thérèse remet le crucifix à ses filles, et, tandis qu'elles l'admirent à loisir, la Sainte revient au parloir. Un instant après des chants se font entendre. Thérèse écoute, surprise ; Monseigneur prête l'oreille ; on entr'ouvre une porte qui permet d'apercevoir le cloître intérieur et dans ce cloître les sœurs rangées en procession, la plus jeune portant en tête le beau crucifix, les autres chantant les litanies du saint nom de Jésus ; seulement, au lieu de répondre aux invocations ordinaires : *Ayez pitié de nous*, toutes s'écriaient à l'envi : *Quedaos con nos!* restez avec nous. La sainte Mère rougit peut-

(1) Non seulement le Carmel d'Avila, mais tous les Carmels, malgré la grossièreté et la pauvreté des vêtements, jouissent depuis cette époque du privilège d'être exempts de « l'engeance incivile ».

être de l'indiscrétion de ses chères filles ; mais Monseigneur fut si touché de la prière naïve des suppliantes qu'à l'heure même il leur fit don de son Christ. Et comme il y avait déjà d'autres crucifix dans le monastère, que l'un portait le nom de Jésus du pardon, un autre celui de Jésus du refuge, une petite novice, se jetant aux pieds de celui-ci, lui demanda comment il voulait être appelé. Jésus lui répondit au fond du cœur, et, Thérèse agréant la réponse, le crucifix de M^{sr} de Mendoza s'appela et s'appelle encore le Jésus de l'amour (1).

Aux jours de grande fête, la sainte Mère aimait à récréer ses filles d'une manière toute spirituelle et leur composait des cantiques de circonstance où la dévotion la plus aimable s'alliait aux profondes pensées de la foi. Devant la crèche, les Carmélites chantaient la pauvreté, la divine faiblesse du Tout-Puissant devenu petit enfant ; elles recueillaient ses premières larmes, elles écoutaient avec grande tristesse le bruit lointain des coups de fouet que pour notre salut il recevrait un jour (2). Ou bien elles se réjouissaient avec les pasteurs et leur donnaient raison de laisser là leurs méchants troupeaux pour aller garder l'innocent Agneau. A la Circoncision, elles adoraient le divin *Nino* qui vient pleurant pour nous appeler par ses cris. Elles lui promettaient de le suivre dans la voie du sacri-

(1) Traditions inédites. Ce crucifix est encore aujourd'hui dans le chœur de Saint-Joseph d'Avila. (*Annales du Carmel*, Novembre 1879.)

(2) Pues, que le daran

Por esta grandeza

Grandes azotes

Con mucha cruieza

Oh que gran tristeza

Sera para nos.

fice et de lui donner beaucoup d'amour en échange de son sang répandu. Puis venaient d'autres solennités : on chantait le bonheur des professions, la gloire de l'humble novice, petite bergère devenue reine ; on chantait les délices du cloître, les douceurs de la pénitence, les tendresses de Jésus « qui nous met en prison pour nous délivrer et pour nous conduire par une heureuse vie à une bienheureuse éternité (1). »

Ainsi, de fête en fête, les jours passaient vite pour les solitaires de Saint-Joseph. On peut comprendre maintenant les naïves comparaisons de leur chapelain. Oui, ce petit monastère était bien la maison de récréation, la demeure de consolation du souverain Roi. Il n'avait nulle part d'âmes plus fidèles, plus pures et plus aimantes : il daigna le confier à la sainte Mère, comme nous l'avons rapporté. « *Ma fille*, lui dit-il, *c'est ici mon paradis de délices.* » Un autre jour la très-sainte Vierge lui apparut au chœur après complies : elle enveloppa toutes les religieuses d'un doux regard de tendresse, puis, écartant les plis du manteau blanc dont elle était couverte, elle l'étendit sur leurs têtes en signe de protection. Thérèse remerciait Dieu, bénissait Notre-Dame et continuait d'implorer leur secours, car, pour donner à son œuvre la stabilité nécessaire, pour perpétuer la ferveur de ces commencements, il lui restait à entreprendre un travail délicat et difficile : elle devait commenter la règle primitive et l'adapter par des constitutions spéciales aux nécessités particulières d'une communauté de femmes.

(1) V. *Poésies de la Sainte*. Vic. de la Fuente, t. I, p. 501.

CHAPITRE XVI.

**Direction des âmes. — Les Constitutions.
Le Chemin de la Perfection. — Vie intérieure de la Sainte
à Saint-Joseph d'Avila.**

L'esprit du Carmel antique, du Carmel d'Elie et de saint Albert, c'était, nous l'avons indiqué déjà, la solitude, la contemplation, accompagnée du travail et du jeûne. Les Carmes étaient de vrais ermites et ne le cédaient ni pour l'oraison ni pour la pénitence à leurs admirables frères les Pères du désert. Thérèse ne devait rien changer à cette vie en la ressuscitant sur le sol d'Avila, mais lui donner de plus un but précis dont l'ancienne règle ne parlait point. Sous sa direction, un élément nouveau, le zèle de l'apostolat allait transformer le fond de cette existence de recueillement et de prière, et tourner toutes les forces du Carmel renaissant à la conquête des âmes.

Il faut l'entendre elle-même expliquer à ses filles ce que Dieu demande d'elles sur ce point. « O mes sœurs en
« Jésus-Christ, aidez-moi donc à prier pour tant de pécheurs
« qui se perdent. C'est pour cette fin que le Seigneur vous

« a réunies ici. C'est là votre vocation ; ce sont là vos affaires ; là doivent tendre tous vos désirs ; pour cela doit vent couler vos larmes et se multiplier vos prières... Eh
 « quoi ! le monde est en feu. Les malheureux hérétiques
 « voudraient, pour ainsi dire, condamner une seconde fois
 « Notre-Seigneur, puisqu'ils suscitent contre lui mille
 « faux témoins et s'efforcent de renverser son Eglise. Et
 « nous perdrons notre temps !... »

« Oui, quand je regarde ces grands maux, ce feu que
 « les forces humaines ne peuvent éteindre (1) et qui va
 « toujours s'accroissant, il me semble qu'il faut une armée
 « d'élite à l'Eglise de Dieu, une armée prête à mourir,
 » oui ; à se laisser vaincre, jamais. »

La Sainte se hâte d'expliquer sa pensée : elle ne prétend ni pour elle ni pour ses filles à la gloire de prendre place parmi l'armée d'élite qui sauvera l'Eglise de Dieu : c'est le privilège des hommes apostoliques, des prélats, des religieux, des saints. Mais les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila marcheront à la suite de ce bataillon d'honneur et le soutiendront de toute l'ardeur de leurs prières.

« Aidons, s'écrie la Sainte, aidons de cette manière les
 « serviteurs de notre Roi. Mais, direz-vous peut-être, pour-
 « quoi nous presser ainsi de secourir ceux qui sont meil-
 « leurs que nous ? Mes filles, je vais vous en dire la raison.
 « Je crois que vous ne comprenez pas encore assez tout ce
 « que vous devez à Dieu pour vous avoir débarrassées des

(1) « Bien qu'on l'ait prétendu, remarque la sainte Mère, comme si c'était avec la force des armes que l'on saurait remédier à un pareil mal. » (*Chemin de la Perfection*, Chap. III, manuscrit de l'Escurial, publié par Vic. de la Fuente ; c'est à regret que nous abrégeons dans notre citation ce passage plein d'énergie.

« affaires, des occasions dangereuses, du commerce du
« monde. C'est un grand bonheur, je vous l'assure, et les
« apôtres du Seigneur n'en jouissent pas : cela ne pour-
« rait leur convenir, en notre temps moins que jamais. Ils
« doivent fortifier les faibles, encourager les petits. Les
« soldats seraient-ils braves sans capitaines ? Il faut donc
« qu'ils vivent parmi les hommes, qu'ils conversent avec
« les hommes, qu'ils paraissent dans leurs palais et que
« quelquefois même ils agissent comme eux à l'extérieur.
« Or pensez-vous, mes filles, que l'on ait besoin de peu de
« vertu pour traiter avec le monde, vivre dans le monde,
« s'occuper des affaires du monde, condescendre aux usa-
« ges du monde, et rester en même temps, au fond du
« cœur, non-seulement éloigné du monde, mais ennemi du
« monde, pour vivre sur la terre comme en exil, enfin
« pour être, non des hommes, mais des anges ?

« Je vous en conjure, mes sœurs, continue Thérèse avec
« une ferveur croissante, je vous en conjure, travaillez
« donc à devenir telles que vous obteniez de Dieu de grandes
« grâces pour ses défenseurs. Si nous pouvons par nos
« prières contribuer à leur victoire, nous aurons, nous
« aussi, du fond de notre solitude, combattu pour la cause
« divine. A ce prix, je m'estimerai heureuse des peines que
« m'a coûtées la fondation de ce petit monastère. »

La Sainte insiste encore ; les effusions de son zèle des
âmes et de son amour de Dieu s'écoulent dans des pages
brûlantes qu'il faudrait citer entièrement. Elle veut que
ses filles soient dévorées des mêmes ardeurs. Sans doute
elle en fera de grandes contemplatives ; mais voici sur
quel degré absolu d'abnégation s'appuiera leur vie d'orai-
son.

« Ne vous imaginez pas, mes sœurs, qu'il soit inutile
 « d'être ainsi continuellement occupées à prier Dieu pour
 « son Eglise. Je sais bien que pour certaines personnes
 « c'est chose dure de ne point prier beaucoup pour elles-
 « mêmes; et pourtant y a-t-il meilleure oraison que celle
 « dont je parle. Peut-être craignez-vous qu'elle ne puisse
 « servir à diminuer les peines que vous devez endurer en
 « purgatoire : je vous réponds qu'elle est trop sainte et trop
 « agréable à Dieu pour qu'il la laisse sans récompense.
 « Après tout, si le temps de l'expiation doit être pour nous
 « un peu plus long, eh bien ! qu'il le soit. Et que m'importe
 « à moi de rester jusqu'au jour du jugement en purgatoire,
 « si par mes prières je sauve une seule âme, ou si je
 « procure à mon Dieu une plus grande gloire par l'avan-
 « cement spirituel de plusieurs ? Méprisez, mes sœurs, des
 « peines qui auront leur fin, dès qu'il s'agit de rendre
 « quelque grand service à Celui qui a tant souffert pour
 « l'amour de nous. »

Et résumant avec énergie ce qu'elle vient d'exposer longuement, Thérèse termine ainsi le chapitre où nous prenons ces extraits :

« Mes filles, voilà le but auquel vous devez rapporter vos
 « désirs, vos pénitences, vos jeûnes. Le jour où vous
 « cesseriez de les consacrer à ce que je viens de vous dire,
 « sachez que vous ne feriez point ce que Notre-Seigneur
 « attend de vous et que *vous ne rempliriez plus la fin*
 « *pour laquelle il vous a réunies au Carmel* (1). »

Ainsi donc il ne s'agit plus seulement de charmer, de réjouir le cœur de Dieu par une innocence, une simplicité,

(1) *Chemin de la Perfection.*

une fidélité parfaite, par des oraisons ferventes : à la pureté il faut joindre des expiations, à la prière le sacrifice ; dans la prière même il faut renoncer parfois aux joies, au repos de la contemplation pour supplier, conjurer le Ciel en faveur de ceux qui ne lui demandent rien et refusent de frapper à la porte du salut (1). Cette seconde fin de la vie du Carmel devait modifier jusqu'à sa forme extérieure, en accentuer du moins le côté austère, et la Sainte, en nous initiant au développement de ses projets, laisse voir quelle influence exerça sur elle le désir de contribuer dans la plus large mesure possible au triomphe de l'Eglise et à la conversion des pécheurs. Au commencement, dit-elle, son intention n'était point qu'il y eût tant d'austérité ni de pauvreté dans la maison de Saint-Joseph ; mais, consternée des progrès de l'hérésie, elle résolut de ne rien négliger pour aider les prédicateurs et les théologiens à défendre l'Eglise de Dieu (2). Elle eut dès lors au moins l'idée générale des observances qu'elle pourrait adjoindre à la règle de saint Albert pour donner à la vie de ses Carmélites toute la perfection compatible avec la faiblesse de l'humanité. Cependant elle ne pressa rien : elle commença, nous l'avons vu, par où la sagesse humaine aurait terminé. Sans se poser en législatrice, sans formuler à priori des lois tirées de ses propres conceptions, elle mit d'abord à l'essai les coutumes qu'elle crut propres à réaliser ses desseins, et, sans se tracer d'autre programme que celui de la règle primitive, elle attendit que l'expérience lui apprît peu à peu quelle serait la manière la plus parfaite de la remplir, comment on la dépasserait même sans excès

(1) *Exclamations.*

(2) *Chemin de la Perfection.*

et sans imprudence. Ce temps d'épreuve durant lequel elle recevait chaque jour les confidences de ses filles, lui donna une connaissance profonde du cœur de la femme, de la femme religieuse, des besoins de l'âme vouée à une existence de renoncement, de séparation du monde et de mort à elle-même (1). Elle porta cette connaissance pratique aux pieds du Seigneur, elle l'approfondit dans l'oraison, et, la sagesse divine remplissant son intelligence (2), l'inspiration surnaturelle (3) compléta ses lumières acquises. Ainsi s'élabore dans le sanctuaire de son cœur, entre Dieu et elle, ces admirables constitutions « dont la doctrine a été sans aucun doute révélée et apprise au ciel (4). »

La règle primitive donnée par le saint patriarche Albert aux ermites de la montagne d'Elie n'est qu'un court résumé des grands préceptes monastiques sur la pauvreté, la chasteté, l'obéissance. Elle leur donne pour tutelle la solitude et le silence et y joint ces trois points qui forment le caractère propre de l'Ordre (5) :

1^o Que les religieux demeurent dans leurs cellules ou près d'elles, méditant jour et nuit la loi de Dieu et veillant en oraison, à moins qu'ils ne soient employés à d'autres justes occupations : voilà pour la prière.

2^o Depuis la fête de l'Exaltation de la sainte Croix jusqu'au jour de Pâques, les religieux jeûneront tous les jours, excepté les Dimanches, à moins que la maladie ou

(1) Vicente de la Fuente, t. 1, p. 281.

(2) Grégoire XV.

(3) L'inspiration surnaturelle accordée à la Sainte pour ses écrits a été relevée et affirmée par les Auditeurs de Rote (Boll, n^o 1169.)

(4) Yepes.

(5) C'était précisément ces trois points que la Mitigation avait altérés. V. ch. XII.

une autre cause légitime ne donne sujet de laisser le jeûne, parce que la nécessité n'a point de loi. Ils ne mangeront jamais de viande, si ce n'est pour remédier à quelque maladie ou faiblesse : voilà pour la pénitence.

3° Enfin la règle prescrit le travail des mains, travail incessant comme la prière. Elle propose aux solitaires du Carmel l'exemple de saint Paul travaillant de jour et de nuit. Travaillez en silence, dit-elle, ce chemin est bon et saint, suivez-le.

Après divers conseils sur l'humilité, l'esprit de foi, de mortification, sur la correction des fautes et la récitation de l'Office canonial, la règle se termine par ces paroles : Nous avons brièvement écrit ces choses, ordonnant la forme de votre manière de vivre, et si quelqu'un fait davantage, Dieu l'en récompensera, lorsqu'il viendra au jugement du monde. Usez pourtant de discrétion, qui est la règle des vertus.

Ces derniers mots laissaient donc un vaste champ ouvert devant notre Sainte. Elle l'explora en Maîtresse spirituelle et en mère. L'indult de 1562 par lequel Pie IV avait approuvé la fondation de Saint-Joseph l'autorisait aussi à rédiger des constitutions pour sa maison et lui donnait tout pouvoir d'ajouter à la Règle ou même de changer, de transformer ce qu'elle jugerait opportun au bien du monastère. Usant enfin de ce droit, elle écrivit son petit chef-d'œuvre, le moins connu du monde et le mieux apprécié de ses filles : *Les Constitutions des Religieuses Carmélites*.

Il ne conviendrait point de soulever ici le voile dont la famille spirituelle de notre Sainte a toujours soigneusement recouvert son plus cher trésor. Les constitutions sont

au Carmel un héritage patrimonial que l'on ne partage pas avec la foule, même avec la foule pieuse (1). Thérèse engageait la première ses religieuses à s'abstenir de révéler au parloir ou par correspondance les usages de leur vie intime. « Evitez, leur disait-elle, de donner de vous une opinion que l'on ne doit pas avoir. Si le monde savait que vous faites telle et telle chose, il vous prendrait pour des saintes. Et qu'y gagneriez-vous? » Nous dirons seulement que ces constitutions portent l'empreinte de son grand et large esprit non moins que de ses désirs de haute perfection. Rien de superflu ni de minutieux, rien de vague ni de théorique. Tout est pratique, tout marche droit au but : la fidèle observance des préceptes fondamentaux de la règle, les vœux religieux, la prière, la pénitence, le travail. L'ordre à observer dans les choses spirituelles est statué en premier lieu : le règlement quotidien partage la journée en une suite d'exercices heureusement combinés qui mènent la Carmélite de l'oraison à l'action, du saint office au labeur des mains, depuis cinq heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Puis pour le temporel, la rigueur de la pauvreté, la bure, la serge, l'étamine qui doivent être employées aux différentes parties du vêtement, la paille du lit, les draps de laine ; pour la clôture, les grilles sévères connues de ceux qui fréquentent les parloirs du Carmel ; ensuite les devoirs des sœurs les unes envers les autres, l'union intime, cordiale, sans liaisons particulières ; la tendre

(1) Don Vicente de la Fuente a publié le texte espagnol de ces constitutions dans son recueil complet des *Ecrits de sainte Thérèse*. Nous ne croyons pas devoir reproduire ni même résumer ici le travail qu'il leur a donné comme préliminaire, les questions traitées avec son érudition habituelle n'intéressant qu'un nombre restreint de lecteurs.

charité envers les malades ; le respect dû aux supérieurs ; la répartition des emplois, des charges les plus humbles, comme le balayage dont la Prieure aura la première part : tout est prévu, réglé en détail. La sainte Mère prend ses filles à leur réveil et les mène d'heure en heure jusqu'à la dernière, sans leur laisser d'autre soin que celui de l'écouter et de lui obéir. Ajoutons que, dans le texte primitif des constitutions, Thérèse introduisit trois points qu'elle abandonna lorsque l'expérience lui en eut appris les inconvénients ou sur l'ordre de ses supérieurs. Elle fixait à treize le nombre des religieuses de son monastère : elle dut le porter plus tard à vingt (1). Elle ne voulait point de sœurs converses ; elle reconnut qu'il était impossible de s'en passer, mais ne permit alors que d'en recevoir deux ou trois. Enfin elle défendait que l'on possédât jamais de revenus, et nous verrons comment elle dut sacrifier à ce sujet ses vues personnelles, ses ardents désirs, pour se soumettre à la décision de graves théologiens.

Mgr. Alvaro de Mendoza examina le travail de la Sainte dès qu'il fut achevé : il l'approuva sans restriction et le soumit à son tour au Saint-Siège. Pie IV l'approuva de même (2), laissant toutefois à notre Sainte la liberté d'y mettre la dernière main, si elle le jugeait nécessaire. On observa dès lors ces constitutions à Saint-Joseph, ou plutôt on continua de suivre leurs ordonnances, puisqu'elles n'étaient que la formule des usages établis depuis la fondation.

(1) Le P. Général, Jean-Baptiste Rubeo, dans ses premières lettres patentes accordées à la Sainte en 1567, dit vingt-cinq au lieu de vingt.

(2) *Las aprobo el Padre Rossi cuando estuvo en Avila etc... pero antes las habia aprobado ya el Papa Pio IV en 1565.* — Vic. de la Fuente, t. 1. — p. 252. — Boll. n° 370. — Bull. Carmel, T. II. const. XX.

Ce n'était pas encore assez pour la sollicitude maternelle de Thérèse. Le cadre extérieur de la vie régulière tracé par les constitutions, il lui restait à développer dans l'âme de ses filles l'esprit intérieur du Carmel, et, en les laissant toutes sous le régime uniforme de la communauté, à tenir compte des attraits particuliers de chacune pour leur faciliter, suivant leurs aptitudes, le chemin de la perfection. Ce devait être l'œuvre de la direction intime, reçue aux pieds de la Sainte dans sa petite cellule où, l'une après l'autre, les Carmélites venaient épancher leurs cœurs. Mais, bien que la communauté fût peu nombreuse, les exercices conventuels, le travail, les heures de silence obligatoire rendaient trop rares, au gré des sœurs, leurs entretiens avec la Sainte. Elles la supplièrent de composer un livre qui resterait toujours entre leurs mains et qu'elles pourraient consulter à chaque moment dans leurs nécessités spirituelles. Thérèse avoue qu'elle ne se rendit pas sans effort à leur demande: il lui en coûtait d'écrire; elle ne le faisait qu'à la dérobée, dans ses rares moments de loisir, et soupirant après sa quenouille tout le temps qu'elle tenait la plume. « Cela m'empêche de filer, dit-elle avec une expression pleine de regrets. » Heureusement les théologiens vinrent en aide aux Carmélites.

Après s'être dévoués à la fondation de Saint-Joseph, les Pères Dominicains avaient continué leurs rapports de charité avec notre Sainte. Le P. Balthazar Alvarez ayant quitté Avila, Thérèse remit la direction de son âme entre les mains du vaillant P. Dominique Bannez que remplaçait près d'elle au besoin le P. Garcia de Toledo, du même couvent de Saint-Thomas. Le P. Garcia lui enjoignit,

au nom de l'obéissance, de compléter la relation de sa Vie (1) par le récit de la fondation de Saint-Joseph. Ce travail achevé, le P. Bannez lui en demanda un autre (2) : un écrit résumant les conseils qu'elle donnait chaque jour à ses filles sur l'oraison et les vertus religieuses.

(1) Les Bollandistes eux-mêmes ont fait honneur au P. Garcia de Toledo de la seconde rédaction de la *Vida*, en disant qu'elle avait été écrite par son ordre. Vicente de la Fuente prouve que le P. Garcia fit simplement compléter le premier manuscrit par le détail des événements relatifs à la fondation, et ce fut l'Inquisiteur don Soto de Salazar qui engagea la Sainte à composer le livre que nous possédons aujourd'hui. Cet inquisiteur vint à Avila, en l'année 1565. Ceux qui refusaient encore de reconnaître les opérations de la grâce dans les voies surnaturelles de la Sainte la renvoyaient toujours à l'Inquisition. L'Inquisition, disait-on, y verrait plus clair que les théologiens. Thérèse, loin de fuir la lumière, la cherchait partout. Dès qu'elle apprit l'arrivée de don Soto de Salazar, elle courut d'elle-même se soumettre au jugement de l'un des représentants de ce grand tribunal qu'elle ne pouvait craindre, puisqu'elle se sentait prête à mourir mille fois pour la moindre des vérités de la foi. « L'inquisiteur « vint me voir, raconte-t-elle : je lui exposai tout. Il me répondit qu'il ne « voyait rien là-dedans qui regardât son office, puisque tout ce que j'avais « vu et entendu m'avait toujours affermi de plus en plus dans la foi catho- « lique et augmenté en moi le désir de la gloire de Dieu et du salut des « âmes. Cependant, comme il s'aperçut que j'étais fatiguée par tant de « craintes que j'avais eues, il me conseilla d'écrire une relation complète « de ma Vie et de mon oraison, sans rien excepter, et de soumettre le « tout au P. Maître Jean d'Avila, si entendu en pareille matière : je pour- « rais, me dit-il, me reposer entièrement sur son avis. Je le fis, j'écrivis « ma Vie et mes péchés. Le P. Maître, après avoir lu, me répondit et me « consola beaucoup. » V^e Relation, 1575. Comme nous le verrons, le manuscrit ne put être remis à Jean d'Avila que plusieurs années après sa rédaction. Le P. Garcia de Toledo, frère du grand duc d'Albe, Ferdinand Alvarez, en prit une copie pour sa belle-sœur, la duchesse Marie Henriquez.

(2) La Sainte dit qu'elle écrivit ce nouvel ouvrage « con licencia del Padre Banez. » Il nous semble probable, dirons-nous avec Vicente de la Fuente, qu'elle reçut plus qu'une permission : il fallut un ordre pour la décider à écrire.

Instruites du désir du P. Bannez, les Carmélites de Saint-Joseph ne laissèrent plus de repos à leur Mère, et, à force d'instances, elles furent exaucées. Sans plus de recherche ni de méthode qu'elle n'en avait mis à écrire sa Vie, Thérèse composa, sous le titre de *Chemin de la Perfection* (1), un autre chef-d'œuvre de bon sens et de doctrine. Peut-être y a-t-elle semé moins de traits brillants que dans son premier travail: le ton demeure toujours simple comme celui d'un entretien intime, et elle reste mieux encore à la portée de tous dans ses expressions comme dans ses pensées. La raison de cette différence est facile à saisir. Ce n'est plus l'essor de l'aigle qu'il s'agit de peindre, c'est l'itinéraire qu'il faut tracer au jeune oiseau à peine sorti du nid. On chemine donc humblement à travers les vallées; peu à peu on élève les regards vers le sommet de la montagne; mais à chaque pas la mère prudente et tendre montre le piège caché ici, le précipice qui s'ouvre là, le mirage trompeur qui pourrait séduire plus loin. Puis elle encourage, elle délasse, elle vous prend dans ses bras pour vous remettre dans ceux de Dieu, et l'on marche avec elle sans fatigue, sans ennui, sûr d'arriver au but. Le génie des saints est le seul qui sache ainsi se dépouiller de ses ailes pour se faire le guide familier de ceux qui ne pourraient suivre son vol.

(1) Le *Chemin de la Perfection* a été écrit deux fois aussi par la Sainte: la première à Saint-Joseph d'Avila, entre 1562 et 1566, la seconde quelques années plus tard. Le premier original se conserve à l'Escorial, le second au monastère des Carmélites de Valladolid. Nous citerons le plus souvent ce second exemplaire dont le P. Bouix a donné la traduction française. Don Vicente de la Fuente a préféré l'exemplaire de l'Escorial, surtout, dit-il, parce qu'il n'avait jamais été publié, et il le complète par de nombreuses notes additionnelles prises sur le manuscrit plus complet de Valladolid.

Le Chemin de la Perfection ne s'adressait donc, dans la pensée de la sainte Mère, qu'aux Carmélites de Saint-Joseph (1). De là cette simplicité, cet abandon (2) si naturel d'une mère avec ses enfants. Elle ne songe guère à voiler les petites misères encore possibles au fond du cloître : tout se traite en famille, sans flatterie et sans faiblesse. Si le mal qu'elle signale n'existe point, elle en prévient la tentation, parce qu'elle y a été exposée, dit-elle, et qu'elle n'a pas su s'en défendre. Elle éclaire ses chères filles; elle les arrache aux vaines illusions d'une vertu superficielle; elle brise les derniers fils de l'amour-propre. Ardente mais surtout profonde, tendre mais plus encore solide doit être la piété des Carmélites. Voilà le fond de son livre.

D'abord elle persuade ses filles du néant des joies périssables dont elle exige le sacrifice. « Tout passe, leur redit-elle sans cesse après se l'être dit tant de fois à elle-même. « Quelle folie de nous attacher à ce qui demain ne sera plus ! Nous n'avons que deux heures à vivre, et puis après quelle récompense ! La vie, c'est une nuit à passer dans une mauvaise hôtellerie, voilà tout. O mes filles, ne désirons point vivre à notre aise. Nous sommes bien ici. Qu'elle sera consolante la mort de ceux qui auront fait en ce monde pénitence de leurs péchés. »

(1) La Sainte écrivit le *Chemin de la Perfection* pour elles seules. Mais, si ses écrits prescriptifs, les « Constitutions, » les « Avis spirituels » et la « Manière de visiter les couvents » n'intéressent que les âmes religieuses, ses œuvres de doctrine et d'ascétisme ont un intérêt immense même pour les hommes qui vivent dans le monde. Ils peuvent les lire, et les lisent en effet avec un grand profit (V. de la Fuente, t. 1, p. 301).

(2) « Quel écrit décousu ! dit-elle au commencement d'un chapitre. C'est à vous la faute, mes sœurs, puisque vous me l'avez demandé. Lisez-le comme vous pourrez, ainsi que moi je l'écris comme je puis, sans rien effacer, si mal que ce soit. » (*Manuscrit de l'Escurial.*)

Et de la vanité des choses terrestres, la Sainte arrive bien vite à peindre les divines réalités du bonheur éternel. Sa ferme raison la préserve des excès que Bossuet stigmatisera énergiquement plus tard et contre lesquels il invoquera le propre témoignage de Thérèse. Si elle accepte et fait accepter toutes les immolations, les souffrances mêmes du purgatoire, pour procurer plus de gloire à Dieu, elle s'arrête à cette dernière limite : jamais elle ne s'égare dans le faux mysticisme qui prétend rendre l'âme indifférente à son propre salut. Elle tient le paradis ouvert sur la tête de ses Carmélites ; elle les presse d'y plonger leurs regards, afin de supporter les fatigues de la route, et de penser souvent à l'heure qui les réunira à leur Bien-Aimé.

« O mes filles, s'écrie-t-elle, qu'il sera doux pour nous, « à l'heure de la mort, de voir que nous allons être jugées « par Celui que nous aurons aimé par dessus toutes choses ! « Avec quelle confiance nous pourrions nous présenter « devant lui, sûres d'entendre de sa bouche un arrêt favorable ! Quel bonheur de penser que nous n'allons pas « à une terre étrangère, mais dans notre véritable patrie, « puisque c'est celle de l'Epoux céleste que nous aimons « tant et de qui nous sommes tant aimées ! »

Les fondements de la vie spirituelle ainsi solidement posés, la sainte Réformatrice édifie sur cette base les vertus religieuses de la pauvreté, de l'obéissance, de l'humilité, de la mortification ; elle leur donnera comme soutien l'oraison, comme couronnement la charité. Avec quelle merveilleuse expérience du cœur humain et quel aimable talent de moraliste, elle dénonce ici les moindres faiblesses de la pauvre nature ; avec quelle prudence elle les poursuit au

fond de leurs derniers retranchements ; avec quelle sagesse et quelle force elle les immole ! Il ne faut rien de petit, rien d'étroit dans l'âme de ses chères filles. Si le monde veut leur rappeler le souvenir de ses bagatelles, on saura lui répondre : ce n'est point pour s'occuper de telles choses que sont réunies en leur monastère les Carmélites de Saint-Joseph d'Avila. Si les angoisses de la pauvreté les tourmentent, elles se diront : moins on a de trésors, moins on a de soucis, et elles s'abandonneront joyeuses entre les mains de Celui qui, maître absolu des richesses et de leurs possesseurs, saura bien envoyer l'aumône au moment nécessaire. Elles prendront garde d'avoir jamais rien de superflu. « La pauvreté, mes filles, leur dit la sainte Mère, « la pauvreté, c'est notre blason : gardons-le donc intact « et que chez nous tout y réponde, nos demeures, nos vêtements, nos désirs, nos pensées. Le plus grand honneur « d'un pauvre, c'est d'être véritablement pauvre. Gardez- « vous de bâtir jamais de vastes édifices. Rappelez-vous « sans cesse que tout doit tomber au jour du jugement. « Or conviendrait-il que la maison de quelques pauvres religieuses fît grand bruit en s'écroulant ? Les vrais « pauvres n'en doivent pas faire. »

Quant à l'obéissance, on l'observait si parfaitement à Saint-Joseph que Thérèse prétend ne l'avoir pas connue avant que ses filles ne lui aient appris comment on la pratique ; il est donc inutile de la leur recommander. Aussi la Sainte n'en dit qu'un mot : « L'obéissance voit Dieu dans « le supérieur et se soumet sans réserve à ce qu'il com- « mande. Une âme qui, liée par vœu à l'obéissance, « négligerait d'accomplir parfaitement son vœu, demeu- « rerait en vain dans un monastère. Jamais elle ne devien-

« dra contemplative, jamais elle ne s'acquittera bien des
« devoirs mêmes de la vie active. »

La mortification s'imposait à chaque instant sans qu'il fût nécessaire de la rechercher : au chœur, au réfectoire, au fond de la cellule, du matin jusqu'au soir, même durant la nuit, on ne rencontrait qu'elle sur la dure paillasse, sur les bancs de bois, à la table grossière, et encore se plaignait-on souvent de ne pas souffrir assez. Mais, après ces premières ferveurs, serait-il surprenant que la nature défaillante essayât un jour ou l'autre de ressaisir ses droits? Thérèse ne peut le lui permettre. Il serait beau de voir une Carmélite de Saint-Joseph amie de ses aises ou préoccupée d'un soin excessif de sa santé ! Elle connaît, la sainte Mère, le poids des infirmités, elle sait ce que c'est que de traîner un corps languissant, fiévreux, mais elle sait aussi, par expérience, qu'à moins de maladies sérieuses, le meilleur des remèdes, c'est de peu se soucier de ces misères physiques et de les porter vaillamment. Elle a recouvré plus de forces qu'elle n'en avait jamais eues depuis qu'elle a mis de côté les ménagements en apparence si nécessaires à son tempérament débile. Ses filles jouissent d'une santé meilleure que la sienne. Elle ne leur demande donc rien d'impossible, quand elle les exhorte à supporter sans se plaindre de légères indispositions. Du reste sa prudence non moins que sa tendresse maternelle indique ici comme partout le juste milieu qu'il faut suivre : « Ce
« serait, mes sœurs, une imperfection, de vous plaindre
« pour des maux sans importance. Si vous pouvez les en-
« durer sans en parler, faites-le. Considérez que vous
« êtes ici en petit nombre : Si vous vous aimez et si vous
« avez de la charité, il suffirait qu'une d'entre vous prit

« la mauvaise habitude de se lamenter de ses souffrances
« pour causer beaucoup de peine aux autres. Je vous le de-
« mande donc, mes filles, supportez sans rien dire vos peti-
« tes incommodités. Ce n'est rien, souvent ce n'est qu'un
« jeu de l'imagination. Tantôt elles s'en vont, tantôt elles
« reviennent. Si vous commencez à en parler, vous ne
« finirez jamais. Plus on donne au corps, plus il demande ;
« il trompe la pauvre âme et l'empêche d'avancer dans
« la vertu. Quant à celle qui est vraiment malade, elle
« doit le dire et prendre ce qui est nécessaire. Si elle est
« affranchie de l'amour-propre, elle ressentira tant de
« peine de toute espèce de soulagements qu'il n'y a pas à
« craindre qu'elle les prenne sans nécessité ni qu'elle se
« plaigne sans sujet. »

Thérèse estime avec raison cette pénitence la meilleure de toutes : Souffrir quelque chose pour Dieu seul sans que personne le sache, vaincre son corps, s'affranchir de la crainte de la mort et de la perte de la santé. C'est mettre à terre un lourd bagage et rendre sa marche bien plus légère et bien plus rapide ; mais ce n'est pas assez pour la vraie Carmélite. Elle doit de plus sourire aux occasions continues de pratiquer la mortification qui se présentent sur son chemin, ramasser avec un grand amour les moindres croix dont sa vie est semée. Elle aura sans cesse devant les yeux l'exemple de ses Pères, les ermites du Carmel. Elle les verra endurer le froid, la faim, la chaleur, l'isolement. Etaient-ils de fer ? se dira-t-elle. Non, pas plus que moi ; et elle essaiera de suivre leurs traces. Préférant néanmoins les pénitences de règle à toutes les autres, elle prendra garde de s'exposer par des macérations excessives à s'affaiblir et à se rendre incapable de supporter ensuite

les austérités régulières. Elle s'appliquera surtout à la mortification intérieure. Sur ce point la sainte Mère admet bien moins encore les ménagements. Elle parle sans détour à ces cœurs généreux, capables de l'entendre et de lui obéir : « Mes filles, si vous voulez être de vraies religieuses, les amies intimes de Notre-Seigneur, il faut que votre vie ne soit qu'un martyre. Ayons donc le courage de nous dire une bonne fois que nous sommes venues ici souffrir pour Jésus-Christ, et non nous réjouir. Renonçons en tout à notre satisfaction, habituons-nous à vaincre les désirs de la nature, jusqu'à ce que le corps soit entièrement assujéti à l'esprit. Quand on sait ainsi rompre sans cesse sa volonté, on arrive, sans s'en douter, au comble de la perfection. »

L'amour-propre, le désir des prééminences sont foulés aux pieds avec la même énergie. Thérèse s'indigne contre les âmes imparfaites qui voudraient allier au service de Dieu les intérêts de leur honneur. Une Carmélite orgueilleuse, ambitieuse ! Cette seule pensée fait frémir la Sainte ; sa tendresse de mère devient craintive devant un tel péril ; elle jette les hauts cris : « Il n'est point de poison, mes filles, qui tue aussi promptement le corps que l'orgueil ne tue la perfection dans une âme. Et ne dites pas que je vous parle là de petites choses qui sont naturelles à tout le monde. Oh non ! gardez-vous de les traiter avec cette légèreté. Il n'y a rien de petit quand le danger est aussi grand. » Point d'honneur, examens de l'amour-propre, recherches d'une charge, d'un emploi, toutes ces orgueilleuses misères seront absolument bannies de Saint-Joseph d'Avila. Thérèse ne veut pas entendre de propos tels que ceux-ci : j'avais raison, on a eu tort. « Il faut les

« fuir, dit-elle, de mille lieues, car, si on fléchit tant soit
« peu devant l'instinct naturel qui nous porte à dominer
« les autres, on le verra bientôt grandir comme l'écume au
« rivage des mers. » La tentation peut se présenter, elle est même inévitable. Que faire? Se jeter du côté opposé, demander à la Prieure les emplois les plus humbles, pratiquer des actes mortifiants, ne jamais s'excuser devant un reproche, qu'il soit mérité ou non.

Voilà le côté austère de la perfection exigée par la Sainte: pauvreté, obéissance, mortification, abnégation poussée jusqu'à l'héroïsme, non dans ces actions d'éclat qui ne coûtent qu'un moment d'élan, mais dans ces mille détails obscurs, ignorés, de la vie quotidienne, où le renoncement devient un perpétuel martyre, d'autant plus douloureux qu'il est plus intime. Comment soumettre la nature à une aussi dure contrainte? Une tristesse mortelle n'envahira-t-elle point les jeunes cœurs chargés, au printemps de leur existence, d'un pareil fardeau? Non, car ce fardeau, c'est celui du bon Maître, il est toujours léger pour ceux qui le portent avec amour. Thérèse n'y ajoute rien: ses avis, ses règlements, ses *constitutions*, ne sont que l'application généreuse des *conseils* de l'Évangile. Par la voie de ces grandes et fortes vertus, elle conduit ses filles au bonheur promis à ceux qui seront pauvres, humbles, doux, immolés ici-bas, forts contre le monde et contre eux-mêmes, altérés, affamés de la justice parfaite, à ceux qui seront persécutés ou qui se persécuteront volontairement pour la gloire de son nom.

La promesse divine s'accomplissait à la lettre dans le petit Carmel de Saint-Joseph. Cette vie si pénitente, si dure, était une fête continuelle, nous l'avons déjà dit. L'a-

mour de Jésus dilatait les cœurs et y versait des flots de de joie. L'oraison dédommageait de tous les sacrifices : on y puisait le courage de se vaincre et on y trouvait encore sa récompense après avoir vaincu. La Sainte, avec l'autorité de sa longue expérience, frayait à ses filles le chemin qu'elle connaissait mieux que personne. Elle les menait doucement de la méditation ordinaire aux premiers degrés de la contemplation, attentive à suivre et non pas à prévenir les attraites de la grâce au fond de chacune de leurs âmes. Elle savait se mettre à la portée de toutes. Comme une mère qui, près d'un berceau, bégaye les premiers rudiments de la parole humaine, pour les faire prononcer à son petit enfant, ainsi Thérèse balbutiait d'abord à l'oreille de ses jeunes novices les accents les plus humbles de la prière. Les voyait-elle affligées de quelque difficulté, découragées par un moment de sécheresse : « Mes filles, « leur disait-elle, sachez-le bien, vous pouvez, sans être « contemplatives, devenir très-parfaites, si vous vous ac- « quittez fidèlement de vos devoirs. Vous devez toutes « vous appliquer à l'oraison ; mais vous n'y recevrez pas « toutes les mêmes faveurs. Celle qui en recevra le moins « pourra cependant surpasser les autres en mérite, parce « qu'elle aura plus travaillé à ses dépens. Le Seigneur la « traite comme une âme forte et il joindra aux félicités de « l'autre vie les consolations qui lui manquent en celle- « ci. Sainte Marthe était une sainte, quoique l'on ne la « dise point contemplative. Et peut-on souhaiter quelque « chose de plus que de ressembler à cette bienheureuse « qui mérita de recevoir tant de fois dans sa maison Notre- « Seigneur Jésus-Christ, de lui donner à manger, de le « servir, de s'asseoir à sa table et de goûter au même plat.

« Si elle eût été dans les transports comme Madeleine, il n'y
 « aurait eu personne pour préparer le repas de Jésus.
 « Eh bien ! pensez que le Carmel est la maison de sainte
 « Marthe... Soit par la contemplation, soit par l'oraison
 « mentale ou vocale, soit en assistant nos sœurs malades,
 « ou dans les autres offices de la maison, si vils qu'ils
 « puissent être, nous servons toujours l'hôte divin qui
 « daigne loger et se reposer chez nous. »

Quelquefois elle leur confiait les épreuves de sa vie
 passée, pour mieux les consoler de leurs propres peines⁽¹⁾.
 On devine quel courage retrouvaient les novices, quand

(1) Elle leur racontait aussi sans doute ses petits actes de vertu si naïvement exposés au chapitre XXXI^e de sa *Vie*. Durant son noviciat et après, elle avait, avec beaucoup d'autres imperfections, celle de savoir très peu les rubriques du bréviaire, le chant et le cérémonial du chœur : les plus petites novices auraient été capables de lui donner des leçons. « Mais je
 « me gardais bien, dit-elle, de leur demander ce que je ne savais pas de
 « peur de leur faire connaître mon ignorance, et puis le prétexte du bon
 « exemple que je leur devais ne manquait pas de venir au secours de ma
 « vanité. Dès que Dieu eut commencé à m'ouvrir les yeux, je changeai de
 « conduite. Lorsque j'hésitais tant soit peu sur des choses même que je
 « savais, j'interrogeais les plus jeunes. Je chantais mal aussi, à moins
 « d'avoir étudié d'avance. J'en étais bien fâchée, non de peur de faire des
 « fautes en présence de Dieu, ce qui aurait été bien, mais à cause des
 « personnes qui m'écoutaient, et cette vanité me troublait de telle sorte
 « que je chantais encore plus mal que je ne savais. Enfin, j'en pris mon
 « parti. Il m'en coûta beaucoup au commencement, ensuite je le fis volon-
 « tiers. Encore un de mes riens. Voyant toutes mes sœurs faire des
 « progrès et moi rester en arrière, je m'avisai de ce petit exercice d'hu-
 « milité : je pliais en secret leurs manteaux, lorsqu'elles étaient sorties du
 « chœur. Elles le découvrirent, je ne sais comment, ce qui ne me contraria
 « pas peu, car ma vertu n'allait point jusqu'à vouloir être aperçue, non
 « par humilité, mais pour ne point faire rire de moi. O mon Sauveur, que
 « je suis honteuse de vous avoir tant offensé, et de n'avoir à compter en
 « bien que des grains de sable, encore enveloppés de misères ! »

la sainte Mère leur avouait simplement qu'elle n'avait pu méditer, si ce n'est en lisant, durant plus de quatorze ans. Notre-Seigneur les traitait du reste avec moins de rigueur. L'oraison était presque toujours pour elles le pain délicieux dont on ne rassasie jamais, et Thérèse n'avait souvent qu'à modérer et diriger leurs ardeurs. Elle leur prescrivait alors de s'attacher aux sujets de méditation les plus simples. « Les paroles de l'Évangile, disait-elle, portent plus au recueillement que les ouvrages les mieux écrits. » Dans l'Évangile encore elle choisissait de préférence le *Pater*, car « il y aura toujours un grand avantage à établir son oraison sur celle qui est sortie de la bouche de Jésus lui-même. Si notre faiblesse n'était si grande, notre dévotion si froide, nous n'aurions besoin ni d'autres manières de prier ni d'aucun livre de méditation. »

Et joignant aussitôt l'exemple à la leçon, la Sainte commença à réciter avec ses filles ce divin *Pater*. Chaque mot reçoit un commentaire simple, lumineux comme la parole du bon Maître. Thérèse s'identifie aux pensées, aux désirs du Sauveur, lorsqu'il apprit aux hommes *sa prière* ; elle se tient près de lui, en sa compagnie. Elle amène aux pieds de ce docteur indulgent, de cet excellent ami (1), avec ses Carmélites, toutes les âmes désireuses de bien dire chaque jour l'oraison dominicale. Elle leur enseigne d'abord à prier avec Jésus, ce qui est la seule vraie manière de bien prier. Elle recommande la confiance, l'abandon, « car les anges, gardes du souverain Roi auquel on va parler, ne repoussent jamais personne ; ils savent que la simplicité d'un petit berger bien humble, qui en dirait

(1) ... tan buen Amigo, ch. 27.

« davantage, s'il en savait plus long, lui plait infiniment « mieux que les belles pensées et le beau langage des « savants, lorsque l'humilité leur manque. » Puis, sur le même ton familier, elle s'élève à de hautes considérations, et trace, en peu de pages, un admirable traité d'oraison, à la portée de tous. Il faut le lire en entier et apprendre de la grande Sainte contemplative comment le dernier des chrétiens, non moins qu'une fervente religieuse, peuvent trouver, doivent chercher le soutien de leur foi, l'aliment de leur piété, leur consolation, leur force, leur espérance dans la prière du Seigneur.

Sous une telle direction, comment les âmes n'auraient-elles pas été saintes, comment n'auraient-elles pas été heureuses ? Le grand foyer du bonheur et de la sainteté au Carmel de Saint-Joseph, c'était donc d'abord cette vie de recueillement, d'oraison presque continuelle que Thérèse savait rendre facile. Mais avec les joies de l'âme, les joies du cœur surabondaient dans ce petit coin de terre visiblement béni du Ciel. On aimait beaucoup Jésus, qui remplissait toute la maison et toute l'existence des Carmélites ; on aimait les anges et les saints, surtout leur Reine et le cher Père saint Joseph ; on aimait aussi et d'une filiale, d'une religieuse et incomparable tendresse, on aimait Thérèse qui payait largement de retour chacune de ses enfants ; on s'entr'aimait enfin d'une affection solide, très-intime, vraiment fraternelle. Rien d'humain dans cette amitié de sœurs, la sainte Mère ne l'eût point permis ; elle proscrivait sévèrement tout ce qui aurait pu rabaisser vers la terre, vers les sentiments et le langage du monde, des cœurs qui devaient tendre sans cesse à se rapprocher davantage du ciel ; mais en revanche comme elle savait

dilater, développer ce qu'elle nommait si bien le véritable amour ! « Croyez-moi, disait-elle, ceux qui aiment Dieu « par dessus toutes choses et rapportent à lui seul leurs « autres affections, aiment aussi le prochain et d'un amour « plus grand, plus véritable, plus utile, et avec plus « d'ardeur que ne font les autres : *enfin c'est de l'amour.* »

Ainsi entendue, l'amitié charmait la solitude du monastère ; elle y portait des fruits délicieux. Joies et sacrifices, travaux et souffrances étaient mis en commun ; on se soutenait, on s'entr'aidait, on se dérobaient les unes aux autres ce que le travail commun présentait de plus fatigant : c'était la vie de famille avec ses merveilleuses ressources de dévouement réciproque. Quand l'heure de la récréation réunissait les sœurs autour de leur Mère, chacune prenait franchement sa part de ce temps de délassement. Thérèse voulait y voir régner une sainte gaieté ; elle en donnait l'exemple la première. Ses récits, sa conversation aimable ravissaient les sœurs. Elle les interrogeait à son tour et n'eût point permis que, sous prétexte d'humilité, on gardât le silence ou que l'on cachât son esprit sous un voile de simplicité affectée. Persuadée que la nature ne peut toujours soutenir le même degré de contrainte (1), et que, si la prudence ne lui accorde quelque repos, elle succombe sous le fardeau, ou se jette dans le relâchement, notre Sainte regardait ces récréations accordées par la règle comme un exercice de grande importance. « Que devient notre petite maison, disait-elle, si chacune de nous

(1) Notons que le tempérament espagnol est fait moins que tout autre pour une contrainte excessive. Thérèse avait les qualités de sa nation sans en avoir les défauts ; mais elle comprenait ceux-ci et sut toujours en tenir le compte nécessaire.

« s'appliquait à enfouir le peu qu'elle a d'esprit. Personne
 « n'en a trop. Que chacune montre avec humilité ce qu'elle
 « en a pour réjouir les autres. N'imitiez pas ces pauvres
 « gens qui, dès qu'ils ont un peu de dévotion, prennent un
 « air tout renfrogné, n'osent plus parler ni respirer, de
 « peur que leur dévotion ne s'en aille. »

Quant aux rapports avec les personnes du monde, ils devaient être rares et courts. « Je connais mieux que vous, « disait Thérèse, les inconvénients des longs parloirs. « Croyez-en mon expérience. » Mais elle défendait à ses filles de se montrer jamais ingrates ou inciviles. Elle exceptait les pères, mères, frères et sœurs des règles sévères qu'elle imposait aux conversations à la grille, et voulait qu'on leur procurât dans leurs peines les consolations dont ils avaient besoin. Enfin, quand la charité ou un autre juste motif obligeait de recevoir quelque visite, la sainte Mère désirait que l'on s'y prêtât de bonne grâce. « Une crainte scrupuleuse ne doit pas, mes filles, enchaî-
 « ner votre langue. Tâchez donc, autant que vous le
 « pourrez sans offenser Dieu, de vous montrer affables et
 « de vous conduire de telle sorte envers les personnes qui
 « traiteront avec vous, qu'elles aiment votre conversa-
 « tion, qu'elles se sentent attirées à partager votre ma-
 « nière de vivre et d'agir, qu'enfin, au sortir de vos
 « entretiens, la vertu, au lieu de les effaroucher et de les
 « décourager, n'ait plus que des attraits et des charmes
 « pour elles. »

Voilà bien le dernier mot de l'amabilité de notre Sainte elle-même. C'est l'œuvre de l'oratoire qui se poursuit au parloir. Après avoir demandé le salut des âmes à l'oraison, elle cherche encore à les gagner partout où elle les ren-

contre, et elle ne prétend les attirer vers elle par sa bonté et sa condescendance que pour les donner au Seigneur. Toujours nous retrouvons en elle la même largeur de vues. Elle est fidèle jusqu'à l'héroïsme devant le moindre point du règlement, tant qu'elle ne trouve pas au-dessus de son observance un bien supérieur auquel, accidentellement, cette observance doit être sacrifiée. Si le cas se présente, elle n'hésite pas ; elle ne connaît ni l'indécision ni le scrupule ; elle va droit où l'appellent la plus grande gloire de Dieu, la charité la plus parfaite, et elle veut que ses filles sachent unir comme elle la rectitude du jugement à la générosité de la vertu.

« Croyez bien, leur dit-elle, que Dieu ne s'arrête pas à
« une foule de petites choses. Gardez votre âme à l'abri
« d'inquiétudes sans fondement, qui pourraient vous em-
« pêcher de faire beaucoup de bien. Ayez une intention
« droite, une ferme volonté de ne point offenser Dieu, et
« ne craignez pas avec cela de vous donner une sainte
« liberté d'esprit et de cœur... Les craintes, loin de vous
« rendre meilleures, vous feraient tomber dans des imper-
« fections et vous empêcheraient de faire du bien aux
« autres. »

Il n'y a donc rien d'étroit, il n'y a ni gêne ni contrainte sur cet âpre sommet du Carmel, si dur à gravir. Sous sa bure, dans sa petite cellule, à l'ombre de ses grilles impénétrables, la fille de sainte Thérèse n'est point une pauvre prisonnière accablée du poids des chaînes de sa captivité. C'est une âme libre, joyeuse, une âme qui chante avec la séraphique Mère les miséricordes et l'amour du Dieu dont elle contemple de plus près que le reste des hommes la souveraine beauté ; et, si sa bienheureuse contem-

plation la détache des plaisirs de la terre, elle garde toute la sensibilité de son cœur pour compatir aux tristesses humaines, toute l'énergie de son caractère, pour soulager les affligés, et surtout pour fortifier les faibles ou ramener au bien les égarés.

Voilà donc le chemin austère et doux, simple et pratique par lequel Thérèse entendait conduire ses filles à la perfection religieuse. Mais tandis qu'elle descendait ainsi à leur niveau et se mettait en quelque sorte à leur pas pour leur permettre de la suivre, son âme continuait son vol. Elle jouissait presque habituellement de la présence sensible, de la direction intime de Notre-Seigneur. D'un mot charmant, elle nous a peint la divine familiarité de leurs rapports : « *Je vois que, tout Seigneur qu'il est, je puis* « *traiter avec lui comme avec un ami* (1), car il n'est pas « comme ces princes de la terre qui mettent leur dignité « dans une grandeur d'apparat. Il est Dieu, mais il est hom- « me, et il ne s'étonne point de nos faiblesses, il sait que « notre misérable nature est exposée à beaucoup de chutes.. « Oh ! comme, sans introducteur de cérémonie, il nous laisse « bien parvenir jusqu'à lui ! » Si Jésus néanmoins se cachait un instant, elle s'humiliait, redoublait de bonnes œuvres pour hâter son retour, et, dès qu'elle le voyait reparaître, elle se dédommageait délicieusement (2) de l'ennui que lui avait causé son absence. Elle ajoute : « J'ose même me plaindre de sa Majesté, je lui dis : Com- « ment, mon Dieu, n'est-ce donc pas assez que vous me « teniez dans cette misérable vie ? que pour votre amour je

(1) Puedo tratar como con amigo, aunque es Señor, *Vie*, chap. XXXVII.

(2) Es cierto, que yo me he regalado Loy con el Señor, *ibid.*

« me résigne à la supporter, à passer au milieu de tous
 « ces embarras qui m'empêchent de jouir de vous: le man-
 « ger, le dormir, les affaires, les rapports avec le monde?
 « Vous savez, mon Seigneur, si cela m'est un grand tour-
 « ment, et néanmoins je l'endure pour l'amour de vous.
 « Faut-il encore que, dans les petits moments où je puis
 « rester en votre présence, vous vous dérobiez à ma vue?
 « Comment cela s'accorde-t-il avec votre miséricorde? Com-
 « ment l'amour que vous avez pour moi peut-il s'en arran-
 « ger? O Seigneur, s'il m'était possible de me cacher de
 « vous comme vous de moi, vous ne le souffririez jamais,
 « j'en suis sûre; mais vous êtes toujours avec moi et vous
 « me voyez toujours. Ne permettez pas une telle inégalité:
 « considérez, je vous en supplie, qu'elle n'est pas juste
 « envers celle qui vous aime tant. »

Le bon Maître qui se plaît à entendre de semblables reproches y répondait par d'autres faveurs. Un samedi, veille de la Pentecôte, après avoir communié, la Sainte se retira dans un ermitage et ouvrit une traduction espagnole de la vie de Notre-Seigneur par Ludolphe le Chartreux. Elle y lut la méditation qui convenait à la fête du lendemain et reconnut en elle-même les marques auxquelles, selon le pieux auteur, on peut discerner dans les âmes l'action de l'Esprit-Saint. Elle se souvint d'avoir lu les mêmes choses pendant ses années de dissipation et, comparant l'état où elle se trouvait alors avec celui où Dieu l'avait amenée, les châtimens de l'enfer qu'elle avait mérités (1) aux saintes joies qui transfiguraient sa vie, elle ne sut comment rendre au

(1) Nous nous servons de l'expression de la Sainte en rappelant dans quel sens on doit l'entendre.

Seigneur assez d'actions de grâces. A ce moment elle vit au-dessus de sa tête une colombe bien différente de celles d'ici bas. Ses ailes semblaient de nacre et jetaient des rayons lumineux en s'agitant doucement. Thérèse entendit un instant ce frémissement divin, puis, ravie en Dieu, elle ne sut plus rien voir ni rien entendre, mais elle demeura toute unie à son Souverain Bien, sans pouvoir sortir de l'ermitage devenu un nouveau Cénacle. L'extase passée laissa en elle un accroissement subit d'amour de Dieu, beaucoup plus de force pour la vertu, et les fêtes de la Pentecôte s'écoulèrent au milieu des délices du ciel.

« Un autre jour, je me trouvai, dit-elle, si malade que je me
 « dispensai de faire oraison et je pris mon rosaire pour
 « m'occuper à prier vocalement sans effort d'esprit. Mais
 « quand le Seigneur veut agir, que nos précautions servent
 « à peu de chose ! A peine eus-je commencé mon rosaire
 « qu'un ravissement m'emporta en esprit dans le ciel. Les
 « premières personnes que j'y aperçus furent mon père et
 « ma mère. Dans un très-court espace de temps, comme ce-
 « lui d'un *Ave Maria*, je découvris de grands mystères. »
 Cette vision se renouvela à diverses reprises ; chaque fois Notre-Seigneur daignait lui dévoiler d'autres secrets de son royaume, et, ramenant toujours ses grâces au terme final qu'il voulait atteindre, quand il les prodiguait à sa chère privilégiée : « *Vois, ma fille*, lui disait-il, *vois ce que perdent ceux qui sont contre moi ; ne manque pas de le leur faire savoir.* »

Puis, du parvis des cieux, si nous pouvons ainsi parler, de l'assemblée des saints, le divin Maître la transporte devant le trône de la Divinité. Il la pénètre de la terreur pleine d'amour des séraphins. Quand Thérèse s'approche

ensuite de la Sainte-Table, quand elle voit déposer sur ses lèvres Celui dont elle à entrevu l'inexprimable grandeur, elle s'abîme dans son néant et ne sait comment louer, adorer, glorifier l'Infini qui s'abaisse jusqu'à se renfermer sous les voiles de l'hostie, et à se reposer dans le cœur fragile de sa créature.

Viennent ensuite d'autres grâces. Tantôt sous des emblèmes d'une signification profonde (1), tantôt à l'aide d'un rayon de lumière surnaturelle, il lui est donné d'entendre comment, selon la parole de saint Paul, toutes choses sont contenues en Dieu et comment Dieu réside en l'âme fidèle; comment Dieu est Vérité, Vérité en soi, et comment de cette Vérité dépendent toutes les vérités, comme tous les autres amours de cet Amour, toutes les autres grandeurs de cette Grandeur (2). Elle reçoit enfin du mystère de la Très-Sainte Trinité une intelligence qui la laisse divinement « surprise et consolée des merveilles de Dieu » (3), et elle puise dans ces contemplations surnaturelles moins encore la science infuse des plus hautes vérités théologiques qu'un accroissement nouveau de ferveur, de zèle (4). Que son Dieu soit mieux connu, qu'il soit aimé comme il doit l'être, que des peuples d'élus remplissent les cieux, et pour cela que des prières incessantes arrêtent le flot de l'hérésie, que des sacrifices volontaires expient les péchés des hommes et leur obtiennent le pardon de leur Juge : voilà les désirs que Thérèse rapporte sur la terre au sortir de ses extases, voilà le feu qui la consume et que les

(1) *Vie*, ch. XL.

(2) *Ibid.*

(3) *Vie*, ch. XXXIX.

(4) *Ibid.*

accents émus de son cœur allument autour d'elle au fond de l'âme de ses filles ou des pieux amis de Saint-Joseph.

L'efficacité de son intercession éclatait presque chaque jour d'une manière visible (1). On venait lui recommander de pauvres pécheurs endurcis dans le crime ou dans l'indifférence, des religieux déçus de leur première ferveur, des malades, des mourants, quelquefois même des intérêts matériels. Cette dernière recommandation la touchait beaucoup moins que les autres ; elle s'y prêtait pourtant, « car il faut avoir égard à la faiblesse humaine qui se réjouit d'être secourue dans tous ses besoins » (2) ; mais elle ne sentait aucune certitude d'être exaucée, à moins que l'affaire temporelle n'intéressât la gloire de Dieu. S'il en était autrement, elle se trouvait souvent, malgré ses efforts, comme une personne qui, la langue liée, essaierait de parler ou qui parle de telle sorte qu'elle comprend bien qu'on ne l'entend pas (3). Les peines du cœur, les souffrances même du corps la trouvaient bien plus compatissante et plus puissante pour les apaiser. Ici c'est un malade torturé de douleurs qui le désespèrent et le jettent dans un état si violent qu'il se déchire de ses propres mains : il est délivré dès que la Sainte s'approche de lui. Là une personne, atteinte d'une cécité presque complète, recouvre par ses prières entièrement la vue. Ou bien ce sont de pauvres affligés qu'une de ses paroles fortifie, qui apprennent d'elle à aimer leur croix ou reçoivent à la suite de son oraison des consolations inespérées (4). Mais ce

(1) *Vie*, ch. XXXIX.

(2) *Chemin de la Perfection*.

(3) *Vie*, ch. XXXIX.

(4) *Hid.*

n'est pas encore là son domaine propre; le sceptre placé par le Seigneur entre ses mains s'étend plutôt sur les âmes; elle peut dire avec Jésus : Mon royaume n'est pas de ce monde, et c'est pour son royaume qu'elle travaille d'abord.

On se souvient que son apostolat avait commencé avec sa vie. Depuis que la petite Sainte de sept ans avait entraîné le jeune Rodrigue à la conquête du ciel, jamais elle ne s'était lassée de prêcher de parole et d'exemple, et surtout de prier pour les progrès des justes, pour la conversion des pécheurs. Jamais cependant cet apostolat n'avait produit de fruits si merveilleux que du fond de la solitude de Saint-Joseph. Des conversions innombrables obtenues d'une manière extraordinaire et d'autres plus nombreuses encore dont Dieu seul eut le secret, des résolutions généreuses prises et exécutées par des cœurs tièdes jusqu'alors, le renouvellement de l'esprit sacerdotal chez beaucoup de prêtres, la délivrance des flammes du purgatoire d'une multitude de trépassés : voilà les œuvres par excellence de sainte Thérèse, œuvres qui se multiplièrent à l'infini, selon son propre aveu, depuis la fondation du Carmel Réformé. Nous n'entrerons pas à ce sujet dans de longs détails : notre Sainte a grand soin de les omettre la première, sous prétexte qu'un tel récit serait fatigant. En outre, si la reconnaissance populaire aime à faire passer d'âge en âge le touchant récit des guérisons opérées par les Bienheureux pendant leur passage ici bas, elle garde plus de réserve, et cela doit être, quand il s'agit de guérisons morales, de résurrections d'âmes desséchées par l'impiété ou corrompues par le vice. Ici tout se passe dans l'ombre, sous le regard de Dieu et de ses anges, en attendant que

le voile se déchire et qu'au jour du Seigneur éclate la grandeur de ces prodiges de la grâce, aussi élevés au-dessus des bienfaits d'un autre ordre que le ciel est au-dessus de la terre.

Dévouée particulièrement aux Ordres religieux, Thérèse recevait en leur faveur des lumières qu'elle leur communiquait, lorsque Notre-Seigneur l'exigeait d'elle; autrement elle les gardait pour elle-même, et se contentait de prier selon les besoins qui lui avaient été révélés (1). La Compagnie de Jésus était toujours le premier objet de ses sollicitudes, et elle rayonnait de joie, lorsque le divin Maître lui montrait la gloire des membres de cette société bénie ou lui confiait les services qu'il en avait reçus, qu'il en recevrait dans la suite des temps. L'Ordre de saint Dominique et la famille de saint François tenaient presque le même rang. La reconnaissance la portait surtout à recommander à Dieu les fils de son bienheureux ami, les Alcantarins (Franciscains de l'étroite observance) et les Pères Pierre Ibanez, Vincent Baron, Dominique Bannez, Garcia de Toledo. Le P. Ibanez mourut à cette époque au couvent de Trianos. Notre Sainte le vit entrer au ciel immédiatement après sa mort et recevoir la récompense de l'appui qu'il lui avait prêté. Ainsi Notre-Seigneur payait-il les services rendus à sa servante pour l'amour de lui (2).

Il s'était engagé lui-même solennellement à ne rien lui refuser. Un jour, tandis qu'elle l'implorait en faveur d'une personne menacée d'une infirmité incurable, elle craignit que ses propres fautes ne la rendissent indigne

(1) *Vie*, ch. XXXVIII.

(2) *Ibid.*

d'être exaucée. « Aussitôt, raconte-t-elle (1), mon adorable
 « Sauveur m'apparut comme il le fait si fréquemment. Il
 « me montra la plaie de sa main gauche et de l'autre main,
 « il tira le grand clou qui la transperçait. Ce clou emporta
 « un lambeau de chair. Quand je vis tant de douleur, j'en
 « eus le cœur brisé. Mon Sauveur me dit : *Ne doute point,*
 « *ma fille, qu'après avoir souffert cela pour toi, je ne*
 « *fasse tout ce que tu peux me demander. Je te promets*
 « *d'exaucer toutes tes prières : je sais bien que tu ne*
 « *demanderas rien que pour ma gloire. Souviens-toi*
 « *que, même lorsque tu ne me servais pas encore, je t'ai*
 « *toujours écoutée et je t'ai accordé plus que tu ne savais*
 « *désirer. A plus forte raison le ferai-je maintenant que*
 « *je suis sûr de ton amour.* » Souvent, très-souvent, le
 divin Maître lui disait avec une tendresse infinie : « *Main-*
tenant, tu es mienne et moi je suis tien (2). — « Et moi,
 Seigneur, s'écriait la Sainte, ai-je quelque chose hors de
 vous (3)? »

Au milieu de ces grâces, sous le poids de cette gloire,
 que devenait intérieurement Thérèse? L'histoire des saints

(1) *Vie.*

(2) *Estas me dice su Majestad muchas veces, mostrandome gran amor: Ya eres mia, y yo soy tuyo.*

(3) De là vient sans doute la légende si connue et représentée même sur le reliquaire où repose le cœur de la Sainte à Albe de Tormès : Jésus de Thérèse, Thérèse de Jésus. On suppose que la Sainte rencontra un jour dans les cloîtres de son couvent un enfant d'une admirable beauté. Surprise de le trouver en ce lieu, elle lui demanda son nom. « Dis-moi d'abord le tien, répondit l'enfant. — Je suis Thérèse de Jésus. — Et moi, reprit-il, je suis Jésus de Thérèse. » Les Bollandistes n'admettent point l'authenticité de la légende et nous respecterons les raisons de leur critique éclairée. Si le fait n'a point existé, le récit n'en résume pas moins l'histoire intime de Jésus de Thérèse avec Thérèse de Jésus.

étant avant tout l'histoire de leur âme, ce n'est point suspendre notre récit que nous agenouiller souvent devant notre Sainte pour lui demander : O Sainte bien-aimée, que se passait-il en vous, tandis que vous enduriez ces souffrances et vous livriez à ces travaux, pendant que vous entrepreniez ces grandes œuvres et receviez ces grandes grâces ? Tout le reste nous intéresse ; mais ce qu'il nous importe le plus de connaître, c'est le secret de votre sainteté, de votre union continuelle avec le Seigneur.

« Les faveurs que Dieu m'a faites, nous répond-elle
« maintenant, me donnent une liberté intérieure de plus
« en plus grande. Je vois par expérience que le seul
« moyen de ne pas tomber est de nous enlacer à la croix
« et de nous confier en Celui qui s'y est attaché le premier.
« C'est bien lui notre véritable ami ; avec lui je me sens
« une telle puissance que je serais capable, il me semble,
« de résister au monde entier, pourvu que lui ne me
« manque point. De mon naturel, quand je désire une
« chose, je la désire avec impétuosité ; mais Dieu met à
« présent tant de calme dans mes aspirations que, lorsque
« j'obtiens ce que je souhaite, c'est à peine si j'en éprouve
« de la joie. Quand je ferais tous mes efforts pour avoir de
« la vanité, je crois que je ne pourrais y réussir ni me
« figurer que j'ai des vertus qui m'appartiennent, car j'ai
« passé de longues années sans en avoir aucune, et main-
« tenant je ne fais que recevoir grâce sur grâce, sans rien
« donner au Seigneur en retour. Je considère souvent
« comment les autres s'avancent dans le service de Dieu,
« tandis que moi j'en reste là ; et ce n'est point humilité,
« mais sincérité de le reconnaître. Après tout, je me jette
« dans les bras de sa divine Miséricorde avec mes désirs

« qui sont, j'en suis certaine, de mourir pour lui et de
« tout lui sacrifier : advienne alors que pourra (1).

« Je ne sais, ajoute-t-elle ailleurs (2), si ce n'est point en
« partie pour me donner cette liberté intérieure que mon
« Divin Maître m'a conduite dans cette retraite si bien
« close. J'espérais, en y entrant, que je vivrais comme
« morte et que l'on ne se souviendrait plus de moi. Mon
« espoir ne s'est pas entièrement réalisé ; je suis encore
« forcée de parler à quelques personnes ; mais, comme
« on ne peut me voir, il me semble que, grâce à Dieu, je
« suis au port et dans un port assuré. Au milieu de ma
« petite et sainte compagnie, je regarde de haut les choses
« de ce monde et je suis bien indifférente à ce qu'il pense
« de moi. Je serai toujours au contraire très-sensible
« au moindre avantage que je pourrai procurer à une
« âme, car je n'ai plus d'autre envie depuis que je suis
« ici. Les choses qui passent ne me laissent ni plaisir ni
« peine : ma vie, à leur égard, est comme une sorte de
« sommeil, et je ne puis en être plus sérieusement affectée
« qu'une personne sage ne le serait à son réveil d'un
« songe qu'elle aurait eu. Ainsi je n'ai jamais eu de vrai
« chagrin à partir du jour où je me suis décidée à servir
« de toutes mes forces mon Seigneur et mon divin Conso-
« lateur. S'il me laisse d'abord un peu souffrir, ensuite il
« me dédommage de telle manière que je n'ai aucun mérite
« à désirer des épreuves. Il me semble, que sans elles, je
« ne pourrais supporter la vie, et il n'est rien que j'implore
« de Dieu avec plus d'ardeur. Que de fois, du fond de

(1) Vic. de la Fuente, t. 1. — 2^e Relation.

(2) Vie, ch. XL, fin.

« l'âme, je m'écrie : Seigneur, ou mourir ou souffrir (1) ;
« c'est la seule chose que je vous demande. Lorsque
« j'entends sonner l'horloge, je me réjouis à la pensée que
« je suis plus près du moment de voir Dieu et que j'ai une
« heure de moins à passer dans cette vie. Daigne le
« Seigneur me prendre avec lui ou me donner les moyens
« de le servir. »

Chère et grande Sainte, oui, le Seigneur pouvait sans crainte vous couronner d'une gloire qui vous rendait toujours plus petite à vos propres yeux. Il pouvait vous enivrer de ses joies sans vous détacher de sa croix, vous introduire dans son repos sans diminuer vos ardeurs pour la prière et le travail. Et d'un autre côté, ni vos labeurs de fondatrice, ni vos devoirs de mère, ni l'activité avec laquelle vous remplissiez vos obligations multipliées, rien n'arrêtait l'ascension toujours progressive de votre âme vers Dieu. Vous le trouviez en tout, parce que vous ne cherchiez que lui, et votre amour vous donnait le moyen de vous prêter aux continuelles exigences de votre zèle d'apôtre sans que votre esprit de contemplation en subît la moindre atteinte. Qui nous donnera de vous suivre de loin, de nous abaisser dans l'honneur, de nous soutenir dans l'épreuve, de nous élever comme vous au-dessus des vicissitudes de l'existence, pour marcher le pas ferme et le regard en haut vers le séjour éternel !

(1) Senor, u morir u padecer.

CHAPITRE XVII.

Commencement des Fondations.

(1567)

Vers la fin de l'année 1566, un religieux de Saint-François frappait à la porte du monastère de Saint-Joseph et demandait un entretien à la Mère Prieure. C'était le Père Alphonse de Maldonado, missionnaire apostolique récemment arrivé des Indes. Peut-être y avait-il entretenu quelques relations avec les frères de la Sainte, et était-ce à leur prière qu'il venait la visiter pour lui remettre leurs messages. Mais, avec Thérèse, la conversation ne roulait pas longtemps sur les choses d'ici-bas. Elle interrogea le Père sur l'état de ses missions ; et le Franciscain, avec son cœur d'apôtre dévoré de zèle pour la gloire de Dieu, lui peignit à grands traits l'ignorance, la corruption où vivaient les pauvres Indiens, privés pour la plupart d'entendre la parole du salut. Notre Sainte, émue jusqu'aux larmes, réunit ses filles à la chapelle et pria le Père de s'y rendre pour leur communiquer les mêmes impressions. Il

prêcha d'une manière si touchante sur les fruits de la pénitence que tous les cœurs furent profondément touchés, celui de Thérèse plus encore que les autres. Dès que le Père Maldonado eut quitté le monastère, elle courut se réfugier au fond d'un ermitage du jardin pour y pleurer librement, car « je ne pouvais plus me contenir, dit-elle, et là je criai vers « Notre-Seigneur, le conjurant de me donner le moyen « de lui gagner des âmes, puisque le démon lui en enlevait « tant, et de se servir un peu pour cela de mes prières puis- « que je ne pouvais lui offrir rien de plus (1). »

Pendant plusieurs jours, elle ne cessa de répandre les mêmes plaintes aux pieds du Seigneur. Un soir, durant son oraison, il lui apparut en la manière accoutumée, et, lui témoignant beaucoup d'amour comme s'il eût voulu la consoler : « *Attends un peu, ma fille, lui dit-il, et tu ver- ras de grandes choses.* »

Six mois se passèrent sans que rien réalisât la promesse divine. Thérèse en gardait le souvenir sans pouvoir en pénétrer le mystère. Le moyen que Dieu se réservait pour l'exécuter ne se présenta pas une seule fois à sa pensée. Elle croyait avoir entièrement accompli les ordres du Ciel en bâtissant son petit couvent et ne rêvait d'autre avenir pour elle et pour ses filles qu'une obscurité de plus en plus complète à l'abri de leurs murs de clôture.

Au printemps de l'année suivante, 1567, Thérèse reçut l'avis que le Général des Carmes, le Père Jean-Baptiste Rubeo, arrivait en Castille et se rendait directement à Avila.

(1) Con hartas lagrimas, clamaba a nuestro Señor, suplicandole diese medio como yo pudiese algo, para ganar algun alma para su servicio, pues tantas llevaba el demonio y que pudiese mi oracion algo, ya que yo no era para mas.

« C'était, raconte la Sainte, une chose tout à fait extraordinaire. Les Généraux de notre Ordre résident toujours à Rome : jamais aucun d'eux n'était venu en Espagne (1). La Sainte eût volontiers dispensé le Père Rubeo de ce voyage ; elle craignait que, mécontent de la fondation de Saint-Joseph, il n'usât de son autorité pour la renvoyer à l'Incarnation. Malgré tout son courage, Thérèse en trembla ; mais, sans laisser paraître aucun trouble devant ses filles, elle leur dit de regarder le Général comme un père, et, dès qu'elle eut appris son arrivée, elle l'envoya prier très-humblement de venir visiter sa petite maison. Mgr de Mendoza, se prêtant aux désirs de la Sainte, avait donné ordre de recevoir le Général comme on le recevrait lui-même, c'est-à-dire avec les honneurs et privilèges dus aux supérieurs, bien que Saint-Joseph fût soustrait à la juridiction des Carmes.

Le Père Jean-Baptiste ne se fit pas attendre : il entra dans la clôture. Dès que Thérèse l'eut aperçu, ses alarmes se dissipèrent ; elle comprit qu'elle avait affaire à un véritable serviteur de Dieu. S'agenouillant à ses pieds, elle lui rendit compte en toute franchise et simplicité de l'origine et des divers incidents de la fondation. Loin de la blâmer, le Père Général fut ravi de ce qu'il entendait, et plus encore de ce qu'il put voir de ses propres yeux en visitant les différentes parties du monastère. C'était l'image vivante des premières solitudes du Carmel, une autre grotte d'Elie, embaumée de pauvreté, d'austérité et en même temps de sainte joie. « Il en pleura d'attendrissement (2) » et promit à Thérèse que jamais il ne l'obligerait à quit-

(1) C'est-à-dire en Castille. Voir *Boll.*, 393.

(2) *Hist. Gén. des Carmes*, liv. III, chap. II.

ter sa maison. Il souhaitait au contraire que ce germe béni de la Réforme grandît au sein de l'Ordre et portât partout ses rameaux.

En effet, la fondation de Saint-Joseph réalisait précisément ce que le P. Rubeo était venu tenter en Espagne, mais avec une perfection qui dépassait encore ses vues. Religieux fervent, il avait à cœur d'appliquer à son Ordre les décisions du grand Concile dont l'univers catholique venait de recueillir les derniers enseignements, et, sans demander une réforme aussi complète que celle de Thérèse, il cherchait cependant à réveiller les anciennes traditions du Carmel. C'était d'ailleurs la mission que Philippe II lui avait imposée en l'appelant en Espagne. Le religieux prince, le grand monarque, ainsi que le nomme la Sainte (1), voulait restaurer la discipline dans les innombrables monastères de son royaume. Après quelques essais infructueux, tentés par la main du clergé séculier, il crut mieux atteindre son but en s'adressant directement aux premiers supérieurs réguliers. Ainsi, pour le Carmel, il avait écrit au P. Rubeo, le priant de visiter en personne ses couvents d'Espagne, afin d'y imposer les règlements qu'il jugerait convenables au bien de l'Ordre. Il fallait un bref du Pape pour autoriser ce voyage. Pie V qui venait de monter sur le trône pontifical, l'accorda le 24 février 1566, et, au mois d'Août suivant, le Père Général était à Madrid où Philippe II le combla d'honneurs (2). Il employa le reste de l'année, à la visite des Carmels de l'Andalousie, réunit un chapitre provincial à Séville, remit en vigueur des consti-

(1) Nous n'avons pas à apprécier ici le caractère politique de Philippe II, mais ses relations avec les Ordres religieux et en particulier avec le Carmel.

(2) *Boll.*, n° 393.

tions abandonnées depuis longtemps, et revint à Madrid, au mois de janvier 1567. Les Carmes, mécontents des réformes du Général, avaient réussi à indisposer contre lui l'esprit de Philippe II qui l'accueillit froidement. Ce fut alors que, de Madrid, le P. Rubeo se rendit à Avila; il y tint un autre chapitre provincial, et, sans abandonner ses mesures, il réussit à calmer l'opposition qu'elles avaient soulevée.

On comprend qu'en de telles conjonctures le Père Général dût trouver son repos et ses délices dans la petite retraite de Saint-Joseph. Il s'y réfugiait, quand ses occupations lui accordaient quelque loisir. La Sainte qu'il nommait avec une grande affection *la mia figlia*, devint la confidente de ses sollicitudes; il la consultait sur les affaires de l'Ordre et la quittait chaque fois avec une estime croissante de ses lumières et de sa force d'âme.

La question délicate à traiter entre eux était celle de la juridiction de Saint-Joseph. Le Père Général comprit que Thérèse avait eu de bonnes raisons pour soumettre son monastère à l'Ordinaire, et, tout en le regrettant, il n'y changea rien; mais il dit à la Sainte que, personnellement, comme professe de l'Incarnation, elle devait rester sa fille et sa sujette. Thérèse alors lui montra un bref spécial que l'on avait obtenu pour elle sans qu'elle l'eût demandé, bref qui la relevait de l'obéissance aux supérieurs de l'Ordre et la plaçait sous l'autorité immédiate de l'évêque diocésain. Le P. Rubeo lut le bref; y trouvant quelques défauts de forme, il déclara qu'au double titre de Général et de Visiteur apostolique, il avait le droit de faire rentrer la Sainte sous son gouvernement (1). Thérèse vit

(1) *Boll.*, n° 396. *Hist. Gén. des Carmes*, t. III, ch. 2.

combien il le désirait, et, rassurée par les promesses qu'il lui avait faites, elle entra dans ses vues. Mgr de Mendoza en souffrit, car il aimait aussi la Sainte comme un père, et elle, toute surprise du prix que l'on attachait de part et d'autre à conserver son obéissance, s'affligea beaucoup à son tour de la peine de son grand bienfaiteur ; mais elle mit tant de délicatesse filiale pour adoucir cette blessure qu'elle réussit à maintenir les meilleurs rapports entre Sa Grandeur et le Père Général. Mgr de Mendoza pria même celui-ci de lui accorder l'autorisation de fonder dans son diocèse plusieurs couvents de Carmes observant la règle primitive comme ses Carmélites. Le P. Rubeo craignit que ce projet ne soulevât chez les Mitigés de trop vives résistances, et répondit que la chose ne convenait point pour le moment. Il donna au contraire d'amples patentes à Thérèse pour la fondation de monastères de religieuses, « et il me les donna, dit la Sainte, sans que je les eusse demandées ». Les patentes, datées du 27 avril 1567, renferment de sévères censures contre tout Provincial qui s'opposerait à leur exécution ; elles déclarent que les monastères de la Mère Thérèse de Jésus relèveront directement des Généraux de l'Ordre et pourront s'établir dans toute la province de Castille sans obtenir d'autre consentement que celui de l'Ordinaire (1).

Le P. Rubeo s'éloigna d'Avila, lorsque le Chapitre provincial eut achevé ses travaux ; il retourna d'abord à Madrid. Philippe II lui rendit ses bonnes grâces et lui témoigna sa satisfaction du bien que sa visite avait produit dans l'Ordre. Le Père Général, profitant de ce moment de faveur, entretenit le roi des merveilles cachées au fond du

(1) *Boll.*, 397. *Hist. gén. des Carmes*, liv. III, ch. 2.

couvent de Saint-Joseph ; il lui parla surtout de la sainte Réformatrice : Philippe II en fut si édifié qu'il chargea le Père de le recommander, lui, son royaume et sa famille, aux prières de Thérèse et de sa Communauté. Charmé du message, le P. Rubeo le remplit aussitôt. Notre Sainte lut à ses filles la lettre qu'il lui écrivit à cette occasion, et depuis lors « sa Majesté Philippe II » eut chaque jour une large part de leurs suffrages et de leurs bonnes œuvres (1).

Le P. Rubeo reprit ensuite le chemin de Rome. A Valence, il reçut un exprès de Thérèse. Depuis son départ, la Sainte avait réfléchi à l'importance de la demande adressée sans succès au P. Général par Mgr de Mendoza, elle le suppliait à son tour de laisser fonder quelques monastères de religieux soumis à la première règle. Le Père ne savait rien refuser à sa très chère fille : il lui envoya sur le champ d'autres patentes pour la fondation de deux couvents de Carmes Déchaussés, sous la condition toutefois que le Provincial en charge et son prédécesseur y donneraient leur agrément. Mgr de Mendoza se chargea de l'obtenir et il y réussit.

Voici donc Thérèse en face d'une situation toute nouvelle, chargée par la Providence, autorisée par ses supérieurs à créer en quelque sorte un Ordre d'hommes et de femmes, car n'était-ce pas une véritable création que cette difficile réforme qui devait dépouiller d'adoucissements sans nombre et de bien des abus le Carmel dégénéré ? Il fallait ouvrir des maisons, trouver des sujets, les former à la vie pénitente et contemplative. « Et pour en arriver là, » dit notre Sainte, il n'y avait qu'une pauvre religieuse

(1) *Boll.*, n° 400.

« déchaussée, chargée de patentes et de bons désirs, mais
 « sans la moindre ressource pour mettre l'œuvre en train
 « et sans autre appui que celui du Seigneur. (1) »

Thérèse savait ce que sa première fondation lui avait coûté : encore avait-elle été assistée de ses amis d'Avila, surtout de dona Guiomar et de don François de Salcedo ; mais l'un et l'autre s'étaient montrés si généreux envers Saint-Joseph qu'on ne pouvait leur demander rien de plus pour une autre maison. En outre, ils s'étonnèrent, ils s'affligèrent, dès qu'ils connurent ses projets : ils essayèrent même de l'arrêter par des raisons de prudence qui la touchèrent fort peu. Elle les consola de son mieux, et, quand elle eut obtenu qu'ils la laissassent agir en paix, elle vit que c'était le seul service que dans cette occasion elle pût attendre d'eux. La ville, de son côté, se remit en rumeur : les uns crièrent à la folie ; les autres dirent : attendons la fin. Ainsi Thérèse se trouvait en butte à des difficultés semblables à celles des commencements de son œuvre et plus dépourvue de secours qu'elle ne l'était alors.

Cependant le temps approchait où « le grain de senevé, jeté dans la terre féconde d'Avila, allait devenir un grand arbre, et sur ses branches viendront bientôt se reposer les oiseaux du ciel, c'est-à-dire les âmes d'élite qui volent sur les ailes de la contemplation, tandis qu'à son ombre s'abriteront les bêtes fauves de la terre, c'est-à-dire les infidèles et les pécheurs (2) ».

Notre Sainte a dès lors le pressentiment de la grandeur de sa mission. Elle voit qu'il faut se hâter. Le Père de famille l'envoie aux champs de l'apostolat à l'heure où

(1) *Fondations*, ch. II.

(2) *Yepes*.

L'ouvrier fatigué demande souvent un peu de repos. Elle se croyait bientôt au soir de la vie avec sa mauvaise santé et ses cinquante-deux ans ; mais le Seigneur dit : allez ; elle part. Adieu à la retraite qu'elle a si chèrement achetée, adieu à la petite famille religieuse qu'elle aime tant, à la douce intimité de Saint-Joseph ; adieu aux longues journées de silence et de contemplation. Il faut reparaitre au milieu du monde, traiter avec les hommes, se charger d'affaires, soutenir une correspondance incessante : tel est désormais le programme de son existence, et nous verrons, dans cette dernière période, si ses extases ont affaibli son énergie ou diminué ses connaissances pratiques, si le mysticisme a fini par absorber son intelligence, si le sacrifice enfin a desséché son cœur.

La sainte Fondatrice jeta d'abord les yeux autour d'elle pour voir de quel côté diriger ses pas. A quinze lieues d'Avila, au milieu de champs fertiles arrosés par un affluent du Douro, Medina del Campo étendait alors ses rues opulentes, veuves aujourd'hui de leurs richesses et de leur population. Depuis vingt-cinq ans, les Jésuites possédaient une résidence en cette ville, et le P. Balthazar Alvarez venait d'y être envoyé comme Recteur. Ce fut l'assurance de trouver de ce côté un ferme appui qui fixa le choix de la Sainte. Elle écrivit au P. Balthazar, et, au nom des religieux du collège, il répondit que lui et ses frères la seconderaient de tout leur pouvoir.

Aussitôt Thérèse envoie à Médina le chapelain du couvent de Saint-Joseph, l'excellent abbé Julien d'Avila, en le chargeant de chercher une maison et de faire les démarches nécessaires près de l'autorité diocésaine et des magistrats de la ville. Pendant ce temps elle s'occupe de ré-

gler plusieurs questions relatives au bien spirituel et temporel de Saint-Joseph, pour que rien n'y souffre de son absence. Elle forme la jeune sœur Marie de Saint-Jérôme au gouvernement du monastère, charge dont ses fonctions de Maîtresse des novices et de Sous-Prieure lui ont déjà donné quelque expérience. Elle achète un terrain voisin pour agrandir le jardin, ce qu'il était urgent de faire, remarque Ribera; enfin, de toute manière, elle témoigne à sa chère petite famille d'Avila que la séparation ne saura briser leurs liens et que, de loin comme de près, elle en restera toujours la Mère.

L'abbé Julien trouva d'assez grandes difficultés à Médine: il fallut prouver par une enquête devant le Conseil épiscopal que le monastère n'apporterait à la ville aucun préjudice temporel et lui procurerait au contraire de grands biens spirituels. Le P. Balthazar et son collège signèrent les premiers à l'appui de cette double affirmation; des magistrats distingués suivirent leur exemple; enfin la licence fut accordée. Restait à trouver une maison. « Je n'avais pas, dit la Sainte, seulement une blanca pour en acheter. » Son ambassadeur de Médine n'était pas plus riche; mais, se confiant, comme Thérèse, en la Providence, il loua dans le faubourg de la ville une demeure convenable, située près du monastère des Augustins. Le bail signé, l'abbé Julien revint au Carmel, heureux du succès de son voyage et prêt à repartir pour conduire au nouveau couvent la sainte Mère et ses compagnes.

A peine était-il de retour qu'une pieuse jeune fille d'Avila pria Thérèse de l'emmener comme postulante à la fondation. Elle avait sollicité la même grâce à Saint-Joseph; le nombre des treize étant rempli, on n'avait pu l'ad-

mettre. Cette fois elle fut reçue avec joie. Elle apportait une dot bien modeste, suffisante néanmoins pour couvrir les frais de la route et payer la première année de loyer. C'étaient les arrhes du grand Pourvoyeur du Carmel qui multipliera bientôt ses secours d'une manière merveilleuse.

Thérèse s'était encore assuré un autre appui à Médine. Loin de cacher son projet aux Carmes Mitigés de cette ville, elle avait écrit directement au Prieur de leur couvent de Sainte-Anne, le P. Antoine de Hérédia, et l'avait prié de lui trouver une maison avant que l'abbé Julien eût loué la sienne. Le P. Antoine se mit de tout cœur à son service ; il réussit à lui acheter sans caution une demeure bien située (dans la rue Saint-Jacques), mais à peu près en ruines. Il fut convenu qu'on la réparerait et que, pendant ce temps, le monastère s'établirait provisoirement dans la maison de louage.

Enfin le 13 Août 1567, la sainte Mère réunit autour d'elle ses chères filles de Saint-Joseph ; elle les embrassa, les bénit, remit leur direction entre les mains de Marie de Saint-Jérôme, puis, se dérochant à leur tendresse et à leurs larmes, elle alla pleurer elle-même dans un ermitage, devant le tableau de Notre-Seigneur à la colonne de la flagellation : « Mon Dieu, dit-elle de toute l'ardeur de son âme, « je vous confie ce petit monastère ; puisqu'il s'est édifié « par vos ordres, daignez y maintenir la ferveur où vous le « voyez aujourd'hui. » Les religieuses attendaient leur Mère sur le seuil pour lui dire un dernier adieu ; toutes auraient voulu la suivre. Elle en emmenait deux seulement avec elle : Anne des Anges et Marie-Baptiste. Quatre sœurs de l'Incarnation, autorisées par le Général à embrasser la Réforme, vinrent les rejoindre. On monta dans de

mauvais chariots, le dernier chargé des bagages ; Julien d'Avila suivait à cheval, et toute la petite troupe prit aussitôt la route de Médina (1).

On voyageait sous un ciel de feu, par des routes pierreuses sur lesquelles les chariots ne marchaient que par saccades. Après une journée très-fatigante, comme on entrait, pour y passer la nuit, dans la petite ville d'Arevalo, un messenger arrêta l'abbé Julien. Il lui apportait la plus fâcheuse nouvelle que l'on pût recevoir à cette heure. Alphonse Alvarez, propriétaire de la maison louée à Médina, priait les voyageurs de ne pas aller plus loin, car il lui était impossible de tenir sa parole et de donner aux Carmélites l'entrée de sa maison. Les religieux de Saint-Augustin refusaient de laisser le nouveau couvent s'établir dans une demeure contiguë à leur monastère, et, disait le propriétaire, « comme ces religieux sont mes amis, je ne veux pas leur causer de déplaisir (2). »

Julien d'Avila, consterné, osait à peine communiquer sa lettre à la sainte Mère. « Enfin, dit-il, je m'y décidai, « ét si grand que fût son courage, un pareil coup ne laissa pas de le troubler. » Que faire, en effet, sans abri, sans ressources, avec six religieuses, aux portes d'une ville inconnue ? « Retourner sur ses pas, disait l'abbé Julien, ce serait nous exposer à devenir la risée d'Avila. » La sainte Mère y songeait encore moins, surtout par égard pour les religieuses de l'Incarnation qui l'avaient suivie au prix des plus grands sacrifices et ne pouvaient, sous aucun prétexte,

(1) *Hist. Gén. des Carmes*, l. 3.

(2) Les religieux de saint Augustin, remarque Vicente de la Fuente, s'appuyaient sans doute, non sans raison, sur cet article du droit canon : *Monasteria puellarum longius a monasteriis monachorum... collocentur.*

revenir dans leur monastère. On entre donc à Arevalo, on descend chez de pieuses femmes. Thérèse veille et prie : « Seigneur, s'écrie-t-elle, cette affaire n'est pas la mienne, « mais la vôtre. Si vous voulez l'achever, vous le pouvez ; « si vous ne le voulez pas, qu'il en soit selon votre bon « plaisir (1). » Pour laisser à ses compagnes le repos de la nuit, elle leur cache la mauvaise nouvelle, et, encore en secret, elle envoie demander conseil au P. Bannez, heureusement de passage en ce lieu. Le Père l'assure que son dessein réussira pour la plus grande gloire de Dieu ; mais il lui conseille d'attendre que les difficultés soulevées par les Augustins soient aplanies. Or, on était à la veille de l'Assomption de Notre-Dame ; et la Sainte n'avait mis tant de promptitude à son départ que pour inaugurer la fondation le jour de cette grande fête. Il lui en coûtait de la célébrer dans les chemins et l'avis du Père Bannez la laissait fort perplexe, quand on lui annonça un autre visiteur. C'était le Prieur des Carmes en personne, le P. Antoine de Heredia. Elle lui parla des difficultés survenues avec les Augustins. Le P. Antoine pensa que le meilleur parti à prendre était de se rendre directement dans la maison qu'il avait lui-même achetée. « Sans doute cette maison a besoin de réparations, dit-il, mais elle est très-habitable ; de son vestibule on pourra faire une petite église, et le monastère ainsi sera fondé sans délai. » Seulement il engageait la Sainte à diviser sa suite trop nombreuse, pour faire moins de bruit et aller plus vite. Thérèse, goûtant le conseil, laissa quatre religieuses au village voisin sous la garde du curé, frère de deux d'entre elles, puis, avec son fidèle Julien d'Avila et ses

(1) Julien d'Avila.

autres compagnes, elle reprit sa route en toute hâte. Sur le chemin, on lui montra le château d'une noble dame, dona Marie de Herrera : c'était elle qui, sans gage ni garantie, avait vendu sa vieille maison de Médine pour les Carmélites. La sainte Mère voulut la remercier; dona Marie de Herrera, flattée de sa visite, mit à sa disposition des tapisseries et un lit de damas bleu laissés dans son ancienne demeure. On passa ensuite par Olmedo pour y recevoir la bénédiction de Mgr. Alvaro de Mendoza : l'heure étant avancée, Monseigneur offrit l'hospitalité à ses filles; mais Thérèse le pria de permettre qu'elle achevât son œuvre en grande diligence et en grand secret.

Enfin, vers minuit, les chariots arrivèrent aux portes de Médina et déposèrent les voyageuses devant le couvent de Sainte-Anne situé hors des murs. L'abbé Julien court prévenir les Pères Carmes et frappe à coups redoublés sous leurs fenêtres jusqu'à ce qu'ils se réveillent (1). Plusieurs religieux se lèvent, ils descendent chargés d'ornements d'autel et de tout le nécessaire pour disposer la chapelle : on traverse la ville à pied pour faire moins de bruit; le Père Antoine, avec deux de ses religieux, la Sainte avec ses compagnes, le bon abbé Julien et un autre prêtre, délégué par l'évêque, portent les bagages. « Nous étions si bien chargés, raconte l'abbé Julien que l'on aurait pu nous prendre pour des *gitanos* (2) emportant les dépouilles d'une église, et nous conduire en prison : heureusement nous n'eûmes à essuyer que quelques propos comme celui-ci : que veulent de telles gens à pareille heure? » On presse le

(1) A la media noche estaba yo dando grandes golpes a la puerta, que al fin despertaron y me abrieron. (Julien d'Avila).

(2) Bohémiens.

pas, on évite la foule qui circule dans les rues malgré la nuit, afin de préparer les réjouissances du lendemain. Les taureaux destinés aux courses entrent en même temps dans la ville, nouveau danger à éviter ; Dieu en préserve les sœurs, et, après une longue marche, le P. Antoine frappe à la porte d'une vieille maison noire et délabrée : c'est le monastère. Le majordome qui en a la garde dort bien ; il faut heurter, appeler pendant un quart d'heure avant qu'il se réveille. Quand on entre, il est bien deux heures du matin. La Sainte visite le vestibule, la cour, les murailles ; elle y voit plus clair à travers l'obscurité que le P. Antoine en plein jour et trouve tout dans un état déplorable. « Vraiment, s'écrie-t-elle, il faut que Notre-Seigneur ait aveuglé ce bon Père de Hérédia ; autrement il n'aurait jamais pu croire qu'il y avait au milieu de ces ruines une place convenable pour recevoir le Très-Saint Sacrement. »

Néanmoins, toujours aveugle elle-même dans sa confiance en Dieu, Thérèse ne se déconcerte pas. La chapelle doit être prête au point du jour : elle le sera. Vite, aidée de ses filles, la Sainte enlève les décombres qui couvrent le sol, elle balaye la cour, elle nettoye les murs décrépits. Le majordome, suivant les ordres qu'il a reçus, apporte toutes les tapisseries de sa maîtresse et le beau lit de damas : ce sont des trésors ; mais, pour les utiliser, il faudrait des clous : on n'en a point et ce n'est pas le moment d'aller en acheter. On en cherche aux murailles, on arrache ceux que l'on peut trouver et les tentures sont fixées.

Le P. Antoine dresse l'autel sous le vestibule, et le couvre des ornements qu'il a emportés de Sainte-Anne ; un autre religieux pend la cloche ; c'est à qui travaillera le mieux et

celui qui en fait le plus est le plus content. (1) Mais l'espace est si étroit, le porche si délabré, l'obscurité si profonde que l'on ne peut savoir au juste si la chapelle est disposée dans la maison ou dans la rue. Au milieu de tant d'occupations, Thérèse se souvient qu'il lui reste à remplir une formalité indispensable : c'est de faire constater par un notaire, mandé sur l'ordre du Vicaire-Général, que le couvent est érigé avec la permission de l'autorité diocésaine. Le P. Antoine court chez le Vicaire-Général, l'abbé Julien chez le notaire. L'acte est dressé, tout est prêt, et, au lever du jour, la petite clochette, plus modeste encore que celle de Saint-Joseph, tinte l'Angelus et sonne la première messe. Thérèse y assiste avec ses filles, cachées derrière la porte d'un escalier. Le vestibule transformé en église est bientôt rempli par les voisins accourus au bruit de la clochette et le quartier Saint-Jacques tout entier se réveille dans la surprise de voir ainsi du soir au matin un monastère fondé à Médina (2).

(1) Julien d'Avila.

(2) « En entendant sonner la cloche, les habitants de la rue arrivèrent bien étonnés ; ils se regardaient les uns les autres, ne sachant que dire. Ils coururent chercher leurs voisins et connaissances de sorte qu'il vint plus de monde que la chapelle n'en pouvait contenir. Les religieuses durent se retirer ; et encore que disons-nous, se retirer ? où allèrent-elles ? Le devant de la maison étant par terre (et peu s'en fallait que le Très-Saint-Sacrement ne fût dans la rue), voici le seul arrangement que l'on put trouver : en face du tabernacle, il y avait un escalier qui conduisait à un corridor, seul endroit encore sur pied dans cette belle demeure. Les religieuses se cachèrent derrière la porte de cet escalier, et, par les fentes, elles regardaient l'autel. Voilà ce qui leur servit de chœur pour entendre la messe, de parloir pour dire le nécessaire, de tribunal pour se confesser, et de retraite pour pleurer, car jamais je ne vis la sainte Mère à la fois plus affligée et plus contente : contente de ce qui était fait, affligée de la situation où se trouvait le Très-Saint-Sacrement. (Julien d'Avila, 2^e partie, ch. VIII.)

Tout le temps de la sainte Messe, Thérèse eut l'âme ravie en Dieu, « de voir le Très-Saint-Sacrement honoré dans une église de plus (1) ». L'épreuve l'attendait à la sortie de sa pauvre chapelle. L'obscurité lui avait jusqu'alors voilé en partie l'état réel de la maison : quand elle aperçut au grand jour les murs écroulés, quelle angoisse ! Comment laisser le divin Maître dans une demeure si indigne de lui ? Et le trouble qui l'avait saisie le jour de la fondation de Saint-Joseph, l'accable de nouveau. Dieu retire sa main, quand l'œuvre est faite, pour lui laisser sentir les faiblesses, l'impuissance de la nature, pour l'humilier à l'heure où le triomphe devient un péril. « Seigneur, s'écrie-t-elle, avec un frêle et misérable roseau tel que moi, que peut-on faire ? » Et l'avenir lui semble si sombre, si menaçant dans cette ville inconnue, dans ce mauvais gîte, que, pour ses compagnes surtout, elle n'a pas le courage de l'accepter. Cet orage intérieur se calma bientôt dans la prière. S'abandonnant avec ses chères filles au bon plaisir de Dieu, elle reprit son énergie et s'occupa de pourvoir aux nécessités urgentes. Elle envoya d'abord chercher à travers la ville une maison à louer, car évidemment le P. Antoine s'était mépris en croyant possible de s'établir en celle-ci avant qu'elle ne fût réparée et pourvue au moins de clôture. Cette fois ce furent les Pères Jésuites qui se chargèrent de trouver une demeure provisoire : ils marchèrent durant huit jours sans réussir, tant Médine était alors bien peuplée. Ces huit jours ne laissèrent pas un moment de repos à notre Sainte. Elle craignait qu'il n'y eût des Luthériens parmi les marchands étrangers dont la ville était

(1) *Fondations*, ch. III.

remplie et que Notre-Seigneur ne fût livré à leurs outrages. « Je passais de tristes jours et surtout de tristes nuits, « nous raconte-t-elle. Chaque soir, je plaçais des hommes « devant l'église pour garder le Très-Saint-Sacrement, « et encore n'étais-je pas tranquille. Ces hommes pouvaient « s'endormir, j'en avais grand'peur, et de temps à autre « je me levais, je regardais par une fenêtre, au clair de « la lune, si chacun veillait à son poste. Cependant on con- « tinuait de venir en foule dans notre chapelle. Au lieu « de penser à nous blâmer, cela mettait ces bonnes âmes « en dévotion de voir que Notre-Seigneur, pour ainsi « dire, se logeait une seconde fois dans l'étable, et sa di- « vine Majesté qui ne se lasse jamais de s'humilier pour « nous, semblait ne pas vouloir en sortir. »

L'Octave de l'Assomption mit terme enfin aux tourments de la Sainte. Ce jour-là même un riche marchand, nommé Blaise, qui possédait à l'autre extrémité de la rue Saint-Jacques une grande et belle maison, vint offrir aux Carmélites de s'installer dans l'étage supérieur. Il proposait de le leur abandonner entièrement et de se retirer avec sa famille dans une autre partie du logis, pendant que les ouvriers relèveraient la maison en ruines. Thérèse accepte avec la plus vive reconnaissance et y mène aussitôt sa communauté. Elle trouve de vastes appartements, situés au bon air, près de la grande place de Médine (Plaza Mayor) et de la principale église. Une salle dorée devient la chapelle, moins indigne que le vestibule de la Majesté du Roi des cieux, et les sœurs peuvent réciter pieusement l'office, assister à la messe, garder même la clôture, car le marchand et sa famille respectent leur présence comme celle des anges. Thérèse est la seule qui soit encore obli-

gée de traiter avec le monde ; elle est accablée d'affaires, de soucis ; mais elle est pleine d'espérance et par conséquent de courage. Le P. Antoine lui prête un concours actif ; il répare sa méprise en surveillant les travaux de la rue Saint-Jacques. Dans cette même rue, une pieuse veuve, dona Hélène de Quiroga, s'intéresse au monastère que l'on élève sous ses yeux. Elle a entrevu notre Sainte, elle l'aime sans la connaître, elle devine sa pauvreté, elle veut s'associer à la fondation par ses aumônes, et demande enfin qu'on lui permette de construire à ses frais l'église du couvent. En échange de ses bienfaits, dona Hélène de Quiroga réclame des prières pour elle et pour ses cinq enfants. Notre Sainte lui obtint les grâces de choix qu'elle avait le don d'arracher du cœur de Notre-Seigneur en faveur de ses amis. Dona Hélène eut le bonheur de donner au sacerdoce deux de ses fils, au Carmel sa plus jeune fille ; ses deux autres enfants vécurent dans le monde comme des saints, et leur heureuse mère, avant le départ de Thérèse pour le ciel, aura elle-même la joie, malgré de grands obstacles, de recevoir, au couvent de Médina, l'habit des Carmélites qu'elle portera dix-sept ans encore.

D'autres bienfaiteurs contribuèrent aussi à la fondation par leurs aumônes. Vers la fin d'Octobre, le monastère put offrir un logement convenable et les sœurs s'y établirent. On reçut des novices. Toute la ville aimait et protégeait le nouveau couvent qui fut dédié à saint Joseph comme celui d'Avila. Thérèse y passa plusieurs mois, appliquée aux soins de l'intérieur et à l'éducation spirituelle de ses religieuses. « Celles-ci, dit-elle, marchaient sur les traces de leurs sœurs d'Avila, ne cherchant d'autre bonheur ici-
« bas que celui de rendre à Notre-Seigneur le plus de

« gloire possible ; pour la règle, les constitutions, les moindres coutumes, tout allait comme à Saint-Joseph. »

La Sainte n'oubliait pas qu'elle avait une autre œuvre à poursuivre. Elle continuait d'entretenir de bons rapports avec les Carmes Mitigés de Sainte-Anne, et, dans ses visites, le P. Antoine admirait l'austérité, le recueillement du nouveau Carmel. Aussi accueillit-il avec transport la confiance que Thérèse crut devoir lui faire sur son projet de fonder deux monastères semblables pour les hommes et il promit sur le champ d'embrasser le premier la Réforme. Ce n'était pas là précisément ce que lui demandait la Sainte ; elle eût voulu son appui, même ses conseils ; sa personne, non. Elle hésita et ne put d'abord prendre sa parole au sérieux. Sans doute ce Père était un bon religieux, pieux, instruit, ami de la retraite ; mais elle cherchait un saint pour commencer sa grande entreprise, et, par certains côtés de son caractère, le Prieur de Sainte-Anne ne lui convenait point. Craignait-elle seulement que le poids de la règle fût trop lourd pour ses forces (1), ou plutôt, dans leurs fréquents entretiens, n'avait-elle point déjà re-

(1) La Sainte dit qu'il lui semblait être d'une complexion délicate et peu habituée à la rigueur de la règle. Elle ajoute, ce qui est plus expressif : « En un mot, je ne le croyais pas propre à jeter les fondements d'une vie telle que la nôtre. Il me rassura en me disant qu'il se sentait appelé à la pénitence et qu'il avait résolu de se faire chaireux. Cette réponse me donna de la joie, sans néanmoins me laisser entièrement satisfaite. » (*Fondations*). C'était sans doute la faiblesse de constitution du P. Antoine qui l'obligeait à s'entourer des soins minutieux, des commodités signalés par Julien d'Avila (p. 257). Ces premières habitudes font mieux ressortir le contraste avec celles que l'austère P. Antoine adopta plus tard. Son tempérament se fortifia si bien au milieu de ses jeûnes et de ses pénitences excessives qu'il vécut près d'un siècle.

marqué la tenacité avec laquelle il s'attachait à ses idées et la rigueur qu'il mettait parfois à traiter ses subordonnés? Nous inclinons à le croire. Quoi qu'il en soit, elle lui demanda de s'éprouver et d'attendre. Le P. Antoine se soumit : il embrassa dès lors la pratique de la première règle ; Dieu permit en même temps qu'il fût déchiré par la calomnie, en butte à de vraies persécutions. Ce rude noviciat dura toute une année ; la Sainte eut la joie de l'en voir sortir bien avancé dans la perfection et mieux disposé à réaliser ses desseins. Les ombres que nous venons de signaler sur cette belle et grave figure devaient être du reste rachetées par l'intrépidité de sa foi, par son esprit de sacrifice, vertus qui compensèrent largement les excès de son zèle et le rendirent très-utile à l'extension de la Réforme. Vrai fils d'Elie, il eût été l'un des types les plus purs de l'antique Carmel ; mais au Carmel chrétien, au Carmel du Sauveur Jésus et de la douce Vierge Marie, il lui manquait un peu de cette suavité, de cette tendresse de cœur, de cette onction de la grâce que notre grande Sainte savait, elle, si bien unir aux ardeurs et à la force de sa nature espagnole.

Ainsi elle acceptait le P. Antoine sans l'avoir demandé ni désiré. Peu de jours après, elle reçut la visite d'un ancien religieux de l'Ordre, vénérable par son âge, sa science et ses vertus : c'était le Père Maître Pierre de Orozco. Le P. Antoine lui avait parlé du projet de Thérèse, et, trop âgé pour y coopérer lui-même, il voulait recommander à la sainte Fondatrice un jeune religieux qu'il estimait très-propre à seconder son entreprise. Thérèse, en l'entendant, sentit au fond de son cœur la conviction intime que ce jeune religieux était précisément celui qui devait servir

de première pierre à tout l'édifice. Elle pria le P. Orozco de le lui envoyer le lendemain, et elle passa la nuit en oraison, poursuivant le Seigneur de ses demandes, combattant avec le Ciel comme elle savait le faire quand elle voulait obtenir une grâce à tout prix. « Seigneur, s'écriait-elle, il nous faut le Père Jean (1). »

Enfin le lendemain, le jeune religieux, alors nommé Jean de Saint-Mathias, se présenta humblement au parloir. « Dès que je l'aperçus, dit la Sainte, je fus enchantée de « lui. » Sa modestie, la sagesse de ses paroles, la piété qui donnait à son visage une expression angélique, son maintien, ses manières, même sa petite taille, tout la ravit. Interrogé par elle, le P. Jean lui fit connaître en peu de mots son genre de vie, les exercices de pénitence qu'il avait librement embrassés pour se rapprocher de la ferveur de la première règle. Il ajouta que Dieu lui inspirait un désir irrésistible de se retirer dans la solitude et qu'il allait suivre cet attrait en se rendant à la Chartreuse.

« Mon Père et mon fils, s'écria la Sainte transportée de « joie, prenez patience, je vous prie, attendez un peu. Re- « noncez à la Chartreuse, car nous préparons dans notre « Ordre même une Réforme qui pourra vous satisfaire. « Si vous voulez y travailler, je puis vous assurer que « vous recevrez de grandes grâces et de plus vous rendrez « un grand service à la Très-Sainte Vierge votre Mère. »

Le P. Jean, lui-même au comble du bonheur, promit à Thérèse de faire tout ce qu'elle lui dirait, pourvu que le délai demandé ne fût pas long. Elle lui donna bon espoir. Ayant maintenant deux religieux à sa disposition, elle

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* — Hist. de Saint-Jean de la Croix par le P. Jérôme de Saint-Joseph, traduite par les Carmélites de Paris.

croyait déjà l'œuvre faite et ne savait comment remercier le Seigneur de lui avoir accordé un trésor tel que ce jeune Père, si frêle d'apparence, à l'extérieur presque un enfant, mais à l'âme si grande, à la vertu si généreuse, à l'esprit si étendu. Elle le nommait agréablement son petit vieillard, son cher petit Sénèque. Puis, comparant sa taille à la belle prestance du P. Antoine, elle ajoutait plus tard en riant qu'au moment d'établir la Réforme des Carmes, elle n'avait qu'un religieux et demi ; mais elle pensait, si elle ne l'avouait pas, que son demi religieux valait à lui seul une Province.

La Sainte n'était pas moins pressée d'agir que le P. Jean de la suivre. Néanmoins elle crut nécessaire de laisser le P. Antoine achever son année d'épreuve. En outre elle n'avait pas de maison pour eux et d'autres affaires pressantes la réclamaient ailleurs ; elle laissa donc quelque temps encore son petit Sénèque aux études de théologie et s'occupa de deux fondations de Carmélites demandées depuis plusieurs mois.

Don Bernardin de Mendoza, jeune frère du pieux évêque d'Avila, partageait les sentiments de Mgr Alvaro envers les Carmélites et leur Fondatrice. Malgré sa vie de gentilhomme et ses habitudes assez mondaines, il comprenait le prix du sacrifice qui s'offrait sans cesse au fond de ce cloître sévère, et, peut-être en réparation de ses propres faiblesses, voulut-il donner à Dieu la gloire d'être servi dans un nouveau Carmel. Il dit à la Sainte que, si elle pouvait fonder à Valladolid, il lui céderait de bon cœur sa belle propriété de Rio de Olmos avec ses dépendances, vignes et jardins. Thérèse hésita : elle trouvait des inconvénients à s'établir dans un endroit séparé de la ville par

une distance d'un quart de lieue. Enfin l'offre était faite avec tant de générosité par ce jeune seigneur que, « pour ne point contrister sa dévotion ni le priver du mérite de sa bonne œuvre, » elle crut devoir accepter, ajournant seulement la prise de possession au moment opportun.

A peine la Sainte avait-elle pris ses arrangements avec don Bernardin que la duchesse de Lacerda, sa noble amie de Tolède, arrivait à son tour à Médine lui demander une fondation pour Malagon, petite ville de ses domaines. Ce projet sourit encore moins à Thérèse que le précédent, Malagon ayant trop peu d'habitants pour entretenir un monastère par ses aumônes. La duchesse, il est vrai, avait prévu la difficulté, et elle promettait des revenus ; mais ces revenus détruiraient la stricte pauvreté de l'Ordre, et la Sainte, malgré son affection pour dona Louise, ne pouvait se rendre à ses désirs.

Au milieu de ces pourparlers avec le fondateur de Valladolid et la fondatrice de Malagon, Thérèse reçut un message de l'ancienne gouvernante de Philippe II, dona Leonor de Mascarenhas. C'était cette grande dame, on s'en souvient, qui avait favorisé les démarches de la Mère Marie de Jésus à la cour et lui avait donné ses propriétés d'Alcala pour y établir un monastère de Carmélites (1). Cette fondation périssait par suite des pieuses imprudences de la Mère Marie de Jésus, et dona Léonor demandait à Thérèse de bien vouloir passer quelque temps à Alcala pour instruire les religieuses du véritable esprit de l'Ordre et apporter les changements nécessaires à leur manière de vivre. La Mère Marie de Jésus, avec une profonde humilité, joignait ses instances à celles de son illustre protectrice.

(1) V. page 275.

Malgré ses propres sollicitudes et les grandes affaires qui réclamaient sa présence, Thérèse prit aussitôt le chemin d'Alcala de Henarès : le bien des âmes, la gloire de Dieu l'appellent ici ou là, peu lui importe, pourvu qu'elle se dévoue au service du Maître. Don Bernardin, apprenant qu'elle se mettait en route, vint au devant d'elle avec sa sœur dona Marie de Mendoza, et la conduisit jusqu'à Madrid. Il profita de ce voyage pour hâter la conclusion de son affaire ; on eût dit qu'un secret pressentiment le pressait d'en finir et il laissa entre les mains de la Sainte un acte de donation en bonne forme de son domaine de Rio de Olmos.

A Madrid, la nouvelle de l'arrivée de Thérèse se répandit dans toute la ville et les grandes dames de la cour se réunirent chez dona Léonor pour avoir l'honneur d'être présentées à la grande Sainte, les unes attirées par la dévotion, les autres par la curiosité, celles-ci voulant la voir en extase, celles-là espérant être témoins d'un miracle. Thérèse accueillit avec sa bonne grâce ordinaire cette nombreuse société ; mais, éludant finement les questions qui lui étaient adressées sur l'oraison, les ravissements, les visions, elle se mit à vanter la beauté des rues de Madrid, et à parler, comme le dit vulgairement notre langue, de la pluie et du beau temps (1). Les grandes dames s'en retournèrent avec leur curiosité très-mortifiée ; la plupart déclarèrent que la Mère Thérèse était sans doute une bonne religieuse, mais pas une Sainte assurément, et que la renommée lui prêtait des qualités dont elle était bien dépourvue. Son humilité n'avait jamais obtenu plus beau triomphe.

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

Les Franciscaines Déchaussées de Madrid eurent plus de discernement que la cour. La sœur de saint François de Borgia, Prieure de leur monastère, retint la Sainte quinze jours près d'elle et de la princesse Jeanne, sœur de Philippe II, fondatrice du couvent. Avec ces ferventes religieuses Thérèse eût pu donner libre carrière à sa dévotion ; elle préféra s'effacer et couvrir des apparences les plus ordinaires les richesses spirituelles que la communauté entière aurait voulu connaître. Cette fois personne ne s'y trompa : sa simplicité édifia plus que des prodiges, et, quand elle eut quitté le monastère : « Dieu soit béni, dit la Prieure, de nous avoir fait connaître une telle Sainte. Chacune de nous peut l'imiter. Elle mange, elle dort, elle parle, elle agit comme tout le monde ; et pourtant c'est une Sainte ; son esprit est bien celui du Sauveur, humble, simple, sincère. Elle vit parmi nous comme lui-même a vécu parmi les hommes, sans effrayer personne et en consolant tous les cœurs (1). »

De Madrid, Thérèse, conduite par dona Léonor, se rendit à Alcalá. La pauvre Mère Marie de Jésus dépérissait sous le poids de ses austérités excessives et des sollicitudes de sa charge. Pâle, exténuée, entourée de ses filles qui succombaient avec elle sans oser diminuer leur accablant fardeau, elle attendait la Sainte comme une envoyée du Ciel. A la porte du couvent, elle lui en remit les clefs, puis elle déchargea son cœur dans le sien. Cette vie de perfection qu'elles avaient rêvée ensemble, comment Thérèse pouvait-elle donc la faire fleurir dans deux monastères, tandis que, dans celui d'Alcalá, il n'y avait plus que

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

des santés ruinées et des courages amollis par la maladie et l'ennui ? La Sainte consola son amie : elle lui montra les inconvénients de cette rigidité qui prend tout à la lettre, qui ne connaît ni les ménagements de la prudence ni les sages dispenses de la charité. Elle lui expliqua la règle et les constitutions telles qu'on les observait à Saint-Joseph d'Avila et de Médine ; elle lui fit entendre surtout que l'esprit du Carmel, c'est l'esprit d'amour et de joie dans le sacrifice. L'humble Mère Marie de Jésus voulut que chacune de ses filles profitât aussi des leçons de Thérèse. La Sainte régla leurs pénitences, leurs oraisons, elle dilata les cœurs par sa douce gaîté, et, après deux mois et demi de séjour dans leur couvent, s'éloigna comblée de leurs bénédictions et des actions de grâces de dona Léonor.

Cependant la duchesse de la Cerda n'abandonnait point son projet de fonder un Carmel à Malagon, et elle écrivait lettre sur lettre à Thérèse qui, à son retour d'Alcala, passa par Tolède pour s'entendre avec elle. On se souvient de l'ordre que la Sainte avait reçu de Notre-Seigneur lui-même, relativement à la pauvreté de ses monastères, et des avertissements réitérés que saint Pierre d'Alcantara lui avait donnés sur la terre et envoyés du ciel pour l'exhorter à ne jamais recevoir de revenus. Or, sans revenus, nous l'avons dit, la fondation de Malagon était impossible, que faire ? Faut-il priver Dieu de la gloire que pourrait lui procurer un fervent Carmel ou s'écarter d'une ligne de conduite tracée d'une manière toute surnaturelle ?

Thérèse consulta : son humble et grand esprit mettait toujours infiniment au-dessus de ses révélations particulières les décisions de l'Eglise et de ses ministres. Elle eut donc recours à Maître Bannez et à d'autres théologiens aussi

pieux que savants en leur exposant son embarras. Ils lui répondirent par les paroles du Concile de Trente qui juge convenable au bien spirituel des monastères de posséder quelques rentes, afin que l'extrême pénurie ne puisse y engendrer les soucistemporels ou le relâchement. « Acceptez donc, lui dirent-ils, la fondation de Malagon et les revenus qui vous sont offerts. Autrement, Mère Thérèse, vous sembleriez préférer vos lumières à celles du Saint-Esprit qui préside aux délibérations des Conciles. »

Thérèse se soumit sans un mot de réplique. « On pense, rapporte ici Ribera, que Notre-Seigneur lui ordonna de suivre l'avis de ses serviteurs, et il n'y eut point en cela de contradiction dans les révélations qui lui furent faites; ce fut au contraire une grande providence de Dieu de lui prescrire, suivant les situations différentes où elle se trouvait, deux différentes manières de se conduire. Si, pour fonder son premier couvent, elle avait attendu des rentes, il n'aurait jamais existé, car il ne lui était pas possible de se procurer alors de ressources: l'affaire aurait été divulguée et par là-même empêchée. Mais dans la suite, quand les monastères se multiplièrent, il leur eût été bien difficile, avec leur rigoureuse clôture et leur genre de vie, de se soutenir sans quelques revenus. L'expérience l'a prouvé: les maisons qui en possèdent sont plus affranchies des relations extérieures, elles vivent avec plus de recueillement, n'ayant rien à demander à personne. Ainsi, conclut le biographe et nous le dirons avec lui, l'absence de revenus fut très-convenable dans le principe, et les revenus à leur tour furent très-convenables dans la suite. »

Les difficultés ainsi résolues au gré de la duchesse de Lacerda, Thérèse revint au couvent de Médine. Elle

nomma une Prieure et une Sous-Prieure, et, satisfaite de l'état où elle laissait la communauté, elle reprit la route de Tolède, accompagnée de quatre religieuses qu'elle avait appelées d'Avila.

A Tolède, dona Louise retint les Carmélites plusieurs jours dans son palais. Sa jeune parente Marie de Salazar profita de cette circonstance pour se jeter entre les bras de la Sainte, déclarant que cette fois elle ne la quitterait plus. La duchesse lui donna enfin son consentement et dona Marie reçut la première l'habit du Carmel, avec le nom de Marie de Saint-Joseph, au monastère de Malagon.

L'installation solennelle eut lieu le dimanche des Rameaux. La ville entière était dans l'allégresse. Le clergé, suivi de tout le peuple, vint en procession chercher les religieuses au château où elles étaient descendues ; elles sortirent avec leurs manteaux blancs, leurs socles aux pieds et leurs longs voiles noirs sur le visage. On les conduisit d'abord à la principale église, « où l'on fit un ser-
« mon, raconte la Sainte; on prit ensuite le Très-Saint
« Sacrement pour le porter en grande pompe à notre monastère. » Ce nouveau Carmel, comme les précédents, fut dédié à saint Joseph (1).

(1) Quelques années plus tard, on dut transférer le couvent dans un autre endroit, car il était situé sur la place publique, et, si petite que fût la ville de Malagon, la place était trop bruyante pour une demeure de silence et d'oraison. La duchesse pria la Sainte de choisir un autre emplacement et se chargea de tous les frais de cette seconde installation, qui se fit dans un champ d'oliviers, proche du château. Quand dona Louise vit la maison presque achevée, elle envoya chercher la sainte Mère pour qu'elle conduisît ses filles dans leur nouvelle demeure. Le soir de son arrivée, les ouvriers déclarèrent qu'ils avaient encore pour six mois d'ouvrage. Thérèse ne pouvait disposer que de quinze jours. Sans perdre

Thérèse n'y put séjourner que deux mois. Elle souffrait beaucoup de tant de séparations et de ses attrails de solitude continuellement sacrifiés ; mais souffrir pour Dieu devenait de plus en plus son élément, agir pour lui son seul repos. Elle quitta Malagon vers la fin de Mai, bénissant Dieu de la ferveur de ses filles et en particulier de sa petite novice qui allait devenir bientôt une grande religieuse.

Malheureusement les forces physiques de la Sainte ne répondaient pas toujours à son courage. Elle voulait se rendre en toute hâte à Valladolid pour y remplir l'engagement pris avec don Bernardin, engagement que la mort subite du jeune gentilhomme venait de revêtir d'un caractère sacré. Il avait rendu son âme à Dieu sans pouvoir se confesser ni recevoir aucun secours. A l'heure même de ce double malheur, Thérèse en fut instruite par une lumière surnaturelle et, désolée, elle recommanda cette âme à Dieu avec l'ardeur de sa reconnaissance et de sa charité. « *Ma fille, lui dit alors Notre-Seigneur, son salut a été en grand danger ; mais j'ai eu pitié de lui et je lui ai fait miséricorde en considération du service qu'il a rendu à ma très-sainte Mère, quand il t'a donné sa maison pour y fonder un couvent. Néanmoins, il ne sortira du purgatoire qu'à la première messe dite en ce nouveau monastère.* »

Dès lors Thérèse n'eut plus un instant de repos avant que l'œuvre ne fût exécutée. Soixante lieues la séparaient

courage, quoique brisée de fatigue, elle prit elle-même en main la direction des travaux. Elle y passait ses journées entières, depuis le matin jusqu'à onze heures du soir. En treize ou quatorze jours tout fut terminé. (Julien d'Avila. — Ribera.)

de Valladolid ; on la réclamait à Tolède ; on l'attendait à Saint-Joseph d'Avila ; les chemins étaient difficiles, les chaleurs déjà grandes, les moyens de transport lents et incommodes ; et, pour franchir tant d'obstacles, elle avait la fièvre en plus de ses infirmités ordinaires accrues par les fatigues précédentes. Rien ne put différer son départ ; mais, le mal redoublant, elle dut s'arrêter à Tolède. On lui prescrivit médecines et saignées et elle se soumit à tout pour la gloire de Dieu. La duchesse de la Cerda, alors en voyage, avait laissé des ordres aux officiers de son palais : la Sainte y fut entourée de prévenances, elle en remercie dona Louise par une longue lettre où l'on ne sent ni l'accablement de la tête ni le frisson de la fièvre.

« J'admire vraiment, Madame, comment, du fond de l'Andalousie, vous avez trouvé moyen de me soigner si bien
« ici. Vos gens ont tout fait pour le mieux, et me voici
« bien, quoique encore un peu faible. » Aussi va-t-elle se remettre en route dès le lendemain, et, malgré son épuisement, elle doit passer la nuit pour écrire à la duchesse. Il faut qu'elle règle avec sa noble amie différentes affaires relatives au couvent de Malagon : choix du chapelain, du confesseur, etc., et de plus qu'elle la console de ses peines ; mais, de grâce, que la duchesse n'ajoute point à celles-ci le chagrin de savoir Thérèse malade sur les chemins. Notre Sainte la rassure ; le voyage s'achèvera sans difficulté, bien que l'on n'ait pu se procurer cette fois ni coche, ni chariot ; à leur défaut « j'emporte, dit-elle joyeusement, « et je vous supplie de le trouver bon, la selle à dossier que « vous avez au château. Comme elle ne servait à personne, « vous serez enchantée, j'en suis sûre, que je la prenne « pour mon voyage. Au moins j'aurai le plaisir de le faire

« avec quelque chose qui vous appartient (1)... Adieu, « ma Dame et mon amie, je ne voudrais pas finir et je ne « sais comment je m'en vais si loin de celle que j'aime « tant (2). »

De Tolède, toujours en s'acheminant vers Valladolid, Thérèse passa par Avila. Elle y retrouva la même ferveur, la même allégresse, doublée encore par la joie de son retour ; mais elle était si souffrante et ses filles avaient, disaient-elles, un tel besoin de l'entretenir qu'elle dut leur accorder près d'un mois. Une autre affaire importante se présenta durant cet intervalle. « Don Raphaël de Mexia, « gentilhomme de la ville, apprit, je ne sais comment, que « je voulais fonder un monastère de Carmes Déchaussés, « et il m'offrit à ce dessein une maison qu'il possédait « dans un hameau d'environ vingt feux. Cette maison ser- « vait de logis à un fermier chargé de recueillir les reve- « nus de ses terres. Je vis du premier coup-d'œil quelle « demeure ce devait être. Néanmoins je louai le Seigneur « et je remerciai de tout mon cœur ce gentilhomme. Il me « dit que sa maison se trouvait sur la route de Medina del « Campo et que je pourrais la visiter en me rendant à « Valladolid. »

Thérèse partit d'Avila de grand matin, à la fin du mois de Juin, accompagnée de l'une de ses premières filles, la sœur Antoinette du Saint-Esprit, et de l'abbé Julien. Tous les trois se mirent à la recherche du hameau désigné par don Raphaël ; personne ne sut leur en indiquer le

(1) C'est le seul voyage que la Sainte ait fait de cette façon. Elle avait toujours soin de se procurer des chariots couverts, bien fermés, et elle y gardait la clôture comme au couvent.

(2) Tolède, 27 Mai 1568.

chemin. On marcha la journée entière sous l'ardeur du soleil : on se croyait au terme, quand on apprit que l'on n'était encore qu'à moitié route ; enfin, vers la nuit, apparurent, dans un pli de terrain, les vingt feux de Durvelo. Si le hameau était misérable, que dire de la maison ? « Un « porche, une chambre, un galetas et une petite cuisine, « le tout dans le dernier état de malpropreté : voilà, s'écrie « la Sainte, un bel édifice pour notre monastère. » Elle dresse ses plans sur le champ : du porche elle fait une église, du galetas un chœur et de la chambre un dortoir. La sœur Antoinette, malgré son esprit de mortification et sa confiance dans les lumières de la sainte Mère, refusait de croire au succès de l'entreprise. « Oh non ! ma Mère, disait-elle, personne au monde, eût-on toute la ferveur possible, ne supportera une pareille installation. Je vous en conjure, n'en parlez plus. » L'abbé Julien pensait de même. Thérèse tint bon et finit par les convaincre. Elle eût fait volontiers, dès le soir, l'essai de ce mauvais gîte ; mais on ne pouvait y passer la nuit au milieu des moissonneurs qui mangeaient et buvaient après leur journée de travail. Nos voyageurs, ne trouvant pas d'autre abri, se retirèrent à l'église et y attendirent le lever du jour. « Il « faut convenir pourtant, dit la Sainte, qu'avec notre « fatigue nous aurions eu plus besoin de dormir que de « veiller. »

Le lendemain, Thérèse envoya l'abbé Julien à Olmedo demander à M^{sr} Alvaro de Mendoza des lettres de recommandation pour la fondation de Valladolid. M^{sr} Alvaro avait doublement à cœur cette œuvre léguée par son frère, et, donnant les lettres demandées, il chargea de plus son secrétaire, don Jean Carillo, d'aller solliciter la bienveil-

lance de l'administrateur ecclésiastique de Valladolid en faveur des Carmélites. L'abbé Julien, accompagné de don Carillo, partit donc directement pour Valladolid, tandis que notre Sainte et la sœur Antoinette s'arrêtaient à Médine.

Dès que le P. Antoine et le P. Jean apprirent l'arrivée de Thérèse, ils accoururent. La sainte Mère leur dépeignit, sans adoucir le tableau, le monastère qu'elle leur avait trouvé et leur demanda s'ils auraient le courage d'y passer quelque temps. « Dieu ne tardera pas certainement à nous venir en aide, ajouta-t-elle; l'important, c'est de commencer. Êtes-vous prêts? » Les Pères, avec une ferveur digne de la sienne, répondirent qu'ils se renfermeraient volontiers dans une étable pour l'amour de Notre-Seigneur. On convint aussitôt que le P. Antoine s'occuperait de résigner sa charge de Prieur entre les mains du Provincial et de régler les affaires de sa maison, tandis que le P. Jean suivrait la Sainte à Valladolid et s'instruirait à fond près d'elle des observances de la Réforme.

Aux premiers jours d'Août, Thérèse partit de Médine. « *Hâte-toi*, lui dit Notre-Seigneur à l'oraison, la veille de son départ, *hâte-toi, ma fille: l'âme que tu dois délivrer souffre beaucoup.* » Aussi marcha-t-elle à grandes journées en dépit de la saison. Elle était accompagnée de la sœur Antoinette, de deux religieuses de Médine et de deux autres de l'Incarnation d'Avila qu'elle comptait loger sans peine à leur arrivée dans la maison de don Bernardin. Nouveau contre-temps: elle trouve un beau et grand jardin, mais une maison malsaine, située près de la rivière. Ses pauvres filles y perdront leur santé et encore ne peut-

elle les y établir sans avoir fait au préalable de nombreuses réparations. On était aux premières heures de la fête de saint Laurent (10 Août). La messe sonnait dans un Carmel Mitigé, placé à l'entrée de la ville ; Thérèse commença par y conduire les sœurs, et chercha dans le cœur du divin Maître les lumières dont elle avait besoin. L'espoir de délivrer bientôt l'âme de don Bernardin était sa seule consolation.

Le jour même elle fit dresser des cloisons et improvisa des cellules. Chaque religieuse eut la sienne, et la vie régulière prit son cours, tandis que Thérèse portait, comme toujours, le poids des soucis et des embarras. Julien d'Avila n'avait pas encore terminé ses démarches. Le Vicaire-Général ne pouvait donner que des espérances : il attendait le consentement du prélat d'un diocèse voisin dont relevait celui de Valladolid. Le dimanche survint ; on permit à l'abbé Julien de célébrer, ce jour-là seulement, le saint Sacrifice dans la chapelle provisoire. « J'étais persuadée, « rapporte notre Sainte, que, lorsque Notre-Seigneur « m'avait promis de délivrer l'âme de don Bernardin à la « première messe, ces paroles s'appliquaient à celle où l'on « mettrait le T.-S. Sacrement dans notre église ; mais, au « moment de la communion, tandis que le prêtre me don- « nait la sainte hostie, don Bernardin m'apparut à côté de « lui, les mains jointes, le visage resplendissant et ra- « dieux. Il me remercia de ce que j'avais fait pour le « tirer du purgatoire et je le vis ensuite monter au ciel. »

Le nouvel élu protégea sa fondation comme il devait le faire, en mettant au cœur de sa sœur, dona Marie de Mendoza, une affection vraiment maternelle pour les Carmélites de Valladolid. Celles-ci tombèrent malades par

suite de l'insalubrité de leur résidence. Dona Marie leur offrit de lui abandonner le Rio de Olmos en échange d'une demeure plus saine qu'elle s'engageait à leur acheter dans l'intérieur de la ville. En attendant que cette dernière maison fût transformée en monastère, la généreuse bienfaitrice emmena chez elle Thérèse avec ses filles. Elle donna même un appartement séparé au P. Jean afin qu'il pût recevoir à loisir les leçons de la Sainte ; nous verrons quels furent les fruits de ce noviciat.

Le séjour des Carmélites chez dona Marie de Mendoza se prolongea jusqu'au mois de Février ; ce fut un temps de repos et notre Sainte en profita pour s'occuper de son âme, de ses fondations, de ses filles, même de ses amis qu'elle n'oubliait nulle part. La reconnaissance et l'affection ont-elles jamais mieux inspiré un cœur que le sien ? On peut en juger par cette lettre au vieux et fidèle ami, don François de Salcêdo :

« Dieu soit loué, Monsieur, de ce qu'après avoir écrit
« sept ou huit lettres d'affaires indispensables, il me
« reste un moment pour me délasser avec vous et vous
« assurer que je reçois toutes vos lettres avec une vraie
« consolation. Ne pensez donc pas, s'il vous plaît, que ce
« soit temps perdu de m'écrire, j'en ai quelquefois besoin,
« je vous l'assure, à condition toutefois que vous ne me
« direz plus si souvent que vous êtes vieux, cela me fait de
« la peine. Et y a-t-il donc, même pour les jeunes gens,
« quelque assurance de vie ? Je souhaite que Dieu vous
« conserve jusqu'à ce que je meure ; ensuite, une fois là-
« haut, pour ne pas y rester sans vous, sachez que je
« ferai en sorte que Notre-Seigneur vous appelle au plus
« tôt... Que vous dirai-je maintenant des six ducats que

« vous donneriez pour venir me voir ? C'est vraiment
 « beaucoup ; mais je donnerais volontiers encore plus
 « d'argent, si j'en avais, pour le plaisir de vous faire une
 « visite ? A la vérité, vous valez infiniment mieux que moi.
 « Qu'est-ce qu'une petite religieuse qui ne possède rien ?
 « Quel cas en peut-on faire ? Mais un gentilhomme qui,
 « outre l'excellente boisson et les friandises qu'il nous
 « envoie, peut encore nous donner des radis et des laitues
 « de son jardin, et qui, pour nous apporter des pommes de
 « terre, ne veut point, je le sais, d'autre domestique que
 « lui-même, doit être tenu en un degré quelque peu plus
 « haut d'estime. A propos de boisson, on dit qu'il y en a
 « ici d'excellente ; et comme don François de Salcedo
 « nous manque, nous ne savons point quel goût elle a
 « et nous sommes sans espoir de l'apprendre (1) ».

Voilà le ton aimable de la correspondance de notre Sainte. Il devient plus sérieux sans être moins naturel, quand il s'agit de traiter de choses importantes. Une affaire personnelle la préoccupait alors vivement. Lorsqu'elle avait écrit une première fois le livre de sa Vie sur l'ordre du Père Ibanez, c'était avec le désir de le soumettre au saint docteur que l'Espagne vénérât alors sous le nom de l'apôtre de l'Andalousie, Maître Jean d'Avila (2). On ne connaissait point de lumières plus hautes que les siennes, de doctrine plus sûre, de vertu plus héroïque. Le vœu de la Sainte ne se réalisa point à cette époque, et elle se contenta de l'approbation de ses conseillers ordinaires ; mais

(1) Valladolid, Septembre 1568.

(2) Jean d'Avila, né en 1502 d'une noble et riche famille d'Almadovar del Campo, mort en odeur de sainteté le 10 mai 1567, après une vie d'apostolat et de pénitence. Sa vie a été écrite par Louis de Grenade et le licencié Louis Munoz.

sa seconde relation, écrite trois ou quatre ans plus tard, sur le conseil de l'inquisiteur don Soto de Salazar (1), était destinée expressément au Père Jean d'Avila.

« Il a tant d'expérience et d'autorité, avait dit l'inquisiteur à Thérèse, que, s'il vous approuve après avoir lu votre livre, vous pourrez pour toujours demeurer en paix. » Lorsque son manuscrit fut achevé, elle le garda en attendant que la Providence lui envoyât une occasion sûre de le faire parvenir au Père Jean. Le voyage de la duchesse de la Cerda en Andalousie la lui fournit.

Dona Louise mit, paraît-il, un peu de retard à s'acquitter de son message : elle voulut jouir la première du trésor qui lui était confié ; Thérèse le lui reproche doucement, elle la presse, elle la conjure de se hâter et surtout de cacher son dépôt. « Souvenez-vous, Madame, dit-elle, que c'est mon âme même que j'ai remise entre vos mains. » Puis, comme si Dieu lui eût révélé la mort prochaine du saint homme : « Je ne voudrais pas qu'il mourût sans voir « mon manuscrit : ce serait pour moi un vrai malheur. « Je vous en supplie, envoyez-le lui bien cacheté par « un exprès (2). »

Enfin la duchesse remplit sa mission au gré de la Sainte. « Quant au livre, lui écrit aussitôt Thérèse, vous avez « négocié on ne peut mieux : aussi ai-je oublié sur le « champ toutes les petites colères que vos lenteurs m'a-
« vaient causées. Le Père Maître Jean d'Avila m'écrit au
« long ; il est content de tout. C'est une bonne œuvre que
« vous avez faite, Dieu vous en récompensera (3). »

(1) Voir note p. 354.

(2) 27 Mai, 23 Juin 1568.

(3) 2 novembre 1568. Le Père Jean d'Avila lut le manuscrit avec un extrême intérêt, dès qu'il lui eut été remis. La réponse datée du 12 Septem-

La décision de ce grand homme rassura entièrement la Sainte. Quand elle apprit sa mort l'année suivante, elle versa tant de larmes que ses filles lui demandèrent avec surprise pourquoi elle pleurait ainsi un serviteur de Dieu qui jouissait maintenant du bonheur du ciel. « Rien n'est
« plus vrai, répondit-elle, il voit Dieu maintenant ; mais
« je pleure parce que l'Eglise perd une de ses colonnes,
« beaucoup d'âmes un guide et un appui; la mienne est de
« ce nombre (1). »

Cependant les travaux du Carmel de Valladolid se poursuivaient avec les aumônes et sous la direction de dona Marie de Mendoza. Le 3 Février 1569, fête de saint Blaise, les Carmélites s'y rendirent en procession, précédées du clergé, suivies de tout le peuple qui les saluait avec enthousiasme. L'installation eut la même pompe qu'à Malagon et, sur le désir de dona Marie, le monastère fut solennellement érigé sous le vocable de la Conception de Notre-Dame.

Thérèse ne prit que le temps d'y établir ses filles. Heureuse de les laisser dans une bonne maison, toutes bien ferventes et bien formées à la vie religieuse, elle leur donna une Prieure afin de se livrer aux autres œuvres qui l'attendaient ; seulement, pour consoler dona Marie de son départ, elle appela à Valladolid sa nièce Marie-Baptiste, qu'elle nomma Sous-Prieure et qui allait devenir, malgré sa jeunesse, le meilleur soutien du couvent.

bre de la même année contient une approbation des plus explicites de la doctrine et des révélations de la Sainte. (D. Vicente de la Fuente l'a publiée intégralement t. 1. p. 133.)

(1) Vie de Jean d'Avila, par Louis Munoz

CHAPITRE XVIII.

Réforme des Carmes.

(1568)

Le Père Jean, ayant suivi la Sainte à Valladolid, son noviciat avait aussitôt commencé sous la direction de Thérèse. C'était chose nouvelle assurément de voir un prêtre, un religieux formé à la vie monastique par la main d'une femme ; c'était chose plus nouvelle et plus étrange même de voir cette femme entreprendre avec le concours de son disciple la réforme d'un Ordre d'hommes. Mais, à part le caractère surnaturel de sa mission, celle-ci s'explique encore par la force d'âme toute virile de la sainte Mère. « On m'avait dit que c'était une femme, s'écriait un personnage éminent (1) au sortir du premier entretien qu'il eut avec

(1) Le P. Pierre Hernandez. Nous n'admettons pas sa pensée sans restriction. Si notre Sainte avait un courage extraordinaire, tel que beaucoup d'hommes et des plus forts eussent pu le lui envier, elle avait bien un cœur de Mère et tous les côtés élevés du caractère féminin ; jamais non plus elle ne sortit des bornes que lui traçaient la modestie et la prudence religieuses en remplissant son rôle providentiel.

elle; il n'en est rien : c'est un homme et des plus hommes que j'aie jamais vus. » Il convient néanmoins de constater quelle fut sa part réelle dans la fondation des Carmes Déchaussés. Les Carmélites doivent tout à leur Mère; les Carmes lui doivent l'inspiration de leur Réforme, l'initiative de cette difficile entreprise, l'éducation religieuse de leur Père, le séraphique Jean de la Croix, enfin les heureux résultats de l'influence très-considérable qu'elle exerça jusqu'à son dernier jour sur leurs monastères. On put croire cette influence amoindrie pendant la douloureuse période de persécutions et d'injustices qui suivit de près sa mort; mais l'épreuve passa, laissant l'auréole des martyrs sur le front des bien-aimés fils de Thérèse, Jean et Gratiien, victimes de l'erreur ou des fautes de quelques-uns de leurs frères. L'autorité de la Sainte reprit toute sa puissance et depuis lors ne l'a jamais perdue. Carmes et Carmélites la nomment aujourd'hui avec la même vénération, le même amour, notre Mère sainte Thérèse.

Cependant, si elle eut la première et la plus large part dans la Réforme des Carmes, elle ne l'accomplit pas à elle seule. Elle y travailla *Joanne adjutore*, comme le dit l'Eglise, avec l'aide de saint Jean de la Croix; et, dans cette grande œuvre, ce qui appartient surtout à notre histoire, c'est la formation du Saint à l'école de la Sainte.

Jean était né dans l'obscurité et la pauvreté qu'il devait tant aimer durant sa vie. Son père, rejeton d'une noble famille réduite à la misère, exerçait, malgré son nom de Gonzalve de Yepes, le métier de tisserand dans la petite ville d'Hontiberos, proche d'Avila. Sa mère Catherine Alvarez n'avait jamais été qu'une humble ouvrière. Dès son berceau

le Saint connut les privations de l'indigence, accrues encore peu de temps après par la mort de Gonzalve qui laissait sa jeune veuve chargée de deux enfants. Catherine était une femme forte et une mère dévouée. Elle quitta sa ville natale qui lui offrait peu de ressources et vint s'établir à Médina del Campo dont le commerce florissant lui promettait un travail plus lucratif. Son premier soin fut d'élever ses enfants selon les desseins de Dieu. L'aîné, François, prenait volontiers part à l'ouvrage de sa mère : elle lui donna une humble profession qu'il ennoblit par ses vertus. Jean annonçait des dispositions différentes : l'œil vigilant de Catherine découvrit de bonne heure son inclination extraordinaire à la piété et sa grande facilité pour l'étude, tandis que, pour les travaux manuels qu'elle cherchait aussi à lui apprendre, il montrait toujours une maladresse que sa bonne volonté ne pouvait surmonter. Elle l'envoya donc d'abord à l'école gratuite de la ville, ensuite dans un hospice où il servait les malades et, durant ses loisirs, recevait les leçons du chapelain. Des traits merveilleux de la protection du Ciel révélèrent bientôt les desseins de Dieu sur cet enfant privilégié. Un jour il est retiré sain et sauf d'un marais par un mystérieux inconnu qui disparaît après l'avoir déposé sur le rivage. Une autre fois il tombe dans un puits très-profond où on le croit perdu sans retour. La Sainte Vierge étend son manteau au-dessus de l'abîme ; elle y reçoit Jean et le soutient jusqu'à ce que les habitants des environs, témoins émus du malheur et du prodige, lui jettent une corde et le ramènent à terre en louant le Seigneur. Ses progrès rapides dans la science et plus encore dans la vertu émerveillaient de même. On remarquait l'austérité de sa vie, ses longues oraisons, la

joie divine qui rayonnait sur son visage ; et autour de lui chacun se demandait : que deviendra cet enfant ?

Nul ne fut surpris, lorsqu'après les années de son adolescence, on le vit aller frapper à la porte du couvent de Sainte-Anne, implorant humblement la grâce de recevoir l'habit du Carmel. Il avait vingt et un ans. Novice, il dépassa les espérances que l'on reposait déjà sur lui. Le Provincial l'admit à la profession en 1564, deux ans après la fondation de Saint-Joseph, et, pensant qu'un sujet de tel mérite deviendrait l'honneur de son Ordre, il l'envoya étudier la théologie à la célèbre université de Salamanque. Là, « religieux et étudiant, mais religieux avant tout », Jean partageait son temps entre le travail et la prière. Cherchant à compenser par de rudes macérations ce que la règle mitigée avait de trop doux pour ses attraits, il obtint de ses supérieurs qu'on lui abandonnât une cellule étroite, incommode, placée sous le toit du couvent. La nuit, il y prolongeait ses veilles, prenait ses courts instants de repos sur des morceaux de bois et se livrait à ses austérités sans crainte d'être observé. Le jour, il vivait en ermite avec ses livres et son crucifix. Il avait fabriqué de ses mains un cilice de joncs enlacés les uns aux autres par de gros nœuds et une chaîne de fer hérissée de pointes : vêtement et ceinture qu'il portait sur la chair nue et ne quittait presque jamais. S'il réussit à dérober à ses frères le secret de la plupart de ses pénitences, il ne put leur cacher de même l'exemple plus admirable encore de son humilité. Le frère Jean, le modèle des religieux, le meilleur des étudiants, était à ses propres yeux toujours le plus petit, le plus misérable, et il voulait être estimé des autres de la même manière. Malgré ses efforts pour se tenir dans

l'ombre, sa vertu se trahissait à chaque instant, sa science lui attirait une véritable réputation ; et quand, l'heure venue de lui conférer le sacerdoce, il essaya, comme saint François d'Assise, de refuser cette dignité suprême, conjurant ses supérieurs de le laisser au dernier rang, le seul, disait-il, qui lui appartînt, personne ne put accéder à ses désirs. Son ordination, appelée par les vœux du couvent de Salamanque comme de celui de Sainte-Anne, eut lieu sans délai. Il revint ensuite à Médina del Campo pour donner à la pauvre Catherine la meilleure consolation que pût goûter son cœur de chrétienne et de mère : celle de voir son fils monter à l'autel du Seigneur. Il chanta sa première messe devant elle, devant ses frères de Sainte-Anne, devant ses anciens amis ; puis, sur l'ordre de ses supérieurs, il reprit la route de Salamanque afin de prolonger les études dont il retirait tant de fruits. Mais son âme était plus avide d'oraison que de science ; il soupirait après un autre genre de vie, et c'est alors qu'il forma le projet de se retirer à la Chartreuse. Nous savons déjà comment la Providence l'avait ramené à Médine avant l'exécution de son dessein, et comment son entrevue avec notre Sainte ouvrit devant lui une nouvelle voie.

Tandis que le Père Antoine mettait ses affaires en règle et s'occupait de pourvoir aux formalités nécessaires pour la fondation de Durvelo, Thérèse emmena donc son père Jean à Valladolid « dans le dessein, dit-elle, de l'instruire « à fond de notre règle et de nos usages et de lui faire entendre les choses comme elles doivent l'être. Je lui parlai « des mortifications en vigueur parmi nous, de la charité « fraternelle qui nous unit et de la manière dont se passent « nos récréations, où tout est réglé de telle sorte que ces

« heures de réunion servent à nous ouvrir les yeux sur
 « nos défauts et à nous donner un peu de délassément
 « pour mieux garder ensuite les rigueurs de la règle. Le
 « Père Jean était si saint que je pouvais apprendre beau-
 « coup plus de lui que lui de moi ; mais ce n'était point
 « pour l'heure ce que j'avais à faire. Je ne songeais qu'à
 « l'instruire du genre de vie de nos sœurs (1). »

« Ainsi, remarque un historien de saint Jean de la Croix,
 il est prouvé que Dieu avait choisi ce bienheureux Père
 pour être le premier-né de la Réforme des Carmes, le maî-
 tre et le modèle de cette grande famille, puisque sainte
 Thérèse lui réserva les prémices de l'esprit dont le Ciel
 lui avait confié le dépôt comme à la source de tout le
 Carmel Réformé (2). »

La sainte Mère n'épargna pas son fervent novice : elle
 voulut s'assurer de la solidité de ses dispositions, sonder
 son humilité qui lui semblait incomparable, et voir si son
 énergie pourrait soutenir les souffrances qui l'attendaient
 dans l'isolement et la pauvreté de Durvelo. Jean sortit
 victorieux de cette sévère probation, et Thérèse en fut si
 satisfaite qu'elle ne put s'empêcher de confier son conten-
 tement à don François de Salcedo :

« Veuillez, je vous en supplie, favoriser de tout votre
 « pouvoir le Père Jean. Il est petit de corps, mais, selon
 « moi, grand aux yeux de Dieu. Si jeune qu'il soit, c'est un
 « homme sage. On ne peut douter que Notre-Seigneur ne
 « le tienne de sa main, car, bien qu'au milieu de tant d'af-
 « faire nous ayons eu ici plus d'une occasion d'épreuve
 « et que je l'aie éprouvé moi-même en me fâchant quel-

(1) *Fondations*, Ch. XIII.

(2) *Vie de saint Jean de la Croix*, traduction des Carmélites de Paris.

« quelquefois contre lui, jamais nous n'avons vu en lui une
 « imperfection (1). » Et d'un dernier coup de pinceau, la
 Sainte achève le portrait moral du jeune Père par le trait
 caractéristique qui lui plaît encore le plus : « il est cou-
 rageux. » C'est du courage toujours qu'elle demande à ses
 fils comme à ses filles : « la Réforme est une œuvre d'éner-
 gie ; si l'on en manque, il ne faut pas s'y engager.
 « Quant au Père Jean, il a certes bien besoin de tous
 « les dons que Notre-Seigneur a mis dans son âme pour
 « aller, seul comme il est, commencer sa nouvelle vie à
 « Durvelo. »

Thérèse trouvait donc son demi religieux capable d'en-
 treprendre à lui seul la fondation ; un dernier obstacle l'ar-
 rêtait encore. D'après les conditions imposées par les
 patentes du Père Général, elle devait se procurer le con-
 sentement du Provincial en charge et de son prédécesseur.
 Ce dernier était le Père Ange de Salazar. Les souvenirs
 du passé ne laissaient pas la Sainte exempte de crainte ;
 mais le bon Maître n'a point de peine à rendre faciles les
 choses qui semblent impossibles. Il permit que le Père
 Ange eût besoin de la protection de dona Marie de Mendoza
 et celle-ci se trouva toute-puissante pour obtenir, en
 échange de ses services, l'autorisation qu'attendait son
 amie. Le frère de dona Marie, Mgr Alvaro, ne fut pas
 moins heureux près du nouveau Provincial, le Père Gon-
 zalez, vieillard sans malice et du meilleur caractère, au
 témoignage de notre Sainte, mais qui aurait hésité long-
 temps si Thérèse ne lui eût représenté le compte qu'il
 rendrait à Dieu du bien qu'il empêchait de faire. Ebranlé

(1) Valladolid, Septembre 1568.

par ces paroles, il se rendit sur le champ à la première ouverture du prélat (1).

Enfin, le 30 Septembre, le Père Jean partit pour Durvelo, accompagné d'un jeune ouvrier, qui devait l'aider à rendre sa demeure habitable. Il emportait avec lui l'habit de la Réforme que Thérèse avait taillé et préparé de ses propres mains. « Ma Mère, lui dit-il avant de la quitter, puisque vous avez une si large part dans l'œuvre que j'entreprends, demandez à Notre-Seigneur qu'il m'accorde sa grâce et que sa sainte bénédiction descende sur moi. Je vous supplie aussi de me donner la vôtre et de bien vouloir avec nos sœurs me soutenir par vos prières ». Thérèse, émue jusqu'aux larmes, lui promit au nom de ses filles que chaque jour on le recommanderait à Dieu, et, agenouillée à ses pieds, elle attendit que lui-même la bénît. (2).

Arrivé à Durvelo, le Père se mit en devoir d'exécuter les plans tracés par la Sainte : il s'y conforma scrupuleusement. Le porche devint une église, le galetas un chœur, la chambre fut divisée en petites cellules, si étroites, si basses qu'à peine pouvait-on y entrer et moins encore y demeurer. Avec de la paille il fit des lits; avec des pierres, des oreillers ; il suspendit aux murailles des croix de bois brut et des têtes de mort. Pour la cuisine il trouva deux vieilles marmites abandonnées comme des ustensiles hors d'usage. Au réfectoire, il dressa la table sur un tronc d'arbre. Une cruche cassée servit de bouteille et des morceaux de calèche lui fournirent des verres. Tous ces grands travaux étaient loin d'être achevés lorsque la nuit le surprit avant qu'il eût même pensé à dîner. Son com-

(1) *Fondations*, Ch. XIII.

(2) *Vie de saint Jean de la Croix*.

pagnon, l'ouvrier de Valladolid, alla quêter quelques morceaux de pain, et le Saint lui adoucit son jeûne par tant de compassion et de bonté qu'il ne songea pas à s'en plaindre. Le Père passa une partie de la nuit en oraison ; le lendemain, dès l'aube, il célébra la messe avec un ornement que Thérèse lui avait donné ; il bénit ensuite son habit de la Réforme, la robe et le scapulaire de serge grossière, le manteau blanc, étroit et court (1). Il s'en revêtit avec la joie du favori qui prend les livrées de son roi, et, pour faire plus grande pénitence, il prit en même temps l'engagement de marcher les pieds nus, sans sandales ni alpargates, cette chaussure des pauvres d'Espagne que Thérèse avait adoptée pour elle et pour ses filles. Quand les habitants du hameau le virent sortir de sa maisonnette dans cet étrange costume et avec son air joyeux, ils sourirent d'abord de pitié, puis ils l'admirent et, quand le Père s'approchant d'eux leur adressa doucement la parole, ils sentirent leurs cœurs s'ouvrir avec une confiance sans bornes à ce petit saint qui portait sur son jeune front la majesté des vieillards. Son ermitage devint un lieu de pèlerinage populaire : les paysans d'alentour accoururent après ceux de Durvelo. Ils assistaient à la messe du P. Jean, puis s'asseyaient autour de lui en le priant de leur parler de Dieu, et, avant de retourner en leurs maisons, ils examinaient les moindres coins de la pauvre chapelle, les

(1) Ce vêtement d'une bure fort vile et grossière, de la couleur naturelle de la laine, était assez court, et ne lui descendait qu'à la cheville du pied. Il avait par dessus cet habit, une chappe blanche, sans plis, qui ne lui passait pas les genoux. Il avait un capuchon proportionné à l'habit, et un autre qui correspondait à la chappe. Les manches étaient étroites, la ceinture de cuir et la tunique de dessous d'une petite sergette bien rude. — *Hist. Gén. des Carmes.* Liv. III, ch. 49.

croix de bois, les têtes de mort, les inscriptions pieuses : tout, jusqu'à la petite cloche excitait leur dévotion.

Notre Sainte suivait d'un regard de mère les débuts de son jeune religieux et louait le Seigneur. Vers la fin de Novembre, le Père Antoine vint prendre ses ordres à Valladolid ; il avait hâte de rejoindre le Père Jean et de lui porter toutes les aumônes qu'il avait recueillies. Et quelles aumônes ! la sainte Mère en rit de bon cœur : cinq horloges de sable ! « Et que voulez-vous donc faire de toutes ces horloges ? lui demanda-t-elle ? — Oh ! répondit-il, c'est pour n'être jamais au dépourvu et que les heures de communauté soient bien réglées. » Oui, mais les sabliers marqueront en vain l'heure de dîner et l'heure de dormir : le Père Antoine n'a pas trouvé plus de provisions que d'argent : il n'a pas seulement une paillasse.

Il partit cependant pour Durvelo aussi joyeux que s'il eût dû entrer au ciel le soir même ; il avait oublié ses cinquante-sept ans et tous les souvenirs du passé. Fils de grande famille, consacré à Notre-Dame par sa pieuse mère dès l'âge de dix ans, Prieur à vingt-six, chargé successivement du gouvernement de plusieurs couvents, estimé du Roi, jouissant partout de la réputation d'un grand prédicateur, d'un digne religieux, d'un homme de distinction et de rare mérite, sa vie s'était écoulée dans l'honneur et l'indépendance. Aussi des amis prudents lui conseillèrent-ils de mettre ses forces à l'épreuve avant d'embrasser la Réforme d'une manière définitive. Mais sa ferveur n'admettait pas d'essai ni de délai : ce n'était plus le noble Antoine de Heredia, ni le Très-Révérénd Père Prieur de Sainte-Anne, ni l'orateur de la cour : c'était un humble petit novice qui marchait à grands pas, le 27 Novembre

1568, sur la route de Durvelo. Le lendemain, premier dimanche de l'Avent, après avoir célébré la messe, il s'agenouilla au pied de l'autel près du Père Jean : tous les deux, en présence de Dieu, de ses anges et de Notre-Dame, Reine du Carmel, renoncèrent solennellement à la règle mitigée et s'engagèrent à vivre désormais selon la règle primitive. Suivant la coutume introduite dans l'Ordre par notre Sainte, ils prirent aussi de nouveaux noms : le Père Antoine choisit celui d'Antoine de Jésus ; le Père Jean, de Jean de la Croix ; un frère de Sainte-Anne qui avait suivi le Père Antoine et qui fit sa profession avec les deux Pères, voulut s'appeler Joseph du Christ : de sorte, dit l'historien de saint Jean de la Croix, qu'à eux trois ils composèrent un Jésus-Christ crucifié.

Trois mois après, des circonstances que nous rapporterons bientôt permirent à Thérèse de visiter « sa chère maisonnette de Durvelo. »

« Au carême de 1569, raconte la sainte Mère, je passai
 « par là. J'arrivai le matin : le Père Antoine, avec l'air de
 « belle humeur qui est toujours le sien, balayait devant
 « la porte de l'église. Qu'est-ce ceci, mon Père, lui dis-je,
 « et qu'est devenu le point d'honneur ? — Ah ! maudit soit
 « le temps où j'en tenais compte, me répondit-il en riant.
 « J'entrai dans la chapelle et je fus émue en voyant de
 « quel esprit de ferveur, de pauvreté, le Seigneur l'avait
 « remplie. Je n'étais pas seule à m'attendrir : deux mar-
 « chands de mes amis qui m'accompagnaient depuis Mé-
 « dina del Campo, visitèrent avec moi la maison ; ils ne
 « firent que pleurer. Nous ne vîmes partout que des croix
 « et des têtes de mort. Jamais je n'oublierai une petite
 « croix de bois suspendue près du bénitier et sur laquelle

« on avait collé une image de Notre Seigneur; cette image
« était de simple papier, mais elle inspirait plus de dévo-
« tion que si elle eût été de grand prix et bien travaillée.
« Le chœur, formé de l'ancien galetas, était élevé vers le
« milieu, de sorte que les Pères pouvaient y réciter l'of-
« fice assez commodément ; mais il fallait se baisser beau-
« coup pour y entrer. Aux deux angles du chœur, du côté
« de l'église, ils s'étaient ménagé deux petits ermitages
« où ils ne pouvaient rester qu'assis ou couchés, et encore
« dans cette position ils touchaient presque le toit de la
« tête. Le sol était tellement humide qu'il fallait le cou-
« vrir de foin. J'appris qu'au lieu d'aller dormir après
« Matines, nos Pères se retiraient dans ces ermitages et
« y demeuraient en oraison jusqu'à Prime, avec un si grand
« recueillement que, lorsque la neige tombait sur eux par
« les fentes du toit, ils ne s'en apercevaient point et ren-
« traient au chœur sans penser seulement à secouer leurs
« habits. »

Ces pieux excès effrayèrent la sainte Mère: elle aussi voulait une grande mortification, mais réglée par la prudence. Les Pères lui ayant demandé conseil sur différents points de la règle, elle leur donna ses avis, « puis, ajoute-
« t-elle, faible et imparfaite comme je le suis, je crus
« devoir les conjurer de modérer la rigueur de leurs pé-
« nitences. Le Seigneur ne m'avait accordé qu'après bien
« des vœux et des prières des personnes capables d'en-
« treprendre ce grand ouvrage. Le voyant si bien com-
« mencé, je craignais que le démon, pour empêcher qu'il
« ne s'achevât, ne portât ces Pères à des austérités ex-
« cessives, capables de leur ruiner la santé. Une pareille
« crainte venait, comme je l'ai dit, de mon imperfection

« et de mon peu de foi. Comme ces Pères avaient les
 « vertus qui me manquent, ils firent peu d'attention à
 « mes paroles et n'abandonnèrent aucun de leurs exer-
 « cices. Je leur dis adieu et m'en allai l'âme remplie de
 « consolation. »

Thérèse se rendait à Tolède. Avant de l'y suivre, nous jetterons un coup-d'œil d'ensemble sur la suite de l'histoire des Carmes Déchaussés. C'est sans doute la part la plus glorieuse de l'œuvre de notre Sainte : elle-même le déclare. « Que d'actions de grâces, à ce sujet, ne dois-je pas rendre à Dieu, car c'est une faveur bien plus grande, selon moi, que celle de fonder des monastères de religieuses ! » En effet, elle ne donnait pas seulement à l'Eglise des âmes contemplatives qui, s'immolant dans le secret du cloître, verseraient toute leur vie les parfums de leur prière et leurs larmes d'amour sur les pieds du Seigneur, pour apaiser sa justice en faveur des coupables. L'âme contemplative, le cœur brûlant d'amour et avide de sacrifice se retrouve aussi sous le froc du Carme : l'oraison est sa nourriture ; le silence, sa force ; la pénitence, son armure ; avant tout il est moine ; mais il est apôtre en même temps. Il sort de sa solitude afin de faire entendre au monde une parole rendue plus saisissante par les exemples de sa vie et l'austérité de son vêtement. Il va se jeter dans la mêlée, pour emprunter le style de la sainte Mère ; il combat en vaillant capitaine contre les ennemis de l'Eglise de Dieu ; il prend part aux travaux multiples du sacerdoce dont il porte le caractère, et les missions lointaines, après les cités d'Europe, verront bientôt arriver sur leurs plages les frères des deux ermites de Durvelo. Comment *sainte Thérèse* n'eût-elle pas tressailli de bonheur ? Qui savait

comprendre comme elle la grandeur de la double vocation de ses fils? Elle pourra se consoler désormais de n'être qu'une pauvre femme incapable d'annoncer aux hommes la vérité, puisqu'elle devient mère de toute une génération qui la prêchera d'âge en âge avec autant de science que de zèle. Disons-le cependant, cette œuvre glorieuse lui coûta cher et devint plus d'une fois sa couronne d'épines. Elle souffrit d'abord des persécutions violentes soulevées par les Carmes Mitigés contre les Carmes de la Réforme, page douloureuse que nous aurons à lire. Elle souffrit aussi de rencontrer dans cette chère portion de sa famille quelques caractères inflexibles; elle sembla prévoir leurs excès de rigueur, les mesures oppressives dont Dieu lui épargna la vue et que sa présence, du reste, eût sans doute toujours empêchées. Ce sont des ombres, mais des ombres, hâtons-nous de le dire, sur un tableau splendide: ombres de la fragilité humaine qui se retrouvent partout et au milieu desquelles la beauté des saints brille avec plus d'éclat.

Il faut d'ailleurs tenir compte des avantages et des difficultés du terrain sur lequel s'élève un édifice pour apprécier la valeur de ce dernier. Or, notre Sainte bâtissait la Réforme en Espagne, sous ce ciel de foi, sur cette terre d'héroïsme arrosée durant huit siècles du sang des croisés. La race sortie d'un si long temps d'épreuve devait avoir dans le sang quelque chose d'indomptable, et sa rare énergie offrait de grandes ressources à quiconque savait s'en emparer pour la mettre au service de Dieu. C'est ce que fit Thérèse. Elle réussit sans peine à implanter la règle primitive parmi les Carmes Déchaussés; leur zèle dépassa même ses désirs et la pénitence fut portée chez

eux à un degré qui l'effraya souvent, comme nous l'avons vu. Les autres vertus monastiques furent embrassées avec autant de courage. Partout il n'y eut à craindre que l'excès; c'était la conséquence de l'ardeur de ces fortes natures. Thérèse vit le péril: elle lutta contre lui; mais il était moins facile de faire des hommes doux et soumis de ces fiers Castillans (1) que des héros et des martyrs; et la sainte Mère devra s'armer de patience, avertir, reprendre, beaucoup souffrir, avant de triompher.

Au milieu de ces épreuves, S. Jean de la Croix sera sa consolation, sa meilleure espérance; elle trouvera un autre appui dans le Père Jérôme Gratien de la Mère de Dieu, son bâton de vieillesse, son dernier Père spirituel en même temps que son bien-aimé fils. Le Père Antoine ne cessera de lui être un utile auxiliaire. Un grand nombre d'autres la réjouiront par leur conduite irréprochable et, dans ceux-mêmes qu'elle devra blâmer sur quelques points, elle trouvera encore tant de vertus que, jusqu'à son dernier jour, elle en remerciera Dieu et ne lui demandera d'autre grâce que celle de conserver toujours à la Réforme la ferveur de ses commencements.

Le monastère de Durvelo fut transféré l'année suivante au village de Manzera où un riche seigneur, don Louis de Tolède (2), offrit aux Pères une maison et une chapelle

(1) Nous n'oublions pas que l'homme le plus inflexible de la Réforme fut le P. Nicolas Doria, d'origine génoise, et que le P. Ambroise Mariano dont la Sainte déplore la tenacité, était né à Naples. Mais l'un et l'autre vécurent longtemps en Castille avant d'entrer au Carmel, et leur première vie, surtout celle du P. Mariano, les prédisposait plus qu'une naissance castillane à la vivacité comme à l'obstination.

(2) Don Louis de Toledo, après avoir donné au Carmel une partie de ses biens, fut plus heureux encore de lui offrir ses enfants; son fils aîné et

qu'il avait construite pour y placer une très-belle image de la Sainte Vierge, trésor héréditaire de sa famille. Il ne pouvait confier ce trésor à une meilleure garde qu'à celle des Frères de Notre-Dame. Il pourvut généreusement aux frais de leur installation et leur bâtit un monastère régulier avec cloîtres, jardin, cellules, église ; enfin, dit notre Sainte, il fit les choses en vrai gentilhomme et en gentilhomme chrétien.

Les Pères continuèrent à Manzera leur vie pénitente de Durvelo. Ils allaient prêcher dans les hameaux voisins où les villageois manquaient de secours religieux. Souvent ils traversaient deux lieues de distance, marchant pieds nus sur les chemins raboteux ou sur la glace et la neige, pour aller instruire les enfants, éclairer les pécheurs. Leur journée se passait à prêcher et confesser ; ils ne rentraient que vers le soir au couvent prendre leur frugal repas ; la nuit ramenait ensuite le saint office ; le matin, l'oraison, après laquelle les courses apostoliques recommençaient.

Ils reçurent bon nombre de novices qui furent confiés à la direction du Père Jean de la Croix. L'année suivante vit la fondation de Pastrana où le noviciat fut transféré. Ensuite les établissements se multiplièrent, malgré des épreuves qui auraient mille fois déraciné l'œuvre de notre Sainte, si la base n'eût été inébranlable, le doigt de Dieu reposant au sommet.

sa fille vécut et mourut saintement sous l'habit de sainte Thérèse. Quant à la pauvre lutte de Durvelo, elle laissa au cœur des Carmes Déchaussés de si vifs regrets qu'ils n'eurent point de repos avant d'en avoir recouvré la possession.

CHAPITRE XIX.

Tolède et Pastrana.

Plusieurs fois déjà nous avons suivi notre Sainte à Tolède. Dona Louise de Lacerda lui réservait un appartement retiré de son palais et le tenait prêt à la recevoir, quand ses voyages l'obligeaient de traverser la ville ; mais, fondatrice du Carmel de Malagon qu'elle entretenait de ses dons, la duchesse ne songeait pas à en établir un autre près de sa résidence habituelle. La noblesse tolédane qui aimait et vénérât Thérèse, suivait de même avec intérêt l'extension rapide de ses couvents sans lui en demander un pour la capitale de la Nouvelle-Castille. Dieu voulait que, dans cette grande cité, le monastère s'établît par des voies plus humbles et qu'aucun Carmel ne fût à ses débuts plus pauvre et plus délaissé.

Parmi les marchands de la ville, nul ne jouissait d'une meilleure réputation que Martin Ramirez. « Homme
« d'honneur, vrai serviteur de Dieu, il avait toujours

« vécu en bon chrétien ; il ne s'était jamais marié
« et les profits de son commerce passaient en bonnes
« œuvres. Le poids de l'âge l'invitant à songer plus que
« jamais à l'éternité, il résolut de laisser à Dieu la belle
« fortune qu'il lui avait consacrée durant sa vie, et
« chercha par quelle destination particulière il pourrait
« lui être le plus agréable. » Il n'était pas encore éclairé
au mois de Novembre 1568, lorsqu'il fut pris « du mal de
la mort. » Instruit de son état et de ses désirs, un Père
Jésuite accourut près de lui : c'était le Père Paul Hernandez.
Ce religieux connaissait la sainte Mère, l'esprit et la
ferveur de ses filles ; il désirait ardemment les voir s'éta-
blir à Tolède, et, pensant que le testament du marchand
pourrait ouvrir les voies de la Providence, il lui repré-
senta que, pour la gloire de Dieu et le bien de la ville, il
n'avait point de meilleur usage à faire de son patrimoine
que de le consacrer à une fondation de Carmélites. Martin,
trop malade pour régler lui-même l'affaire, la laissa entre
les mains de son frère, Alphonse Ramirez, et rendit le
jour même son âme à Dieu.

Alphonse Ramirez, digne de la confiance qu'il lui avait
témoignée, pria le Père Jésuite d'écrire à la Sainte et de le
mettre en rapports directs avec elle. Ce fut le seul service
que le Père Hernandez put rendre aux Carmélites en cette
occasion ; un changement de résidence l'éloigna de Tolède
avant leur arrivée.

Thérèse apprécia de suite le mérite d'Alphonse Ramirez.
Son loyal et franc caractère lui plut beaucoup, même avant
qu'elle le vit de près. Ce n'était pas, du reste, le premier
marchand qu'elle mettait au nombre de ses amis : toute
grande qu'elle était, jamais elle ne fut fière, et, depuis

qu'elle portait son beau nom de Thérèse de Jésus, les lignées des Cepeda et des Ahumada, à ses yeux, ne comp-
taient pour rien. Les travaux du monastère de Valladolid
auxquels vint se joindre une fièvre violente l'empêchant
de se rendre aussitôt à Tolède, elle écrivit lettres sur lettres
à Alphonse Ramirez, à dona Louise de la Cerda pour pré-
parer de loin la fondation. A la duchesse, notre Sainte ne
demandait autre chose que l'appui de son grand crédit
près des autorités civiles et religieuses. « Pour l'amour de
« Dieu, Madame, tâchez d'obtenir la permission et vous
« verrez bientôt arriver votre servante : il semble vrai-
« ment que Notre-Seigneur ne veut pas nous séparer. »
Avec Alphonse qu'elle considère comme fondateur, elle
entre dans les détails de l'entreprise; elle l'exhorte au cou-
rage, à la générosité. Il en faut à ceux qui s'occupent des
Carmélites, leurs établissements ne pouvant se faire
sans contradiction. « Ne croyez pas, Monsieur, avoir
« à donner seulement ce que vous pensez donner mainte-
« nant, écrit l'aimable Sainte: je vous en préviens; pré-
« parez-vous à donner bien davantage, car voici comment
« le divin Maître récompense les bonnes œuvres : il dispose
« les choses de telle sorte qu'on puisse encore en faire de
« plus grandes. Ce n'est rien de donner de l'argent, cela
« ne fait pas grand mal. Mais quand nous nous verrons
« au moment d'être lapidés, vous, monsieur votre gendre
« et tous tant que nous sommes qui nous mêlons de cette
« affaire, comme il faillit nous arriver lors de la fondation
« de Saint-Joseph d'Avila, oh ! c'est alors qu'il y fera
« bon. »

Enfin, le 21 Février 1569, Thérèse se mit en route ; elle
visita sur son passage le monastère de Médina et la mai-

sonnette de Durvelo, s'arrêta quelques jours à Saint-Joseph d'Avila, où elle prit deux religieuses (1) et repartit le 15 Mars, accompagnée du pieux abbé Gonzalez d'Aranda, l'un des premiers soutiens de la Réforme; Julien d'Avila, son aumônier ordinaire, était resté occupé à Valladolid.

Le voyage, entrepris au milieu des jeûnes du carême, devait être de plus de cinquante lieues, car il fallait s'écarter de la voie directe pour traverser Madrid où la princesse Jeanne demandait une entrevue à notre Sainte (2). Il est temps de voir comment Thérèse soutenait ces fatigues continuëles, ce bruit des villes et des grandes routes sans que sa vie d'oraison en souffrît.

« Notre chariot nous sert d'église et de couvent, » disait un saint des premiers siècles (3) à ses compagnons qui traversaient avec lui, au chant des psaumes, les déserts de l'Arabie. Thérèse pouvait parler de même à ses filles : l'intérieur de son modeste équipage était un véritable monastère. Elle portait avec elle de l'eau bénite, une statue de l'Enfant-Jésus et une clochette pour sonner l'heure de l'oraison, de l'office, du silence, comme si l'on eût été au fond de Saint-Joseph. Une horloge de sable mesurait le temps de ces différents exercices. Dès que la clochette avait tinté, tous ceux qui accompagnaient la Sainte, religieux, prêtres, séculiers, même cochers et domestiques suspendaient leurs entretiens ; mais c'était,

(1) Les sœurs Isabelle de Saint-Dominique et Isabelle de Saint-Paul.

(2) La princesse Jeanne, rapporte l'Histoire Générale des Carmes, pria la Sainte de lui donner par écrit des avis pour le roi son frère. Thérèse y consentit et Philippe II fut si touché en les lisant qu'il voulut l'en remercier lui-même ; mais notre Sainte était déjà sur la route de Tolède. (*Hist. Gén. des Carmes*, t. 1, liv. 3, ch. 23. — *Boll.*, n° 1569).

(3) S. Grégoire de Nysse.

dit Ribera, un curieux spectacle de voir l'allégresse de ces derniers, quand on sonnait la fin du silence. La Sainte les récompensait par de petits présents ou par de meilleurs repas, lorsqu'ils avaient été fidèles à se taire aux heures marquées.

Les nuits se passaient à l'hôtellerie. Les religieuses, avant de sortir du coche ou du chariot, baissaient leurs grands voiles ; elles se renfermaient ensemble dans une chambre séparée et l'une d'elles, désignée comme portière, se tenait près de la porte pour recevoir les commissions du dehors sans troubler le recueillement des sœurs. Thérèse surveillait tout : levée toujours la première, elle réveillait les autres, et, le soir encore, prenait son repos la dernière. Chaque matin, le prêtre qui les accompagnait, leur disait la messe ; elles se confessaient et communiaient aux jours réglés. La sainte Mère entretenait la ferveur par son exemple et au besoin par ses discours. Le sentiment de la présence de Dieu semblait devenir plus profond, plus pénétrant dans son âme à mesure que les distractions forcées se multipliaient. D'un mot, d'un signe, par sa seule contenance, par l'expression de son regard, elle disait à chaque instant à ses filles : Dieu est là. Le moindre incident du voyage, ici une rivière que l'on devait passer à gué, là une montagne à gravir à pied, plus loin un beau point de vue admiré en passant, aujourd'hui une aurore splendide, demain un orage épouvantable, tout jusqu'à la poussière des chemins, aux incommodités de la route, lui servait de sujet pour bénir le Seigneur et parler de lui (1). Elle avait composé un cantique que l'on chantait aux heures de récréa-

(1) Ribera. — *Hist. Gén. des Carmes.*

tion : elle y rappelait le souvenir d'Elie traversant le désert, du divin Maître parcourant la voie de la pauvreté et de la pénitence ; et toutes en chœur s'écriaient à la fin :

Caminemos para el cielo
Monjas del Carmelo (1).

Aussi était-ce un bonheur de voyager avec elle, et, malgré les difficultés des fondations, celles qu'elle choisissait pour compagnes s'estimaient indignes d'une telle grâce. Elle seule portait le poids du sacrifice qu'elle épargnait aux autres. Tandis qu'elle nourrissait leurs âmes et veillait sur leurs moindres nécessités, traitant en même temps les affaires de tout genre qui se rattachaient à ses nouveaux établissements, elle soupirait du fond du cœur vers sa petite cellule d'Avila et demandait à Dieu quand il lui plairait de l'y ramener et de l'y laisser dans la paix et le recueillement. Un jour que ce désir la pressait davantage, Notre-Seigneur l'en reprit : « *Ma fille, lui dit-il, comprends-le bien, le mérite ne consiste pas à goûter de grandes joies dans l'oraison, mais à faire ma volonté.* » Et sa volonté, le divin Maître la lui avait exprimée peu de temps auparavant. « *Il n'est pas temps de te reposer, lui avait-il dit durant son action de grâce, mais bien de te hâter de fonder d'autres monastères, je trouve moi-même mon repos dans les âmes qui s'y abritent* (2). »

Or, la volonté de Dieu une fois connue, rien ici bas, comme elle l'affirmait avec une sainte fierté, n'était capa-

(1) Marchons, marchons vers le ciel, Religieuses du Carmel. (*Poème 25, Vic. de la Fuente t. 1.*)

(2) *Relation*, III^e. Au monastère de Saint-Joseph de Malagon, le second jour de Carême.

ble de l'empêcher d'obéir. Le monde continuait ses murmures autour de chaque fondation : elle ne l'écoutait point et restait sourde de même quand, après l'avoir censurée, raillée, il se mettait à l'applaudir. Tolède lui réservait une nouvelle expérience de cette vicissitude des opinions humaines. Elle aura besoin plus que jamais de son énergie pour ne pas lâcher prise et de tout son amour de la pauvreté pour endurer une indigence qui, au milieu de la noble cité, nous retracera les scènes du hameau de Durvelo.

Le 24 Mars, Thérèse et ses deux religieuses arrivèrent à Tolède. La duchesse de la Cerda les reçut, selon sa coutume, comme ses meilleures amies et leur donna un appartement isolé, mais ne leur offrit point d'autres services. La Sainte qui aimait à n'importuner personne, surtout ses bienfaiteurs, résolut de se tirer seule d'affaire, et se rendit chez Alphonse Ramirez afin de régler leurs derniers arrangements. Elle trouva un excellent homme, simple et droit, tel qu'elle le connaissait d'avance ; près de lui, un autre personnage très-influent sur l'esprit d'Alphonse, se montra moins accommodant. C'était son gendre Diego Ortiz, homme de bien, lettré, versé dans la théologie, malheureusement trop attaché à ses idées propres. Il voulut stipuler les conditions de la fondation ; il en présenta d'inadmissibles et Thérèse le quitta sans avoir rien conclu, ne pouvant, dit-elle, le mettre à la raison.

On avait besoin de prendre un délai pour s'entendre. Pendant ce temps, la Sainte cherchait une demeure et sollicitait ses permissions de l'administrateur du diocèse, car le siège archiépiscopal de Tolède était en vacance comme l'évêché de Valladolid, et un grand seigneur, don Gomez

Tello Giron, gouvernait par intérim (1). Don Gomez hésita : il avait peine à comprendre de quelle utilité seraient pour Tolède quelques pauvres Carmélites ; puis, sur l'opposition formelle du Grand Conseil, il refusa nettement. Deux mois et demi se passèrent en démarches inutiles : pas de maison, pas de licence ; pour comble de malheur, Alphonse Ramirez, entraîné par son gendre, se retira, non sans regret. Que faire ? Lutter, souffrir, soutenir l'ennui de l'attente ? oui ; retourner en arrière ? jamais. L'essentiel, c'était d'abord de fléchir le Gouverneur. Le fils de l'Adelantado de Castille, chanoine de Tolède, don Pierre Manrique, le tenta sans succès. La duchesse de la Cerda n'ayant pas été plus heureuse, notre Sainte résolut de lui parler elle-même. Elle se rendit à une église voisine de son palais et l'envoya prier de bien vouloir lui accorder audience dans l'église ; don Gomez y consentit. Dès qu'elle l'aperçut, elle vint à sa rencontre, et, seule devant lui :

« Monseigneur, lui dit-elle, voilà plus de deux mois que
 « je suis ici, non pour voir la ville ou pour y prendre mes
 « plaisirs, mais pour y chercher la gloire de Dieu et le
 « bien des âmes. Il eût été digne de vous et de l'autorité
 « dont vous êtes investi de protéger de pauvres femmes
 « qui ne demandent qu'à vivre dans la pénitence. Vrai-

(1) Le diocèse de Tolède se trouvait alors dans une situation particulière. Les opinions théologiques de son dernier archevêque, Mgr Barthélemy Carranza l'avaient fait renfermer dans les prisons du Saint-Office : il en sortit pour se rendre à Rome où il mourut en 1576. Le gouverneur dont nous parlons ici était un administrateur ecclésiastique ; mais le Conseil avait un caractère purement civil : il avait été constitué autour du siège primatial de Tolède pour soutenir ses droits temporels et l'aider à surveiller ses vastes domaines. Peu à peu il fut immiscé dans les affaires religieuses, surtout pour les questions de droit. (Vic. de la Fuente.)

« ment, c'est chose dure de ne trouver personne qui veuille
« nous seconder, et que, tout au contraire, ceux qui ne
« songent qu'à leurs passe-temps, s'efforcent d'entraver
« une œuvre si agréable à Dieu. Sachez, Monseigneur,
« que nous n'avons rien à perdre en nous éloignant d'ici
« et que nous pouvons vivre ailleurs ; mais vous, vous
« répondrez au tribunal du souverain Juge de la perte
« que peut faire la ville, si vous ne cessez de combattre
« l'œuvre de Dieu que vous devriez soutenir. »

Loin de s'offenser de cette parole intrépide, don Gomez, tout ému, accorda sur le champ la licence demandée, à condition toutefois que le monastère serait fondé sans rentes, ni patron, ni fondateur. La Sainte accepta de grand cœur. Elle n'avait que trois ducats et pas de maison ; mais la question d'argent ne comptait jamais dans ses embarras. « Thérèse et trois ducats, disait-elle, ce n'est rien ; mais Dieu, Thérèse et trois ducats, c'est tout. » Ce fut, en effet, avec Dieu, Thérèse et trois ducats que s'établit le couvent de Tolède.

Un autre marchand lui vient le premier en aide, et promet de trouver une maison de louage. Il cherche en vain, puis il tombe malade : de ce côté, nouvelle déception. Thérèse redouble ses prières ; mais Dieu se plaît à l'éprouver jusqu'au pied de l'autel. Chaque matin, elle assistait à la messe, soit dans la chapelle des Jésuites, soit dans l'église de Saint-Jean des Rois, proches l'une et l'autre du palais de la Cerda. Un jour, après avoir communié, cachée sous son voile et son manteau, elle prolongeait son action de grâces au gré de sa ferveur, quand de violents coups de sabot pleuvent sur sa tête. Thérèse, sans s'émouvoir, regarde son agresseur. C'était une femme du peuple qui, ayant perdu l'une

de ses chaussures, la cherchait en vain et s'imaginait que cette étrangère, si pauvrement vêtue, l'avait sans doute dérobée. Peut-être avait-elle commencé par la réclamer à notre Sainte, et, celle-ci, absorbée dans son oraison, n'ayant rien entendu, la malheureuse s'était exaspérée. Thérèse, sans lui faire aucun reproche, se retourna vers ses deux compagnes qui, hors d'elles-mêmes, voulaient prendre sa défense : « Que Dieu pardonne à cette bonne « femme, leur dit-elle en souriant, j'avais déjà bien assez « mal à la tête. »

Après cet incident, Thérèse aurait pu se défier d'une autre rencontre qui eut lieu quelques jours après, encore à l'église. Un jeune homme indigent, d'un extérieur modeste, timide, mais peu agréable, s'approcha d'elle, et, non sans embarras, lui offrit de la servir en tout ce qui dépendrait de lui. « Seulement, observa-t-il, je n'ai rien à donner que ma personne. » C'était par le commandement d'un religieux franciscain, son confesseur, qu'il osait faire pareille démarche, à laquelle, il faut le dire, Thérèse d'abord ne comprit rien. « En effet, Andrado, n'avait rien dans son apparence qui semblât le rendre propre à traiter avec des Carmélites. » Elle le remercia gracieusement, prit son adresse pour lui faire plaisir et se divertit ensuite avec ses filles du beau protecteur qu'elles avaient rencontré.

Néanmoins son esprit de foi lui persuada bientôt que ce pauvre jeune homme ne lui avait pas été envoyé par un saint religieux sans quelque secret dessein du Ciel. Elle voulut mettre à l'épreuve sa bonne volonté. Ses filles continuaient à rire du personnage et la conjuraient de le laisser chez lui ; sans les écouter, elle le fit appeler et le

pria de lui trouver une maison. Le bon Andrado, heureux de la confiance de la Sainte, répondit que c'était très facile. Le lendemain matin, treizième jour de Mai, Thérèse assistait encore à la messe, lorsque Andrado revient lui dire que la maison est louée : il lui en présente les clefs et la prie de visiter elle-même sa résidence pour voir si elle la trouve à son gré. Thérèse en est ravie. « Que la conduite
« de la Providence est admirable ! s'écrie-t-elle. Depuis
« plus de trois mois les riches du monde nous cherchaient
« une demeure à travers Tolède, et n'en trouvaient pas
« plus que s'il n'y avait pas eu de maisons dans la ville.
« Arrive ce jeune garçon qui n'a rien pour lui que son
« indigence, et le Seigneur permet qu'il en découvre une
« sur le champ. »

Andrado se mit à la disposition de la Sainte pour transporter ses meubles dans sa nouvelle demeure. « Quant à
« cela, mon cher Andrado, lui répondit-elle, ce ne sera pas
« long. Lorsque vous aurez porté deux paillasses et une
« couverture, le déménagement sera fait. » — « Mère,
murmurèrent ses filles, contrariées d'un tel aveu, vous allez décourager ce malheureux. Nous voyant si pauvres, il ne voudra plus nous servir. » La Sainte connaissait mieux le cœur de son Andrado : il continua ses bons offices, car il n'attendait que de Dieu seul sa récompense.

Avec ses trois ducats Thérèse acheta deux petits tableaux pour la chapelle et paya les deux paillasses et la couverture. L'une des femmes de Louise de la Cerda, mieux inspirée que sa maîtresse, offrit aux Carmélites, en les voyant partir, un prêt de cent réaux. Ce fut tout ce que la Sainte emporta de la demeure de sa noble amie. Ce modique emprunt lui permit d'appeler des ouvriers ; elle les fit travail-

ler toute la nuit, à petit bruit pour ne pas découvrir son dessein. On improvise un autel ; on le couvre d'ornements, autre prêt des Pères Jésuites ou Dominicains ; on l'orne de fleurs printanières. Bientôt tout est en ordre, propre, gracieux même dans une extrême simplicité ; mais la salle que l'on a transformée en chapelle est sans issue pour le public. Il faut ouvrir la porte du côté d'une petite chaumière qui dépend de la maison louée par Andrado. Les ouvriers attaquent la cloison : leurs coups de ciseau réveillent les femmes logées dans cette maisonnette que l'on n'avait osé prévenir de peur d'être trahi par leur indiscretion. Elles se lèvent effrayées, courroucées : Thérèse comprend leur frayeur, adoucit leur colère, leur promet de leur faire chercher une autre demeure et de les indemniser de l'ennui qu'elle leur cause bien involontairement. L'heure de la messe étant venue, la paix est signée, en grande hâte, à ces conditions, et nos bonnes voisines commencent leur déménagement.

Le Prieur des Carmes de Tolède célébra le Saint-Sacrifice. Chaque fondation semblait marquée par un progrès dans le dénûment et l'humilité. Ainsi la cloche de trois livres de Saint-Joseph fut remplacée cette fois par une sonnette de sacristie. Son timbre argentin suffit pour attirer quelques passants, entre autres un petit enfant qui se mit à crier de tout son cœur : Dieu soit béni ! oh ! que ceci est beau ! Thérèse en fut attendrie : « Mes sœurs, dit-elle, oui, « bénissons le Seigneur ; n'aurions-nous obtenu que cette « louange de Dieu sortie des lèvres de ce petit ange, nous « serions bien récompensées de nos peines. » De proche en proche la nouvelle de la fondation circula bientôt dans Tolède qui se réveilla dans l'allégresse : certain prophète

avait annoncé, dit-on, pour ce jour-là un grand désastre ; beaucoup craignaient la fin du monde, si bien que l'on s'était confessé la veille comme aux vigiles des fêtes. Quand, au lieu de la ville détruite, on vit un monastère édifié, et un monastère de la Mère Thérèse, chacun rendit grâce au Ciel (1).

Les embarras recommencèrent bientôt. Le Gouverneur était absent ; les membres du Conseil, ignorant le résultat de son entrevue avec Thérèse, s'indignèrent que celle-ci eût fondé sans leur permission ; ils se plaignirent hautement de la hardiesse de *cette petite femme* et défendirent que la messe fût célébrée une seconde fois dans sa chapelle. La Sainte se soumit avec douceur et leur envoya dire que, bien qu'elle n'y fût pas obligée, elle ne ferait rien contre leur gré. Don Manrique prit sa cause en main : il présenta au Conseil les patentes par lesquelles Thérèse était autorisée à fonder des couvents dans toute la Castille ; un religieux dominicain, ami du gouverneur, se porta garant de la parole donnée par ce dernier. Peu à peu le Conseil s'apaisa et les Carmélites purent vivre et prier en liberté.

La pauvreté ne cessa pas si vite. On connaît l'importance du mobilier transporté sur les épaules d'Andrado ; des mois entiers se passèrent sans qu'aucune ressource permît de l'accroître. Or les nuits sont toujours froides sur les hauteurs de Tolède, et l'unique couverture laissait la petite communauté souvent transie. Le soir, les deux jeunes sœurs l'étendaient sur le lit de leur Mère, l'assurant que ses cinquante-cinq ans ne pouvaient s'en passer ; elles-mêmes s'abritaient sous leurs manteaux de chœur. Une nuit,

(1) *Hist. Gén. des Carmes.*

voyant Thérèse dans les frissons de la fièvre, elles la couvrirent aussi de ces manteaux. Thérèse ne s'en aperçut point et elle tremblait toujours. Oubliant son dénûment : « Mes filles, leur dit-elle, ne pourriez-vous me donner une « couverture? J'ai bien froid. — Hélas! Mère, lui fut-il « répondu, n'en demandez pas d'autres, car vous avez sur « vous toutes celles du monastère. » La Sainte se mit à rire et depuis elle racontait souvent ce trait avec la plus aimable simplicité.

La cuisine s'accordait avec l'ameublement. Un jour, on partageait un œuf en trois; une autre fois, c'était une sardine: encore le bois manquait-il pour la cuire, quand une main inconnue déposa des sarments dans la chapelle. On se servait d'une poêle d'emprunt; on pilait le sel avec une pierre; la lumière manquait le soir. Enfin on n'avait rien, absolument rien, et c'était le sujet d'une joie perpétuelle. Thérèse le raconte pour bénir Dieu de la générosité de ses filles; mais se plaindre de qui que ce soit, elle n'y songe pas. Au contraire, elle excuse sa chère duchesse qui la laisse ainsi manquer de tout à quelques pas de sa demeure. « C'est Dieu, dit-elle, qui le permet, pour nous « faire connaître par expérience les douceurs de la pauvreté; on ne peut expliquer la chose autrement, car cette « grande dame m'aimait beaucoup et s'était toujours « montrée très-généreuse; mais je ne lui demandai rien, « parce que je ne puis souffrir d'être à charge, et elle, par « bonheur, ne s'aperçut point de notre dénûment. Nous « trouvions dans ce dénûment tant de délices et de consolations intérieures que je ne puis m'en souvenir sans « admirer ce que le Seigneur cache de vraies richesses « dans les vertus ».

Après avoir éprouvé le courage de ses servantes, le Seigneur leur montra qu'il veillait sur leur fondation. Alphonse Ramirez, regrettant toujours de l'avoir abandonnée, obtint que son gendre se montrât plus conciliant et envoya d'abord des aumônes abondantes. La Sainte les reçut avec autant de tristesse que si on lui eût enlevé un trésor (1); elle vit le même chagrin sur le front de ses compagnes. « Eh ! qu'avez-vous, mes filles ? leur demanda « Thérèse : vous êtes tristes ? » — « Ma Mère, répondirent « ces vraies Carmélites, comment ne le serions-nous pas, « maintenant que nous ne sommes plus pauvres ? » Elle-même refusa plusieurs fois au tour des dons qui ne pouvaient s'accorder avec son amour de la pauvreté. Un jour elle rendit gracieusement à une noble dame des couvertures trop moelleuses. Peu de temps après, une novice, avant d'entrer au monastère, envoya d'avance tous ses meubles ; elle les lui retourna en lui déclarant qu'il n'y aurait plus de place pour la recevoir, si le couvent se remplissait de mobilier.

Alphonse Ramirez, non content de ses libéralités personnelles, voulut exécuter aussi les intentions de son frère. Le monastère était déjà fondé sans son concours, et, d'après les conditions stipulées par le Gouverneur et le Conseil, Thérèse ne pouvait, du reste, donner à personne le titre de fondateur ; mais elle proposa de laisser la famille Ramirez bâtir une grande chapelle sur le terrain qu'il faudrait acheter au sortir de la maison de louage, et d'y établir les fondations de messes léguées par Martin Ra-

(1) Es cierto que era tanta mi tristeza, que no me parecia sino como si tuviera muchas joyas de oro, y me las llevaran y dejaran pobre. (*Fondations*, ch. XV).

mirez. Une difficulté survint. La noblesse tolédane commençait à sortir de son indifférence vis-à-vis du Carmel. Un personnage de haut rang ayant offert à la Sainte de construire l'église pour y attacher son nom, on s'indignait de la préférence accordée à un simple marchand. La Sainte fut peu émue de cette opposition. « Grâce à Dieu, » dit-elle, j'ai toujours plus estimé la vertu que le lignage. » Néanmoins la famille Ramirez demandant aussi le droit de sépulture dans la chapelle, les avis contradictoires assaillirent Thérèse qui finit par rester indécise. Assurément les grands seigneurs de Tolède permettaient aux marchands de secourir les pauvres et de faire l'aumône aux monastères; mais construire un édifice sur la poussière d'un Martin Ramirez et assurer à ses proches un perpétuel souvenir dans un couvent de religieuses où entraient des filles de noble rang, c'était chose intolérable. La ville se remua : notre Sainte, devant la fierté de sa race, recourut à l'Arbitre des grands et des petits : éclairez-moi, Seigneur, disait-elle avec instance, que dois-je faire ? La réponse ne se fit pas attendre : *« Quelle folie, ma fille, de s'arrêter aux vanités du monde ! Jette les yeux sur moi : vois combien j'ai été pauvre et méprisé de lui ! Crois-tu que les grands de la terre soient grands devant moi ? Et vous autres, devez-vous vous estimer d'après vos titres ou selon vos mérites ? Ah ! ma fille, au jour du jugement, quel cas fera-t-on des domaines et des lignées ? »*

« Cette réprimande me laissa toute confuse, nous raconte « Thérèse. Je résolus de conclure aussitôt mes arrange-
« ments avec Alphonse Ramirez et je lui donnai la grande
« chapelle. Je n'eus point sujet de m'en repentir, car ce

« fut grâce à son secours que nous pûmes acheter une
« maison et l'une des plus belles de Tolède. »

Les Carmélites ne se transportèrent dans cette maison qu'au mois d'avril 1570. Elles passèrent donc près d'une année dans la demeure louée par le bon Andrado. Durant cet intervalle, Thérèse y appela des religieuses de Malagon et reçut aussi, sur leur demande, plusieurs sœurs de l'Incarnation d'Avila. De ces dernières, une seule persévéra : les autres renoncèrent à un genre de vie au-dessus de leur courage ou de leurs forces. La sainte Mère, éclairée par l'expérience, joignit à ses constitutions la défense absolue de recevoir dans la Réforme de Notre-Dame du Mont-Carmel aucune religieuse d'un autre Ordre, ni même de la Règle mitigée.

Elle eut au contraire de grandes consolations du côté de ses novices. L'une d'elles, âgée de quarante ans et d'un tempérament faible, ne fut pas reçue sans difficulté, malgré les biens qu'elle apportait au monastère. La Sainte craignait que sa santé ne pût soutenir la règle. Malgré ces inquiétudes que Thérèse ne lui cachait pas, la novice dressa et signa un acte d'abandon de toute sa fortune longtemps avant l'époque de sa profession. « Et si je
« vous renvoie, ma fille, lui demanda la Sainte, que ferez-
« vous à votre âge, sans ressources ? » — « Je demanderai
« mon pain pour l'amour de Dieu, répondit-elle. » Il fallut céder à ses désirs. Elle reçut, du reste, sa récompense : les austérités lui donnèrent des forces qu'elle n'avait jamais eues ; elle fut admise à la profession et, pendant de longues années, édifia le Carmel.

L'obéissance aveugle, exigée de ses filles par la sainte Mère, atteignit au noviciat de Tolède une rare perfection.

Un soir, après Matines, Thérèse reprit l'une des sœurs d'une négligence qu'elle lui signala. Suivant l'usage du Carmel, la religieuse se prosterna pour recevoir la réprimande; notre Sainte n'y prit point garde et s'éloigna sans lui dire de se relever. Le lendemain matin, en se rendant au chœur, elle retrouva sa fille dans la même posture, à la place où elle l'avait laissée. Une autre fois, au jardin, la Prieure, sans attacher aucune importance à ses paroles, dit, en regardant l'une des sœurs : « Que feriez-vous si je vous disais de vous jeter dans la mare que voici devant nous ? » Pour toute réponse, la sœur se jeta dans l'eau et n'en sortit que sur l'ordre de la Prieure alarmée. La Sainte, en racontant ce fait, recommande à ses filles les Prieures de bien prendre garde à tout ce qu'elles disent, même sans dessein que ce soit exécuté, car, avec de si ferventes religieuses, on aurait à craindre des imprudences (1).

Mais ces excès de simplicité, de soumission, ravissaient la Sainte comme ils devaient faire sourire les anges et réjouir le cœur du Seigneur. Au contraire, elle abhorrait plus que toute chose les affectations du langage ou des manières, les singularités, les vaines prétentions. Un jour, une novice se présente munie de bons renseignements. Thérèse l'admet et, fixant le jour de son entrée, lui indique le peu d'objets qu'elle peut apporter. « Et ma Bible! ma Mère, s'écrie avec emphase la future novice, et ma Bible, ma Bible! Il faudra bien aussi que j'apporte ma Bible. » Thérèse la regarde : ce ton, ces instances lui déplaisent : « Votre Bible, ma fille, lui répond-elle, nous n'en avons pas besoin ; gardez-la et restez chez vous. Chez nous, on

(1) *Fondations.*

« ne sait qu'à filer et obéir. » La suite montra la clairvoyance de notre Sainte. La pauvre savante, avec son bagage de science, finit par rendre sa foi suspecte et elle eut à justifier certaines témérités de son langage devant le tribunal de l'Inquisition.

Thérèse ne jouit pas longtemps de la ferveur de ses filles de Tolède : d'autres fondations l'appelaient de divers côtés à la fois (1). Mais ses voyages la ramenèrent souvent parmi elles, et, de loin comme de près, elle veillait sur tous leurs besoins. Aucune fondation ne lui donna peut-être plus de sollicitudes. Alphonse Ramirez, malgré sa grande bonté, ne pouvait empêcher son gendre de se montrer exigeant. Celui-ci demande tantôt des messes chantées, tantôt un changement pour l'heure des vêpres, tantôt d'autres choses incompatibles avec les constitutions des religieuses. Thérèse soutient les droits de celles-ci avec énergie, mais aussi avec quel tact elle garde envers Diego Ortiz les ménagements que lui imposent la reconnaissance et sa situation dépendante à son égard. « Voyez vous-même, Monsieur (2), si je dois obliger les sœurs à faire ce que vous me dites ; non, je ne le ferai pour rien au monde. Si, en écrivant nos conventions, quelque erreur a été commise, il n'est pas juste de demander de forcée

(1) Ce fut durant ce séjour à Tolède que la Sainte connut par révélation l'année de sa mort. Elle l'écrivit sur un papier qu'elle conserva dans son bréviaire. Il reste encore vingt-un ans, dit-elle. Ces mots sont accompagnés d'autres données, très-claires, sans doute, pour elle-même, mais fort obscures pour nous. Ribera et le P. Gratien ont essayé en vain d'éclaircir ce document. Le P. Antoine de Saint-Joseph l'a tenté sans beaucoup plus de succès. (Voir *Vie de la Fuente*, t. I. *Escritos sueltos*, p. 521).

(2) Tolède, Août 1570.

« aux religieuses ce qui doit dépendre de leur volonté.
« Et puisqu'elles sont disposées à vous faire plaisir et à
« chanter ordinairement les messes, puisqu'elles chantent
« même presque tous les jours, je vous supplie de trouver
« bon que, lorsqu'elles auront un empêchement, elles
« usent de leur liberté. Sur un point de si peu d'importan-
« tance, ne nous laissez pas de scrupule et donnez satisfac-
« tion à nos sœurs et à moi-même, car toutes nous
« avons un vrai désir de vous être agréable. »

Cette fois, Diego Ortiz se montre conciliant ; un peu plus tard ses exigences recommencent. Il adresse à notre Sainte une lettre désobligeante et en reçoit cette admirable réponse :

« Vous me faites tant de faveur et de charité, Monsieur,
« en voulant bien m'écrire que, quand votre dernière
« lettre aurait renfermé encore plus de rigueur, je
« ne laisserais pas d'en être reconnaissante. Vos raisons
« sont si bonnes et vous savez si bien les faire valoir
« que les miennes devant les vôtres auraient peu de
« force. Aussi je ne prétends pas me défendre avec
« des raisons. Comme ceux qui soutiennent un mau-
« vais procès cherchent protection près d'un arbitre, je
« veux en choisir un, et je n'en désire point d'autre que
« vous-même. J'aime à le croire, rien ne peut nous être
« plus avantageux que de remettre ainsi nos intérêts
« entre vos mains et celles de M. Ramirez. Veuillez donc
« en délibérer avec lui et décider. Vous pouvez m'écrire
« tout ce qu'il vous plaira, je ne m'en fâcherai point,
« je sais avec quelle bonne intention vous me le dites.
« Une seule chose me ferait de la peine, ce serait de
« vous en donner ou que vous en ayez de la part de mes

« filles. C'est bien là certainement ce que je ne voudrais
« pas (1). »

Les difficultés s'aplanirent : Diego Ortiz ne put résister à tant de bonne grâce. Quant à son beau-père, rien n'altéra jamais ses sentiments envers la Sainte et celle-ci n'avait à lui écrire que des lettres d'affection ou de remerciement :
« Daigne le Seigneur conserver votre santé, Monsieur,
« afin que vous puissiez jouir de cette église qui, dit-on,
« sera si belle... Que de fois je pense à vous ! Que de fois
« je vous bénis en me rappelant que chez vous une parole
« donnée même en riant est chose faite ! Je prie le divin
« Maître de vous garder de longues années et de m'ac-
« corder bientôt le bonheur de vous revoir, car je vous
« aime dans le Seigneur. J'embrasse vos petits anges et
« souhaite qu'ils deviennent de grands saints (2) ».

Voilà comment Thérèse savait manier les hommes. Elle n'eut pas besoin de moins de fermeté ni de délicatesse dans la fondation qui suivit immédiatement celle de Tolède.

Revenons à la maison de louage. Les Carmélites n'y étaient installées que depuis quinze jours, et ce temps avait passé en travaux et réparations urgentes. « Il fallait,

(1) Salamanque, 21 Mai 1571.

(2) Albe de Tormès, 5 Février 1571. Les difficultés que la Sainte avait aplanies de son vivant se réveillèrent après sa mort et celle des fondateurs Alphonse Ramirez et Diego Ortiz. Les Carmélites, pour se délivrer de pénibles exigences, abandonnèrent la chapelle aux héritiers et se retirèrent dans une autre maison en 1594. Leur choix n'était pas encore heureux : elles changèrent de nouveau de résidence en 1607. Leur Prieure, la Mère Béatrix de Jésus, nièce de sainte Thérèse, les installa dans le palais de la duchesse de la Cerda transformé en monastère et donné au Carmel par le frère de la duchesse, son héritier. Il est encore actuellement occupé par les Carmélites.

« nous raconte la Sainte, arranger l'église, placer les
 « grilles et mettre les choses en ordre. Nous eûmes beau-
 « coup à faire ; du matin jusqu'au soir, j'étais au milieu
 « des ouvriers. Enfin tout fut terminé la veille de la Pente-
 « côte, et, le jour de la fête, en arrivant au réfectoire pour
 « le dîner, j'éprouvai une grande consolation à la pensée
 « que, n'ayant plus rien sur l'esprit, je pourrais me réjouir
 « avec Notre-Seigneur, au moins durant quelques instants.
 « Mon âme était si contente que c'est à peine si je pouvais
 « manger. Je ne méritais pas tant de bonheur. Au moment
 « même on m'annonça l'arrivée d'un serviteur de la prin-
 « cesse d'Eboli, j'allai le trouver. Il venait de sa part me
 « chercher pour me conduire à la fondation de Pastrana,
 « déjà depuis longtemps concertée entre nous, mais que je
 « ne croyais pas devoir exécuter si tôt (1). Ce message
 « inattendu me surprit et m'affligea. Il me semblait diffi-
 « cile de quitter un monastère à peine fondé, et fondé
 « avec de telles contradictions. Je résolus de ne point
 « partir et je le dis à l'envoyé. Celui-ci se récria, car il
 « prétendait que ce serait faire affront à sa maîtresse qui
 « s'était rendue tout exprès à Pastrana et qui m'y atten-
 « dait (2) ».

Thérèse, sans être trop émue de cette considération, promit au messager de s'excuser elle-même près de la princesse en lui écrivant ; elle le calma, non sans peine, « car c'était un homme sensible au point d'honneur ». Avant d'écrire, elle alla se prosterner devant le Saint

(1) Dès l'année 1568, sainte Thérèse écrit à don François de Salcedo : « Cette année ne se passera peut-être pas sans que je vous revoie, tant la princesse d'Eboli me presse d'établir un monastère à Pastrana. »

(2) *Fondations*, ch. XVII.

Sacrement pour conjurer Notre-Seigneur de lui dicter les termes de son message et de lui accorder la grâce de ne point fâcher cette grande dame dont la faveur ou la disgrâce pouvaient avoir une influence considérable sur les affaires de la Réforme, la princesse d'Eboli étant elle-même l'une des premières dames de la cour, et son mari, le prince Ruy Gomez de Silva, chambellan de Philippe II, jouissant d'un crédit immense. Tandis que Thérèse priait à cette intention, un ordre contraire à ses desseins partit du fond du tabernacle : le divin Maître lui commanda de se rendre de suite à Pastrana. « *Il est question de quelque chose de plus que d'une fondation de Carmélites*, ajouta la voix divine. *Emporte avec toi la Règle et les constitutions.* »

La Sainte prit l'avis de son confesseur, sans lui rendre compte des paroles qu'elle avait entendues : elle reçut néanmoins une réponse conforme à l'ordre de Notre-Seigneur et, le lendemain matin, elle était en route. Elle traversa de nouveau Madrid. Dona Léonor de Mascarenhas eut l'honneur de lui donner l'hospitalité dans son couvent de Notre-Dame des Anges, où elle demeurerait comme fondatrice. « Vous arrivez à propos, ma chère Mère, lui dit dona Léonor. Je loge en ce moment, dans une maison voisine, un bon ermite qui désire vous connaître. Il trouve beaucoup de ressemblance entre votre genre de vie et celui qu'il mène avec ses compagnons dans la solitude. » Cet ermite, pensa Thérèse, ferait bien mon affaire, si je pouvais l'adjoindre à mes deux religieux (1). Elle accepta

(1) Le monastère de Durvelo, transféré à Mancera, était rempli de novices, mais n'avait encore d'autres profès que S. Jean de la Croix et le P. Antoine.

done volontiers l'entrevue que sollicitait pour lui dona Léonor. Celle-ci lui présenta, sous le froc le plus austère, un grand et vigoureux italien, dans la force de l'âge, aux traits énergiques, au regard plein d'intelligence et de feu. Le moine, le soldat, l'homme de grande naissance se révélaient à la fois sous cet extérieur mortifié par les pénitences du désert. La vie accidentée d'Ambroise Mariano l'avait mené des bancs de l'école, où il étudiait l'éloquence et la théologie, à la cour de Pologne, près de la reine Catherine d'Autriche dont il devint l'intendant. Le dégoût du monde et son ardeur guerrière l'engagèrent ensuite à entrer dans l'Ordre de Malte et il y reçut le titre de commandeur. Ses exploits le couvrirent de gloire, en particulier à la bataille de Saint-Quentin (1557) où il soutint les troupes espagnoles. Mais Dieu qui poursuivait cette grande âme, la détacha des honneurs de la terre comme il l'avait déjà éloignée de ses plaisirs. Accusé faussement de complicité dans un meurtre, le noble Italien demeura dix ans prisonnier sans vouloir défendre sa cause et s'estimant heureux de partager les souffrances du Sauveur. Son innocence fut reconnue, publiquement vengée et lui qui n'avait pas donné une obole pour défendre ses droits, versa de grandes sommes d'argent pour obtenir que ses accusateurs fussent mis en liberté. Philippe II avait suivi les débats du procès. Quand il en apprit l'issue, il appela Mariano à la cour de Madrid, le nomma gouverneur du prince Salmone, et l'investit de plusieurs autres charges de confiance. Dieu réservait une meilleure récompense à la vertu de son serviteur. Après une retraite au couvent des Jésuites de Cordoue, Mariano remercia Philippe II de ses bonnes grâces et s'enfuit au désert de Tardon, près de Séville, où s'était formée

une réunion d'ermites sous la conduite d'un saint homme nommé le Père Mathieu (1). Écoutons maintenant le récit de Thérèse :

« Le Père Mariano me parla de la sainte vie de ces
« ermites. Chacun avait sa cellule à part, prenait chez
« lui son repas, et, sans dire en commun l'office divin,
« ils ne se réunissaient dans leur oratoire que pour en-
« tendre la messe. Ils n'avaient ni revenus, ni permission
« de recevoir d'aumônes ; ils vivaient du travail de leurs
« mains et bien pauvrement.

« Le Père Mariano avait ainsi passé huit années lors-
« qu'il apprit les décrets du Concile de Trente qui obli-
« geaient les ermites à entrer dans des Ordres religieux.
« Il voulut se rendre à Rome pour obtenir du Pape une
« exception en faveur des ermites du Tardon : c'était
« encore son intention lorsque nous nous rencontrâmes.
« Dès qu'il eut fini de me dire ce que je viens de rapporter,
« je lui montrai notre règle primitive et je lui représentai
« que, sans se donner tant de peine, il pouvait continuer
« son genre de vie en entrant au Carmel, puisqu'il y
« retrouverait les exercices de son désert et en particulier
« le travail des mains auquel il tenait beaucoup. Il me dit
« qu'il y penserait la nuit suivante. Je vis qu'il était pres-
« que décidé et je compris alors le sens de ces paroles que
« Notre-Seigneur m'avait adressées : il y aura une affaire
« plus importante à traiter à Pastrana que celle de la fon-
« dation d'un couvent de Carmélites. Durant la nuit, le
« divin Maître toucha si bien son cœur que, dès le lende-
« main, il vint m'annoncer sa détermination. Il ajouta qu'il

(1) Le vénérable Père Mathieu de la Fuente, restaurateur, en Espagne, de l'Ordre de S. Basile.

« ne comprenait rien au changement qui s'était fait dans
« ses idées, surtout par l'entremise d'une femme. Il m'a
« plusieurs fois répété ces dernières paroles comme si j'en
« avais été la cause, comme si ce n'était pas Dieu seul
« qui remue et change les cœurs. »

Mariano était accompagné à Madrid d'un autre ermite beaucoup plus jeune, ignorant et simple comme un petit enfant, mais très-éclairé dans les choses de Dieu. Ce jeune ermite portait un nom aussi humble que sa personne : il s'appelait frère Jean de la Misère. Dès que le Père Mariano lui eut parlé de son projet, frère Jean l'adopta pour lui-même. Seulement, au lieu de se rendre au noviciat déjà florissant de Mancera, les deux religieux demandèrent à la Sainte si elle ne pourrait fonder un nouveau monastère d'hommes à Pastrana, dans un bel ermitage que le prince Ruy Gomez, époux de la princesse d'Eboli, leur avait offert. Thérèse, ravie de ce plan, écrivit sur le champ aux deux Provinciaux afin d'obtenir leur autorisation sans laquelle, on s'en souvient, elle ne pouvait établir de maisons de Carmes Déchaussés. En attendant leur réponse, elle laissa le P. Mariano à Madrid et arriva la première à Pastrana où l'attendait la princesse.

Celle-ci d'abord l'accueillit fort bien ; le prince Ruy Gomez lui témoigna de son côté la plus grande déférence et une vraie satisfaction de l'établissement projeté pour les Carmes. L'un et l'autre la prièrent d'occuper un appartement retiré du château pendant que les ouvriers exécuteraient sous ses yeux les travaux du monastère des Carmélites. Alors surgirent les difficultés. Thérèse n'en dit qu'un mot : il est expressif. « Je n'eus pas peu à souffrir. « La princesse exigeait de moi des choses contraires à nos

« constitutions. Je ne pouvais les lui accorder, et, plutôt
« que de céder à ses désirs, j'étais résolue de m'en retour-
« ner sans fonder de couvent. »

Il fallut trois mois de luttes contre les fantaisies de cette grande dame avant d'arriver à rien. Elle voulait obliger la Sainte à recevoir sans examen une religieuse, Catherine Machucha, Augustine sortie d'un couvent de Ségovie. Mécontente de la fermeté avec laquelle lui résistait l'intrépide fondatrice, la princesse lui refusa le moindre revenu, disant que le monastère de Pastrana vivrait d'aumônes comme celui d'Avila. D'où viendraient les aumônes dans une aussi petite ville ? se demandait la prudence de la sainte Mère. Était-ce de la capricieuse bienfaitrice qu'on devait en attendre ? Elles abonderaient un jour et manqueraient le lendemain. La Sainte déclara donc que, si la princesse n'assurait à ses filles de quoi vivre, il n'y aurait jamais de Carmélites à Pastrana. Le prince Ruy Gomez intervint. « C'était un homme sage, « nous dit Thérèse : il se rendit à mes raisons et les fit « ensuite agréer à la princesse. Je cédaï seulement sur « quelques articles, parce que je tenais beaucoup plus « à établir un couvent d'hommes à Pastrana qu'un cou-
« vent de femmes. »

Les choses s'arrangèrent plus facilement du reste pour le monastère des Carmes. Les Provinciaux donnèrent leur consentement : une fondation de Déchaussés dans un endroit comme Pastrana ne leur portait aucun ombrage. Le Père Mariano et le frère Jean de la Misère arrivèrent aussitôt, demandant avec instance d'être immédiatement revêtus de l'habit de Notre-Dame. Thérèse pria le P. Antoine, alors à Mancera, de venir le leur donner ; en même

temps elle écrivit aux Carmélites de Médina de lui envoyer deux religieuses. Celles-ci devancèrent le P. Antoine, accompagnées d'un Carme de la Mitigation, le Père Balthazar, qui désirait embrasser la Réforme. La Sainte examina ses dispositions et remercia Dieu de lui avoir choisi un homme d'aussi grand mérite. Le P. Antoine tardant encore, elle pria le P. Balthazar de donner l'habit au Père Mariano, à son compagnon et à un jeune gentilhomme qui sollicitait la même grâce. La cérémonie eut lieu dans la chapelle du prince Ruy Gomez. Le P. Balthazar bénit en dernier lieu son propre habit de Carme Déchaussé et s'en revêtit lui-même. Le Père Antoine trouva donc un noyau déjà formé par la sainte Fondatrice quand il vint, de concert avec elle, achever son œuvre.

Enfin, le 9 Juillet, les Carmélites furent installées solennellement dans le monastère, et les Carmes dans le leur, quatre jours après. Le prince et la princesse montrèrent beaucoup de générosité et leurs bonnes dispositions persévérèrent jusqu'à la mort du prince. La princesse, livrée à elle-même et aux bizarreries de son caractère surexcité par la douleur, devait alors tristement prouver que notre Sainte avait à son égard de trop justes raisons de défiance.

Après cette double fondation, Thérèse mit à la tête des Carmélites de Pastrana une religieuse expérimentée, professe d'Avila, la Mère Isabelle de Saint-Dominique et revint à Tolède ; mais elle refusa d'y prendre la charge de Prieure. La sœur Anne des Anges dut se résigner à occuper cette place sous les yeux de la sainte Mère qui donnait l'exemple de l'obéissance aux jeunes novices et se mettait à leur rang au chœur comme à la récréation. Admirable leçon d'humilité qu'elle offrit à ses filles jusqu'à son der-

nier jour. Après avoir dépensé son génie et ses forces dans une fondation laborieuse, on la voit, dès que l'œuvre est accomplie, se retirer, s'effacer devant une simple sœur qu'elle nomme sa Mère, bien qu'elle l'ait reçue, au seuil du cloître, comme son enfant. Elle lui demande ses permissions, elle se fait une joie de lui soumettre ce qui concerne sa conduite personnelle ou les intérêts du monastère, et ainsi elle atteint un double but : tout en s'humiliant à son gré, elle initie cette jeune Prieure au gouvernement de la maison, à la science plus difficile encore de la direction des âmes ; elle lui apprend à commander avec douceur, mais sans faiblesse, à se prêter aux exigences diverses des caractères sans diminuer la force de l'autorité ; elle lui communique sa largeur de vues, son tact exquis ; elle forme enfin ces femmes d'élite qui, sous les noms de Marie-Baptiste, Marie de Saint-Joseph, Marie de Saint-Jérôme, Anne de Jésus et tant d'autres, gouverneront d'une manière si remarquable les Carmels naissants de la Réforme.

A Tolède, notre Sainte passa donc six mois sous l'obéissance de la Mère Anne des Anges ; cependant, par ordre de la Prieure comme par la nécessité des choses, elle portait le poids des affaires de la fondation et nous avons vu s'il était considérable. Il y avait tant de questions à traiter, de difficultés à résoudre, d'actes à dresser, qu'elle pouvait écrire à son frère don Laurent de Cepeda : « On a fait devant moi
« le compte des droits qu'il a fallu payer (pour un arran-
« gement de famille), et je vous l'envoie. Ce n'est pas peu,
« n'est-ce pas, que j'entende quelque chose à de pareilles
« questions ? Mais, il est bon de vous l'apprendre, depuis
« que Dieu m'a chargée de l'établissement de nos maisons

« qui sont les siennes, je suis tellement devenue femme
« d'affaires que je sais maintenant un peu de tout (1). »

Comment était-elle *femme d'affaires* ? Sa sainte amabilité et son caractère religieux y perdaient-ils quelque chose ? Voici un aveu instructif à ce sujet dans la même lettre à don Laurent : « Il faut vous dire que votre argent
« est venu à propos pour me débarrasser de certains scrupules. Car, dans toutes ces fondations, il se présente
« souvent des difficultés que je ne manque jamais de communiquer aux meilleurs jurisconsultes de l'endroit où
« je me trouve : je m'en fais un devoir dans tout ce qui
« peut intéresser ma conscience ; quoique je tâche d'être
« exacte et que ce soit pour le bien, je me reproche
« néanmoins d'être quelquefois un peu trop généreuse
« pour les honoraires de ces consultations ainsi que pour
« certaines petites choses que je juge à propos de donner.
« Sous ce rapport, votre argent m'a donc fait d'autant
« plus plaisir qu'il m'a épargné l'ennui d'en emprunter,
« quoique je n'eusse pas manqué de gens prêts à m'ouvrir
« leur bourse. J'aime bien à garder ma liberté avec ces
« messieurs afin de pouvoir leur dire ce que je pense.
« Le croiriez-vous ? Mon crédit est si bien établi qu'on
« me confie jusqu'à mille et deux mille ducats. Ainsi,
« malgré toute l'horreur que j'ai pour l'argent et pour
« les affaires, Notre-Seigneur veut que je ne sois point
« occupée d'autre chose. Ce n'est pas là une petite croix :
« plaise à Dieu qu'en la portant, je lui procure quelque
« gloire ! Ce qui me console, c'est que cela n'aura qu'un
« temps. »

(1) Tolède, 17 Janvier 1570.

On le voit, la Sainte se retrouve toujours dans la Fondatrice, et les soucis temporels ne peuvent courber un instant vers la terre son grand cœur. Traitées avec cette largeur et cette droiture, les affaires des couvents de la Réforme tournaient à leur honneur comme à celui du Maître lui-même. Avocats, marchands, ouvriers se louaient à l'envi de leurs rapports avec la généreuse servante de Dieu.

Elle était encore occupée aux constructions des Ramirez pour le Carmel de Tolède, lorsqu'elle reçut une nouvelle offre de fondation. Le P. Martin Gutierrez, Recteur du collège des Jésuites de Salamanque, lui écrivit qu'un monastère de Carmélites ferait du bien dans cette ville savante et lettrée où la religion n'était pas moins honorée que la science. Cette proposition sourit à la Sainte. En plaçant l'humble nid du Carmel à l'ombre de la célèbre Université (1), elle assurait d'abord à ses filles la direction religieuse des premiers théologiens de l'Espagne, et ce n'était point à ses yeux une chose secondaire, car « la « piété sans la science peut jeter les âmes dans l'illusion, « les porter à des dévotions puériles et niaises : et des dévo- « tions niaises, oh ! délivrez-nous, Seigneur : *de devocio- « nes a bobas nos libre Dios!* » Après ce premier bienfait, elle en attendait un autre : elle espérait ouvrir la voie aux Carmes Déchaussés, et il était essentiel de fonder un collège pour leurs jeunes religieux étudiants dans ce foyer de l'érudition. De plus, si le P. Martin Gutierrez ne pouvait offrir des ressources pécuniaires aux Carmélites, il mettait à leur service son crédit et ses conseils. C'était mieux qu'une fortune : le nom du pieux et savant Recteur rayon-

(1) On sait que les quatre grandes Universités catholiques fondées depuis le XIII^e siècle étaient celles de Paris, Bologne, Oxford et Salamanque.

nait dans Salamanque du doux éclat des Saints. On vénérât en lui le religieux modèle, austère pour lui-même, indulgent pour autrui, le docteur éminent, ami et condisciple de Suarez, l'éloquent prédicateur, l'apôtre de Marie, et, à leur insu, les têtes qui s'inclinaient nombreuses sur son passage demandant sa bénédiction, recevaient celle d'un futur martyr (1). Thérèse lui répondit qu'elle se rendrait à Salamanque le plus tôt possible.

Dès qu'elle eut mis toutes choses en bon ordre au Carmel de Tolède, elle commença la visite de ses autres couvents, afin de s'assurer que rien n'y souffrirait de son absence durant les travaux de la nouvelle fondation. Elle revit Medina del Campo, Valladolid où Marie-Baptiste entretenait la joie et la ferveur, Pastrana qu'elle laissa en paix avec la princesse. Elle assista, le 10 Juillet, à la profession du Père Mariano et du Frère Jean de la Misère. Quinze jours après, nous la retrouvons encore à Medina où elle confie au P. Balthazar Alvarez une vision qui vient de remplir son âme de consolation et de douleur (2).

Au soir de la fête de sainte Anne, 26 Juillet 1570, Thérèse, étant en oraison, se voit transportée sur l'Océan : une horrible scène de carnage se déroule sous ses yeux. Quarante fils d'Ignace, prêtres, scolastiques, novices, sont massacrés sur le navire qui les portait au Brésil. L'un d'eux encourage ses frères au martyre ; sa voix vibrante domine les cris de rage des meurtriers, les gémissements des victimes : n'abdiquons pas, s'écrie-t-il, les nobles sen-

(1) Le P. Martin Gutierrez, se rendant d'Espagne en Italie, tomba aux mains des Huguenots et succomba dans un cachot, à la suite de leurs mauvais traitements.

(2) *Boll.* nos 309, 310, etc.

timents des enfants de Dieu. Thérèse reconnaît le saint héros : François Perez Godoï est son parent et l'ancien novice du P. Balthazar. Elle le voit entrer au ciel avec ses compagnons où tous ensemble reçoivent leurs palmes triomphantes.

Le mois suivant, la nouvelle du martyr des quarante Jésuites parvint en Espagne. Le corsaire Jean Soria, chef d'une flotte calviniste, avait atteint près des Canaries cette proie si riche pour sa haine de la foi romaine. Le P. Balthazar, dans le récit officiel qui lui en fut communiqué, reconnut l'exactitude des moindres détails que la Sainte lui avait donnés au moment même de l'événement (1).

Saint-Joseph d'Avila fut la dernière étape de Thérèse avant son départ pour Salamanque. Son cœur battait de joie chaque fois qu'elle revoyait les murs de son Bethléem. Les Carmélites, non moins heureuses que leur Mère, venaient l'une après l'autre lui confier leurs secrets intimes. On s'humiliait à ses pieds des moindres faiblesses, on la consultait sur les points difficiles, on lui demandait de nouvelles lumières sur l'oraison. Thérèse donnait largement à chacune comme si elle n'eût eu à s'occuper que d'elle seule, « et la peine des peines, c'était de s'éloigner « encore, de quitter ces filles et ces sœurs qu'elle aimait « tant! (2) »

La Mère Marie de Saint-Jérôme, Prieure d'Avila en l'absence de Thérèse, lui présenta trois novices entrées au Carmel depuis peu de jours. L'une d'elles, grande et belle jeune fille de vingt-cinq ans, au front grave et aux lèvres souriantes, portait son costume de Carmélite avec une

(1) *Boll*, n° 502.

(2) *Fondations*.

grâce et une dignité qui trahissaient encore sous la bure celle que Plaisance avait appelée la Reine des femmes (1). Thérèse la connaissait un peu de réputation et beaucoup par ses lumières intérieures. Anne de Lobera lui avait été proposée trois mois auparavant par le P. Rodriguez. Contrairement à son habitude de n'accueillir les postulantes qu'avec une prudente réserve, Thérèse avait écrit aussitôt à celle-ci qu'elle la recevrait moins comme sa sujette que comme sa coadjutrice dans l'œuvre des fondations. Leur première entrevue n'eut lieu qu'à Saint-Joseph. Notre Sainte qui, après les grandes vertus, n'aimait rien tant que les natures d'élite, rencontrait l'un et l'autre chez Anne de Jésus. Elle se promit de cultiver elle-même cette âme vaillante sur laquelle pourrait s'appuyer sa vieillesse, et d'en faire, Dieu aidant, une colonne du Carmel.

(1, Mânrique.

CHAPITRE XX.

Salamanque. — Albe. — La Semaine Sainte de 1571.

Thérèse demeura trois mois à Saint-Joseph d'Avila et prépara pendant ce temps la fondation de Salamanque. Elle écrivit à l'évêque de cette ville, M^{gr} Pierre de Gonzalès de Mendoza, prélat de très-illustre naissance et d'un grand mérite personnel (1). Charmé du rapport que le P. Gutierrez lui avait présenté en faveur des Carmélites, M^{gr} Gonzalès accorda bien volontiers son autorisation. Une maison assez vaste fut louée en même temps sans difficulté. Occupée alors par des étudiants, elle était divisée en une multitude de petites pièces qui ouvraient sur une cour intérieure. La description plut à la Sainte : elle y vit quelque rapprochement avec le plan d'un monastère. Par malheur, on oublia de lui signaler le voisinage d'un ruisseau dit de

(1) Il avait pris part active aux travaux du Concile de Trente, et, depuis son retour dans son diocèse, il déployait autant de zèle que de prudence pour en faire exécuter les décrets.

Saint-François qui rendait la maison humide et malsaine, grave inconvénient que son œil maternel devait être le premier à découvrir.

Toutes choses ainsi réglées d'avance, Thérèse partit à la fin d'octobre, n'emmenant avec elle qu'une seule compagne, la sœur Marie du Saint-Sacrement, religieuse âgée et quelque peu craintive de son naturel. La nuit du 30 au 31 Octobre se passa dans un mauvais chariot ; le froid était vif et la Sainte très-souffrante. Elle arriva vers midi à Salamanque. Descendue à l'hotellerie, elle envoya chercher un marchand qu'elle met encore au rang de ses amis, Nicolas Gutierrez, père de deux Carmélites de l'Incarnation. Nicolas, la Sainte le sait bien, ne peut lui offrir de ressources : il a perdu récemment sa belle fortune ; mais il est grand serviteur de Dieu, et c'est à ce titre qu'elle l'appelle près d'elle.

L'excellent homme se met, en effet, tout entier à son service. Il court à la maison louée : les étudiants y sont encore. Nicolas leur déclare qu'avant la fin du jour leur déménagement doit être terminé. A sa prière, le propriétaire vient aussi donner des ordres qui, bon gré mal gré, sont promptement exécutés. On cache avec grand soin le nom des mystérieux locataires qui doivent arriver à l'entrée de la nuit. Vers six heures du soir, Thérèse et sa compagne, enveloppées de leur longs voiles, traversent la ville. Nicolas les introduit dans leur nouvelle demeure, puis, par convenance, il se retire. Les étudiants ont laissé après eux un désordre, une malpropreté dégoûtante. Malgré sa fièvre brûlante, la Sainte passe la nuit à balayer. Marie du Saint-Sacrement l'aide autant que le permettent ses vieux ans et ses frayeurs, car la pauvre sœur n'avance

qu'en tremblant à travers la cour, elle ose à peine regarder tous ces coins et recoins, ces chambrettes, ces galetas, « et ne peut s'ôter de l'esprit que quelques-uns de ces étudiants qui ont eu tant de peine à déloger, y sont restés cachés. » Si occupée qu'elle soit, Thérèse trouve le temps d'en rire. N'était-ce pas chose plaisante en réalité « que cette bonne sœur à son âge eût tant peur des étudiants ? »

Le lendemain matin, fête de Tous-les-Saints, le Père Martin Gutierrez envoya deux frères de son collège chargés d'ornements, de tables et de tout ce qui était nécessaire pour dresser l'autel et célébrer la messe. Dès que Notre-Seigneur avait pris possession de la maison en y descendant sous les voiles du Saint-Sacrement, l'œuvre était accomplie aux yeux de Thérèse. Aussi ne craint-elle pas de dire, au milieu de cette demeure en désordre, sans mobilier, sans argent, sans sujets, que le monastère est fondé parce que la première messe est dite.

La nuit suivante, elle eût eu grand besoin de repos. Elle étendit de la paille dans une des chambres : cette paille était le premier meuble dont elle avait toujours soin de se pourvoir. Le Père Gutierrez lui envoya des couvertures d'emprunt, elle prépara deux lits et invita Marie du Saint-Sacrement à se reposer près d'elle. Mais, bien que sous la garde de sa Mère, la bonne sœur tremblait encore, et, au lieu de dormir, elle regardait de côté et d'autre avec un air de frayeur. « Que regardez-vous donc, ma fille ? lui demanda enfin notre Sainte ; comment voulez-vous que l'on puisse entrer ici ? — Sans doute, ma Mère, répondit-elle ; mais voici la pensée qui me tourmente : je me demande ce que vous feriez seule ici comme vous êtes, si je venais à mourir cette nuit. » Au même instant le glas des trépas-

sés que toutes les cloches de la ville tintaient à l'envi, car c'était *la nuit des âmes* (1), ce glas vint résonner aux oreilles de la Sainte. A son tour elle ne put se défendre d'une impression pénible. L'effroi de sa compagne, le gémissement des cloches, le triste aspect de la chambre, son mal de cœur habituel qui lui rendait la vue des morts presque insupportable, enfin le démon aidant (2), elle se dit que la situation serait vraiment critique et songea dans quel embarras elle se trouverait, si Dieu permettait pareille chose. Le regard de Marie du Saint-Sacrement continuant à l'interroger avec angoisse. « Allons, ma sœur, lui dit-elle, quand cela nous arrivera, il sera temps d'y penser. Pour le moment, dormons en paix. »

Les débuts de la fondation furent bien difficiles. L'hiver commençait. Le ruisseau de Saint-François apportait dans la maison un air humide, glacial et la rendait presque inhabitable ; les vieux murs tombaient de vétusté : il était impossible d'offrir une demeure à Notre-Seigneur au milieu de ce délabrement, et les sœurs durent se résigner à supporter son absence : amer sacrifice que le respect dû à sa divine présence pouvait seul leur faire accepter. Chaque matin, sur un pauvre petit autel, le chapelain célébrait la messe ; les sœurs communiaient et leur cœur restait jusqu'au lendemain le seul tabernacle où elles retrouvaient et adoraient le Bien-Aimé.

Heureusement la Sainte avait appelé des âmes d'élite à Salamanque. On se souvient de ces deux jeunes religieuses de l'Incarnation, Inès et Anne de Tapia, qui avaient pris part dans la cellule de Thérèse à la mémorable soirée

(1) Era noche de las animas.

(2) « Il nous fait perdre nos pensées en craintes d'enfant, quand il n'a rien de mieux pour nous tourmenter. » *Fondations*, ch. XIX.

où se traça le premier plan de la fondation de Saint-Joseph. Depuis trois ans, entrées elles-mêmes dans la Réforme, elles soutenaient le Carmel de Médina par un gouvernement si sage et si plein d'entente que tout allait à merveille sous leur direction. Thérèse connaissait la générosité de leur vertu et ne craignit pas de séparer les deux sœurs. Laisant Inès de Jésus Prieure de Médine, elle confia la même charge, au couvent de Salamanque, à la Mère Anne de l'Incarnation. Celle-ci accourut, intrépide, joyeuse, au devant des sacrifices que la Sainte lui promettait pour récompense et prête à souffrir en secret, seule à seul avec Dieu, les afflictions que la Providence lui enverrait. Deux religieuses de Médina l'accompagnaient. De Tolède, Thérèse fit aussi venir une jeune sœur dont elle appréciait le bon sens, la sœur Saint-François, et d'Avila enfin elle appela deux novices : l'une de ces dernières était la sœur Anne de Jésus que Thérèse désirait associer désormais plus spécialement à ses travaux. Elle lui donna un lit dans sa propre cellule, et, durant deux mois d'une intimité digne d'envie, elle reçut les confidences de cette âme qu'elle chérissait ainsi parce qu'elle la croyait aimée du Ciel avec prédilection : affection forte et surnaturelle, du reste, qui, loin de l'aveugler sur les moindres faiblesses de sa fille, devait lui donner une plus grande clairvoyance pour les découvrir, une double énergie pour les réprimer. Il nous est aussi permis de le croire, l'un des rayons de l'esprit prophétique dont elle fut souvent favorisée, éclairait sans doute à ses yeux les destinées d'Anne de Jésus : elle la voyait franchir leurs frontières de montagnes et porter dans ce pauvre pays de France dont notre Sainte ne cessait de pleurer les maux, les premières étincelles du foyer d'amour, de sacrifice, de prière, d'expiation qu'elle-même avait

allumé en Espagne et qui sauvait sa patrie des ravages de l'hérésie protestante alors maîtresse insolente ou ennemie redoutable des autres nations de l'Europe. Oui, nous aimons à le penser en entendant le biographe d'Anne de Jésus nous raconter la scène touchante qui se renouvelait chaque nuit dans la cellule bénie, c'était l'espoir d'envoyer à la France cette fille bien-aimée, de planter par ses mains sur le sol très-chrétien un vigoureux rameau du Carmel, c'était là, disons-nous, l'espoir qui retenait longtemps Thérèse près du lit de sa novice, quand, à l'issue de Matines, après avoir visité les cellules des sœurs, elle rentrait dans la sienne, « où Anne dormait aussi. » La Sainte s'approchant d'elle pour la bénir, couvrait son front de croix et de caresses, puis elle la regardait fixement un long espace de temps sans dire mot, mais ravie en Dieu des grandes choses qu'il accomplirait un jour par l'entremise de son enfant (1).

Salamanque eût dû jouir longtemps de la présence de la sainte Fondatrice, qui ne s'éloignait ordinairement de ses monastères qu'après les avoir pourvus au moins de l'indispensable. Néanmoins, dès les premiers jours de l'année 1571, sur des instances réitérées, elle partit fonder son huitième Carmel à Albe de Tormès. « C'était son sépulcre, dit un vieil historien, qu'elle allait édifier de ses mains, préparant à son insu le sanctuaire où, d'âge en âge, les pèlerins d'Espagne et des autres nations viendraient vénérer les reliques de ce très-saint corps. »

Vingt kilomètres à peine séparent Salamanque d'Albe. La petite ville, située sur le revers occidental d'une haute

(1) Manrique.

colline, domine le cours majestueux du Tormès. A droite, sur un gigantesque rocher, le château des ducs d'Albe abritait alors l'un des plus célèbres descendants de cette lignée princière, le vainqueur de Muhlberg, le généralissime des Pays-Bas. A gauche, les eaux paisibles du grand fleuve, aux alentours une plaine immense, cernée à l'horizon par les dernières ramifications du Guadarrama, pouvaient rappeler à Thérèse le cadre net et grandiose de sa ville natale. Albe comme Avila, le tombeau comme le berceau de notre Sainte semblent avoir été dessinés par la main divine pour refléter l'image de son âme si austère et si belle, si grande et si simple à la fois.

La fondation d'Albe eut lieu sans difficulté : les voies étaient préparées d'avance. On se souvient que Jean de Ovalle et Jeanne de Ahumada avaient fixé depuis longtemps leur demeure en cette ville. Ils mirent au service de la Sainte le dévouement fraternel dont ils lui avaient donné tant de preuves durant la construction de Saint-Joseph d'Avila. Ils n'eurent, du reste, qu'à seconder les efforts du fondateur, François Velasquez, intendant du duc d'Albe, et de sa femme Thérèse Laiz qui, ayant perdu l'espoir de laisser après eux de postérité, voulaient consacrer leurs biens à bâtir le couvent et instituer les Carmélites d'Albe leurs uniques héritières. C'était après de longues années d'attente et de désolation que ces excellents chrétiens avaient formé ce plan généreux. Notre Sainte raconte leurs épreuves avec le charme habituel de ses récits. Délaisée dès sa naissance par ses parents nobles, mais pauvres et déjà chargés de quatre filles, Thérèse Laiz serait morte de faim le lendemain de son baptême, si une servante touchée de compassion ne l'avait recueillie.

« Pauvre petite, lui dit cette femme, navrée d'une telle dureté de cœur, n'es-tu pas chrétienne pour être ainsi traitée? » A cette question, l'enfant, âgée de trois jours seulement, souleva la tête et répondit distinctement : « Oui, je le suis. » Ce fut la seule parole qu'elle prononça jusqu'à l'âge où les enfants commencent à balbutier leurs premiers mots. Les malheureux parents, terrifiés de ce prodige, revinrent de leur égarement. L'enfant abandonnée devint la plus aimée et fut élevée avec grand soin. Au temps convenable on voulut la marier. « Elle n'en n'avait ni la volonté ni le désir; mais lorsqu'elle sut que François Velasquez la demandait, elle l'accepta rien que sur son nom, sans l'avoir jamais vu. Dieu le permit parce qu'il voyait que cette alliance convenait pour son service et pour sa gloire. » L'un et l'autre étaient alors loin d'entrevoir les desseins du Ciel. François Velasquez possédait une belle fortune. Il entourra sa jeune femme des jouissances de la vie; pour lui plaire, il s'établit avec elle à Salamanque où les honneurs et les dignités augmentèrent encore leurs prospérités temporelles. Néanmoins Thérèse Laiz n'était pas heureuse et François Velasquez non plus : ils avançaient en âge sans avoir d'enfants. De là une peine qui ne leur laissait de repos ni jour ni nuit. Ils multipliaient leurs dévotions, s'adressant en particulier à saint André afin d'obtenir « des enfants qui après leur mort loueraient encore pour eux le nom du Seigneur. » Si vous étiez exaucés, leur dit une voix mystérieuse, ce serait votre perte. Thérèse Laiz refusa de croire à cet avertissement : elle le regarda comme un jeu de son imagination et continua de même à désirer une postérité en prenant saint André pour intercesseur.

Dieu voulait récompenser cette foi courageuse et d'une manière digne d'elle. François et Thérèse demandaient de revivre après leur mort dans une génération chrétienne qui conserverait leur souvenir et servirait à leur place le Seigneur : leur vœu se réalise encore de nos jours.

Une vision charmante donna soudain une nouvelle direction aux désirs de Thérèse. Elle était assise sur le balcon de sa maison de Salamanque, n'ayant devant elle que les rues de la cité, quand elle se vit en face d'une prairie émaillée de fleurs blanches, fleurs célestes, virginales, d'une beauté qui ne ressemblait en rien à celle de nos fleurs d'ici bas. A côté de cette prairie merveilleuse, elle aperçut distinctement une cour entourée d'une galerie, un puits et divers objets qu'elle devait reconnaître plus tard. Près du puits un vieillard au visage doux et grave, l'apôtre saint André, se tenait debout : il regardait celle qui l'implorait depuis si longtemps, et, lui montrant les fleurs symboliques : « voilà bien, lui dit-il, d'autres enfants que ceux que tu désires. »

Thérèse Laïz, l'âme remplie de joie et délivrée de son envie de devenir mère, confia sa vision à François Velasquez. Ils l'interprétèrent l'un et l'autre demême, et se mirent à la recherche des fleurs vivantes dignes d'émailler l'enceinte du monastère que Dieu leur réservait l'honneur de fonder. Six années s'écoulèrent sans que leur dessein pût s'exécuter. Ils reçurent de religieux éclairés des avis contradictoires; ils échouèrent dans plusieurs propositions; enfin ils furent sur le point d'abandonner leur projet et de prendre pour héritier un de leurs neveux. Au bout de quinze jours, le neveu mourut, emporté par un mal subit. Sa mort les laissa remplis de crainte et décidés à obéir aux

ordres de Dieu en poursuivant leur œuvre malgré toutes les entraves.

Sur ces entrefaites, la duchesse d'Albe appela près d'elle François Velasquez. Les longues et fréquentes absences du grand duc qui se couvrait alors de gloire par sa campagne des Pays-Bas, réclamaient à la tête de ses domaines un intendant d'une haute capacité. La duchesse conjura Velasquez d'accepter cette charge : il y consentit, mais Thérèse ne quitta pas sans regret sa résidence de Salamanque, car elle avait en horreur la ville d'Albe. Elle y arriva le soir ; et sa peine augmenta en entrant dans sa nouvelle maison, quand elle vit combien cette vaste demeure était mal distribuée. Mais, le lendemain matin, quel joyeux réveil ! De la fenêtre de sa chambre elle regarde sa propriété et reconnaît la cour, le puits, la galerie, tout l'ensemble de sa vision, sauf les fleurs blanches qui ne tarderont pas, se dit-elle, à s'y épanouir. En effet, elle recommença ses démarches, avec une nouvelle ardeur. Son confesseur, religieux franciscain, jusqu'alors très-opposé à ses desseins, devint l'instrument de la Providence. Durant un voyage, il entendit parler des fondations de notre Sainte. Il en conçut une telle estime que, dès son retour, il dit à sa pénitente qu'il avait trouvé ce qu'elle cherchait et qu'elle devrait au plus tôt établir les Carmélites dans sa maison. Thérèse Laïz eut alors recours à Jeanne de Ahumada. Jeanne se chargea bien volontiers de servir d'intermédiaire entre les fondateurs et sa sainte sœur. Albe ayant trop peu de ressources pour entretenir un couvent de ses aumônes et Velasquez ne proposant que des revenus insuffisants, on rencontra quelques difficultés dans les conditions préliminaires. « Pour
« les monastères qui doivent vivre d'aumônes, jamais le

« cœur ni la confiance ne me manquent, nous dit la Sainte : « je suis toujours prête à fonder, certaine que Dieu s'en « chargera. Tout me fait défaut, au contraire, lorsqu'il « est question de monastères rentés. Si les revenus doi- « vent être modiques, je préfère y renoncer. » L'affaire resta en suspens près d'une année et ne fut conclue que pendant le séjour de la Sainte à Salamanque. Velasquez et Thérèse Laiz renouvelèrent alors leurs offres, élevèrent le chiffre des rentes, enfin, abandonnant leur propre maison aux Carmélites, ils se retirèrent dans une mauvaise demeure pour laisser à leurs filles l'entière disposition de la leur.

Le 25 Janvier 1571, jour de la conversion de saint Paul, le Très-Saint Sacrement fut porté solennellement dans la chapelle, et le monastère d'Albe fondé sous le titre de l'Annonciation de Notre-Dame. Jeanne de Ahumada, au comble du bonheur, eût voulu retenir sa sœur longtemps près d'elle. Elle lui amenait son cher Gonzalve admis au rang des pages d'honneur du château ducal et sa petite Béatrix qui n'aimait guère les sévères grilles du parloir. La duchesse d'Albe, dona Marie Henriquez, sollicitait aussi son heure d'audience pour épancher avec une confiance sans bornes ses secrets intimes, ses alarmes sur le sort du duc et ses peines personnelles dans le cœur de Thérèse. Velasquez et sa femme apportaient à leur tour leurs confidences. Il n'y avait partout que des sympathies à recueillir et de l'affection à rendre. Un tel séjour semblait trop doux à la sainte Mère, surtout au souvenir des privations de ses filles de Salamanque. Elle voulut les rejoindre dès les premiers jours de Février, après avoir réuni à Albe cinq ou six religieuses des monastères de Tolède, de Médina, et désigné comme Prieure la Mère Jeanne du

Saint-Esprit. En arrivant à Salamanque, avant de se rendre au monastère, elle dut s'arrêter chez le comte de Monterey qui avait obtenu du Provincial des Carmes l'autorisation de la retenir quelques jours chez lui : sacrifice que la Sainte accepta par obéissance et que Dieu bénit par deux miracles. La comtesse de Monterey la pria de vouloir bien visiter l'une de ses femmes, atteinte d'une fièvre pourprée et abandonnée des médecins. La comtesse regrettait profondément cette bonne Maria qui lui avait rendu de longs et fidèles services et qu'elle avait mariée au gouverneur de ses enfants. Thérèse se rendit près de la mourante ; elle posa ses mains sur sa tête comme si elle eût voulu rafraîchir son front brûlant. A l'instant même Maria semble sortir d'un profond sommeil, elle se lève en sursaut : « Qui m'a touchée ? s'écrie-t-elle. Oh ! que je suis bien maintenant ! » Thérèse, confuse de voir ainsi trahie la puissance de sa prière, voulut attribuer au délire les exclamations de la malade ; mais celle-ci, se jetant aux pieds de sa bienfaitrice, affirma devant tous les témoins la réalité du prodige. La mort cependant semblait ne pas vouloir s'éloigner du palais sans y avoir frappé une victime. La plus jeune fille de la comtesse fut atteinte du mal dont sa gouvernante venait d'être délivrée. On devine avec quelle confiance les parents désolés eurent de nouveau recours à l'intercession de la Sainte ; cette fois son humilité prit ses précautions. Tandis qu'elle priait pour la petite malade, saint Dominique et sainte Catherine de Sienne lui apparurent ; ils lui promirent que l'enfant guérirait et demandèrent qu'en reconnaissance de ce miracle, elle portât durant un an l'habit de Saint-Dominique. Le Père Bannez résidait alors à Salamanque.

Thérèse lui confia cette révélation, afin que la volonté du Ciel fût exécutée sans que personne soupçonnât de quelle manière elle avait été connue. Le Père s'acquitta du message près du comte de Monterey : l'engagement fut prononcé et l'enfant bien-aimée rendue à ses parents. (1) Elle attribua toujours sa guérison aux prières de la Sainte, malgré les réserves que celle-ci avait gardées, et plus tard, héritière du dévouement de son père et de sa mère envers le Carmel, elle le transmit à son fils, le fameux Olivarès, qui, au milieu de ses soucis politiques, invoquait dévotement la *très-sainte Patronne de l'Espagne* et soutenait de son crédit puissant les maisons de la Réforme.

Dès qu'elle put se dérober aux remerciements du comte et de la comtesse, Thérèse s'empressa de quitter le palais et rentra dans son pauvre couvent. Les bienfaits de la comtesse l'y suivirent, sans pouvoir remédier au mauvais état de la maison et moins encore à sa situation déplorable. Nulle part les Carmélites ne souffraient autant qu'à Salamanque. Cette raison déterminait la sainte Mère à demeurer près d'elles aussi longtemps que les circonstances le lui permettraient. Des croix plus lourdes l'attendaient ailleurs ; mais avant de les lui envoyer, Dieu voulut fortifier son courage par une succession de grâces qui couronnèrent de douleurs ineffables et de divines joies le carême de l'année 1571 (2).

Ici nous rentrons dans le sanctuaire intime de son âme ; elle a secoué de ses pieds la poussière des chemins ; le

(1) *Boll.* n° 539.

(2) Voir Relation iv^e — V. de la Fuente, t. 1. p. 135. Des fragments de cette relation avaient été publiés par F. Louis de Léon, Ribera et Yepes, mais en détruisant l'ordre chronologique.

bruit des affaires est bien loin ; les fondations elles-mêmes sont un instant oubliées : il n'y a plus au fond de la cellule de Salamanque et au pied du tabernacle que Thérèse de Jésus, Thérèse tout à Dieu dans la prière comme elle était hier encore tout à lui dans l'action.

Les derniers jours de la semaine de la Passion se passèrent pour elle dans cette souffrance intime, déchirante, que son céleste langage appelle *l'absence de Dieu*. « C'est une
 « peine qui ne se peut dire, une peine qu'il n'est en notre
 « pouvoir ni d'appeler ni de fuir. L'âme se sent pénétrée
 « d'un tel désir de voir Dieu qu'elle ne peut plus rester en
 « elle-même ; elle voudrait quitter toutes les créatures.
 « Dieu la met intérieurement dans un si profond désert,
 « que rien, lui semble-t-il, ne saurait la consoler sur la
 « terre, et elle n'a qu'une envie, c'est de mourir dans cette
 « solitude. Bien que Dieu lui paraisse très-éloigné d'elle,
 « souvent il lui découvre sa souveraine grandeur d'une
 « manière qui dépasse toutes nos pensées, et ce n'est point
 « pour la consoler, mais pour lui montrer combien elle a
 « raison de s'affliger d'être absente du souverain Bien qui
 « renferme en lui seul tous les biens. Aussi sa douleur grandit avec cette lumière ; son désir devient si extrême, sa
 « solitude si profonde, sa peine si délicate et si pénétrante
 « qu'elle peut dire en toute vérité avec le royal prophète:
 « *Vigilavi et factus sum sicut passer solitarius in te-*
 « *to* (1). »

A la fin d'une longue journée passée dans ce martyre intérieur, Thérèse, avertie qu'elle avait oublié l'heure de la collation du soir, se rendit au réfectoire par obéissance ;

(1) *Vie*, ch. XX.

ce jour là plus que tout autre, le manger, le boire devaient lui être un tourment (1). « Je fis effort sur moi-même, dit-elle, je pris du pain et le plaçai devant moi. « A ce moment Notre-Seigneur m'apparut. Il rompit le pain et en déposa un morceau sur mes lèvres en me disant : *Mange, ma fille, et supporte ce temps d'épreuve. Je souffre de tes souffrances ; mais il est bon pour toi qu'il en soit ainsi maintenant.* Ma peine me quitta bien vite, ajoute Thérèse : je sentais vraiment que nous étions ensemble et pour cette fois mon désir fut satisfait. »

Le dimanche des Rameaux, encore sous l'impression de cette grâce, elle porta ses ardeurs à la communion. En recevant la Sainte-Hostie, il lui sembla que sa bouche était remplie du précieux sang de Notre-Seigneur, que son visage, ses membres, tout son être en étaient couverts, tandis que son âme goûtait des suavités excessives (2). Ce sang divin avait une douce chaleur, comme s'il eût coulé à l'instant même des plaies du Sauveur. *Ma fille, lui dit Notre-Seigneur, je veux t'appliquer les effets de mon sang : ne crains jamais que ma miséricorde te manque. Je l'ai répandu avec de grandes douleurs, et toi, tu en jouis avec de grandes délices. Je te récompense bien de ce que tu me fais en ce jour.* Depuis trente ans la Sainte se disposait d'une manière particulière à sa communion du dimanche des Rameaux, et cela par une charmante délicatesse à l'égard de son bon Maître. Elle souffrait de voir les Juifs de Jérusalem jeter sous ses pas leurs branches de palmier sans qu'une seule demeure s'ouvrit pour lui offrir un repas et l'hospitalité de la nuit ; elle le suivait du regard

(1) *Relations, Vie.*

(2) Era ecesiva la suavidad que entonees sentia. (La Fuente, t. 1. p. 157.)

sur la route de Béthanie, et, inquiète de la fatigue du chemin, elle le conjurait de s'arrêter dans son cœur et d'y prendre son repos. « Voilà de bien naïves considérations et Notre-Seigneur les agréait cependant (1). »

La Semaine Sainte s'écoula ensuite dans le silence et le recueillement : qu'est-ce que Thérèse ne devait point attendre pour le jour de la Résurrection ? Elle en appelait l'aurore. Mais, dès le matin, l'absence du Bien-Aimé se fait douloureusement sentir ; aucune grâce particulière ne marque une si belle fête ; la prière est sans consolation, l'oraison sans lumière. La Sainte garde le secret de sa souffrance ; le soir, à l'heure de la récréation, elle vient y prendre part, aimable comme de coutume, voilant sa tristesse sous un doux sourire pour ne pas troubler la joie des sœurs. « Ma fille, dit-elle à l'une des novices, Isabelle de Jésus, chantez-nous quelques couplets. » Isabelle venait d'entrer au Carmel et sa mémoire était encore remplie de beaux cantiques. Traduisant sans le savoir le martyre intérieur de sa Mère, elle chanta de sa voix mélodieuse « la peine de vivre sans Dieu. » Et à chaque refrain elle redisait :

Oui, pour te voir, Beauté suprême,
Oh ! fais-moi donc bientôt mourir.

A ces paroles, Thérèse, les mains jointes, pâle, les joues inondées de larmes, se sentit « ravie hors d'elle-même par l'excès de la peine. » De douloureux gémissements, des cris s'échappaient de ses lèvres sans qu'elle pût les retenir. Ses filles la soulevèrent et la transportèrent comme une

(1) *Ansi hacia consideraciones bobas, debialas admitir el Señor. (La Fuente, t. I, p. 457.)*

morte sur sa pauvre couche où elle demeura jusqu'au lendemain dans sa divine agonie de souffrance et d'amour.

Comment redire cette agonie ? Le sublime génie de Bossuet l'a tenté en vain. « Qui me donnera des paroles, s'écrie-t-il, pour exprimer l'ardeur qui la presse ? Mais quand je pourrais la représenter aussi forte et aussi fervente qu'elle est dans le cœur de Thérèse, qui comprendra ce que j'ai à dire ? Disons néanmoins, comme nous pourrons, ce que son histoire raconte ; disons que l'admirable Thérèse, nuit et jour, sans aucun repos ni trêve, soupirait après son divin Époux ; disons que, son amour s'augmentant toujours, elle ne pouvait plus supporter la vie... De là ces pleurs, de là ces sanglots, de là ces douleurs excessives qui mettraient sans doute Thérèse au tombeau, si Dieu par un miracle de sa Providence ne le voulait conserver encore pour la rendre plus digne de son amour. (1) »

Lorsque Thérèse revint à elle, l'hymne si connue sous le nom de *sa glose* jaillit spontanément du fond de son âme brisée, transpercée. Il faudrait son cœur et son génie pour traduire sans le trahir ce chant incomparable ; la poésie religieuse ne possède peut-être rien de plus beau. Le cri plaintif de l'exil, les accents de l'espérance, les ardeurs du désir y mêlent leurs harmonies. « Je me meurs de ne pas mourir ! Je vis sans vivre en moi », s'écrie-t-elle : « Qu'entends-je et que dites-vous, ô divine Thérèse ? lui demande encore Bossuet, son grave mais enthousiaste admirateur. Si vous ne vivez plus en vous-même, quelle force vous a enlevée sinon celle de votre espérance ? O transports inconnus au monde, mais que Dieu fait sentir aux saints avec

(1) *Panegyrique de sainte Thérèse.*

des douceurs ravissantes ! Thérèse n'est donc plus sur la terre : elle vit avec les anges, elle vit avec son Dieu. »

Le martyr qu'elle dépeignait dans son poétique langage, elle l'exprimait plus simplement, avec une singulière énergie à son confesseur. En deux mots concis elle lui révèle tout : « Ma peine est devenue telle qu'elle va jusqu'à trans-
« percer mon âme, et je comprends mieux le martyr
« qu'endura Notre-Dame. Aujourd'hui, oui, je sais ce
« qu'est un transpercement. »

Notre-Seigneur touché des désirs, des ardeurs, des larmes, de l'amour immolé de sa fidèle servante, voulut bientôt lui montrer que, s'il la laissait en cette vie parce qu'il avait encore besoin de ses services, elle était toujours avec lui et lui avec elle, que leur union était aussi étroite, aussi intime qu'elle pouvait l'être durant l'exil. Le lendemain matin, lundi de Pâques, Thérèse fut transportée du Calvaire au Ciel. A l'oraison, Notre-Seigneur la ravit en esprit et, l'emmenant aux pieds de son Père, il la lui présenta : *Voici*, dit-il, *celle que vous m'avez donnée, je vous la donne à mon tour* (1). Le Père céleste agréa l'offrande et retint la Sainte devant lui. Puis vint l'heure de la communion. Pendant l'action de grâces, elle sentit très distinctement que le divin Maître était près d'elle. Il la consola, la combla de faveurs et lui dit entre autres choses : *Tu me vois, ma fille, c'est moi-même; montre-moi tes mains*. Il daigna les prendre entre les siennes, et, les approchant de son côté, il ajouta : *Regarde mes plaies, tu n'es pas sans moi, et la vie est courte*.

Le souvenir de cette semaine bénie, et surtout celui du

(2) « *Esta que me diste te doy.* »

transpercement de la fête de Pâques resta toujours particulièrement cher à la Sainte. Quand elle passait plus tard à Salamanque, elle appelait Isabelle de Jésus : « Ma fille, « lui disait-elle, chantez-moi vos couplets. » Mais heureuse d'être unie à l'agonie de Gethsémani et au délaissement de Jésus sur la croix, heureuse de participer aux souffrances intérieures de Marie, Thérèse ne s'arrêta pas à se complaire dans sa douleur. Elle se nourrissait des dons de Dieu afin de le servir ensuite avec une nouvelle force, et pratiquait la première la maxime qu'elle ne cessait d'enseigner : l'amour se prouve par les œuvres. L'occasion se présenta bientôt, en effet, d'agir, de souffrir, d'être humiliée.

Le monastère de Médina lui écrivit à Salamanque que des difficultés s'étaient élevées entre lui et le Provincial des Carmes Mitigés au sujet de la réception d'une novice, Isabelle des Anges, et la pria de trancher le différent. Il s'agissait en apparence d'une question d'intérêt, en réalité d'un principe de justice à soutenir. La novice était riche, orpheline, et voulait donner tout son bien au couvent en pure aumône. Son oncle s'y opposait et prétendait acquérir au moins pour lui-même le titre et les droits de Patron ou de Fondateur de l'église bâtie des deniers de sa nièce. Cette concession eût attiré de graves embarras à la communauté : elle la refusa. Isabelle, maîtresse de sa fortune, ne pouvait-elle en disposer à son gré et sans condition ? L'oncle eut recours au Provincial qui prit son parti. Les choses en étaient là quand la Prieure les soumit à notre Sainte. Or, si Thérèse se souciait peu de l'argent, elle regardait comme un devoir rigoureux de défendre le droit de ses filles, surtout dans un monastère aussi pauvre que l'était encore celui de Médine. Le Provincial d'ailleurs ne devait point

se mêler de cette affaire, puisque les patentes du Père Rubeo avaient statué que les fondations des Carmélites de la Réforme ne relèveraient que du Général. Sans tenir compte de ces patentes, les Carmes Mitigés tendaient de plus en plus à s'emparer du gouvernement des Carmélites Réformées, ce qui leur créait à elles et surtout à leur Mère une situation extrêmement pénible et délicate. Thérèse voulut saisir cette occasion d'affirmer leur indépendance vis-à-vis du Provincial. Elle lui écrivit une lettre respectueuse pour le prier de la laisser régler les affaires de sa novice. Son message n'ayant produit aucun effet, elle partit elle-même pour Médine et mit fin aux contestations en envoyant Isabelle des Anges achever son noviciat et porter sa dot à Salamanque. Le Provincial, irrité de sa fermeté, prépara un grand coup de revanche. On était au moment des élections. Les religieuses réélurent la Mère Inès de Jésus qui les gouvernait depuis trois ans d'une manière admirable. Le Provincial arriva sur le champ, cassa l'élection, désigna comme Prieure une religieuse de l'Incarnation (1) et ordonna, sous les plus sévères censures, à notre Sainte et à la Mère Inès de Jésus de quitter le couvent de Médine et de prendre la route d'Avila.

Cette fois Thérèse se soumit. Si ses maisons étaient affranchies de la juridiction du Provincial, elle continuait à le reconnaître personnellement comme son supérieur, parce qu'elle avait fait profession à l'Incarnation sous son obéissance. La Mère Inès de Jésus (Inès de Tapia) se trouvait dans le même cas. Aussi, malgré les larmes de ses filles bien-aimées et leurs instances inutiles près du Pro-

(1) Dona Thérèse de Quesada.

vincial, la Sainte sortit aussitôt de ce monastère fondé au prix de ses veilles et de ses sueurs. Elle chercha partout un moyen de transport pour la ramener avec sa compagne à Saint-Joseph d'Avila. L'heure était avancée et la nuit s'annonçait rigoureuse. Elle ne trouva ni coche ni chariot ; un porteur d'eau consentit à lui prêter deux mules et ce fut avec cet équipage qu'elle parcourut les vingt lieues qui la séparaient d'Avila.

Le repos de la solitude et l'affection de ses filles de Saint-Joseph auraient suffi à consoler la sainte Mère, si elle eût eu besoin de l'être ; mais, heureuse d'être humiliée, méprisée, chassée de sa propre demeure, elle ne souffrait que des peines des pauvres Carmélites de Médine confiées à des mains indignes ou du moins incapables de les gouverner. La Providence mit ordre à cet état de choses d'une manière aussi complète qu'inespérée.

Pie V poursuivait avec la douce énergie de son caractère l'œuvre difficile de la réforme des Ordres religieux, et nul prince ne montrait autant de zèle à le seconder, sous ce rapport, que le catholique Philippe II. Le monarque, constatant l'insuffisance des réglemens du P. Rubeo ou plutôt l'infidélité des Carmes Mitigés à les observer, demanda et obtint du Saint-Siège que l'Ordre fût soumis en Espagne à une nouvelle visite apostolique. Cette fois Pie V choisit ses Visiteurs parmi les Dominicains. Il envoya le P. Vargas en Andalousie et le P. Pierre Hernandez en Castille. Nous n'avons maintenant à nous occuper que de ce dernier. Le Père Hernandez était un homme de grande science, d'une prudence consommée et d'une vertu plus éminente encore. Il voyageait à pied, accompagné d'un Père de son Ordre et précédé d'un ânon qui portait leurs

manteaux. A ceux qui s'étonnaient de le voir traverser si humblement les chemins de Castille et les rues des cités, il répondait « qu'étant venu pour visiter des saints, il ne lui conviendrait pas de voyager comme un profane. »

Il se rendit en premier lieu à Pastrana, au monastère des Carmes Déchaussés, et, non content de pénétrer à l'intérieur de la clôture, il y établit sa résidence durant le Carême de 1570, suivant les exercices des religieux, partageant leurs jeûnes et leur rude abstinence. Il fut édifié, émerveillé, ravi de la vertu de ces bons Pères. Il examina leurs constitutions empreintes de l'esprit généreux et pratique de leur sainte Fondatrice, et n'y trouva rien à retrancher, rien à ajouter. Un novice lui ayant franchement avoué qu'il était tenté de sortir afin de chercher un Ordre plus parfait et plus austère : « Ah ! mon bien cher enfant, s'écria-t-il, croyez-en mon expérience, d'après tout ce que j'ai jamais vu ou lu, je ne crois pas qu'il y ait dans l'Eglise de Dieu un monastère qui dépasse celui-ci en austérité et en perfection (1) ».

Après avoir passé quelques jours avec les Pères, il les réunit au chapitre et leur demanda s'ils étaient prêts à reconnaître son autorité ; ils jugèrent avec raison que rien ne pouvait leur être plus avantageux que de lui promettre obéissance et d'assurer ainsi à la Réforme un protecteur influent. Le P. Hernandez, très-satisfait de leur soumission, employa le reste de sa visite à entretenir chaque religieux en particulier. Avant son départ, il autorisa la fondation d'un troisième monastère à Alcalá de Henarez, et l'extension des couvents des Carmes Déchaussés,

(1) *Hist. Gén. des Carmes.* Liv. IV.

comprimée jusqu'alors par les permissions restreintes du Père Général, prit aussitôt un rapide essor. Le P. Hernandez visita ensuite les Carmélites de Pastrana. De plus en plus édifié, il avait hâte de connaître *la petite femme* capable de si grandes choses. Le P. Dominique Bannez lui en avait fait des louanges qu'il croyait encore quelque peu exagérées. Il voulait voir de ses propres yeux et, dès que son itinéraire lui permit de se rapprocher d'Avila, il se rendit au couvent de Saint-Joseph.

Avec ses supérieurs, nous en avons eu plus d'une fois la preuve, Thérèse n'ouvrait jamais son âme à demi. Le P. Hernandez, comme Visiteur Apostolique, l'interrogea sur ses dispositions intimes et sur ses œuvres extérieures. Elle répondit en peu de mots, exposa les affaires de la Réforme, ses consolations et ses épreuves, le tout avec une simplicité et une force de langage qui frappèrent singulièrement l'esprit du Visiteur. Quant à sa conduite personnelle, suivant sa coutume, elle en rendit compte de manière à signaler plutôt le mal que le bien ; mais son humilité témoigna plus en sa faveur que tous les éloges du P. Bannez. Par une coïncidence providentielle, le P. Hernandez apprit en même temps que la Prieure, imposée au monastère de Médina, venait de se démettre de sa charge. Lassée d'une règle qu'elle ne pouvait supporter, fatiguée du poids du gouvernement, fatiguée plus encore d'elle-même et de ses religieuses, elle rentra à l'Incarnation. Le P. Hernandez partit aussitôt pour Médina : il visita le couvent et présida lui-même à une nouvelle élection. Par une mesure pleine de tact et de sagesse, au lieu de rassembler les voix des capitulantes sur Inès de Jésus que le Provincial avait rejetée, il fit élire notre

Sainte et lui envoya l'ordre d'arriver sans délai à la tête de son troupeau.

Nouveau voyage, nouvelles fatigues ; larmes du départ et joies de l'arrivée : Thérèse offrit tout au Seigneur pour le bien de ses filles. En chemin, elle se trouva le soir au bord d'une rivière dont son conducteur ne put découvrir le gué. Découragé de ses recherches inutiles, cet homme allait s'arrêter. « Nous ne pouvons passer la nuit au milieu
« des champs, mon ami, lui dit-elle doucement, allons,
« recommandons-nous au Ciel ; avec la grâce de Dieu,
« nous passerons. » Elle pousse la première sa mule au milieu de la rivière qu'elle traverse sans difficulté ; un rayon de lumière éclaire miraculeusement son passage ; ses compagnes et le conducteur la suivent avec confiance ; en quelques minutes, la petite troupe se retrouve saine et sauve sur l'autre bord.

Thérèse travailla durant deux mois à rétablir la paix et le bon ordre parmi les sœurs de Médina qui avaient beaucoup souffert du mauvais gouvernement de la Prieure précédente. Elle remit la sainte joie de Dieu dans tous les cœurs, et elle n'avait plus qu'à recueillir les fruits heureux de sa présence, quand elle reçut du P. Hernandez l'ordre de revenir à Avila pour s'y charger de la croix que sa nature défaillante avait tant redoutée neuf ans auparavant et qui se présentait cette fois plus lourde, plus rude encore : usant de son autorité souveraine sur tout l'Ordre des Carmes, le Visiteur Apostolique nommait la sainte Mère Prieure de l'Incarnation.

NOTES

ET

PIÈCES JUSTIFICATIVES

I.

Acte de Naissance de sainte Thérèse écrit par Alphonse de Cepeda dans son Mémorial de Famille (v. p. 23).

Cedula escrita por el padre de Santa Teresa àcerca del nacimiento de esta.

« En miercoles, veinte y ocho dias del mes de marzo de quinientos y quince anos, nacio *Teresa*, mi hija, a las cinco horas de la mañana, medio hora mas o menos (que fué el dicho miercoles, casi amaneciendo) : fueron su compadre Vela Nunez, y la Madrina dona Maria del Aguila hija de Francisco de Pajares. »

Ce papier, écrit de la main d'Alphonse de Cepeda, se conserve au couvent de Pastrana. Voir la traduction, p. 23.

(*Vic. de la Fuente*, t. I, p. 549.)

II.

Extrait du Testament de la mère de sainte Thérèse.

Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit qui sont trois personnes en un seul vrai Dieu qui vit et règne à jamais. Que ceux qui verront ce testament, expression de mes dernières volontés, sachent que moi, dona Béatrix de Ahumada, femme d'Alphonse Sanchez de Cepeda, mon seigneur, habitant de la très-noble cité

d'Avila, étant en possession de ma tête et de mon jugement, tels que Dieu me les a donnés, croyant fermement ce que croit et enseigne notre Mère la sainte Eglise, je règle et ordonne ce qui suit, pour la gloire de Dieu et de la Bienheureuse Vierge Marie, sa Mère, que je prends pour mon avocate devant la Majesté de son divin Fils. Premièrement, je lègue mon âme au Dieu tout-puissant qui l'a créée et rachetée par son précieux sang ; *item*, je lègue mon corps à la terre de laquelle il fut formé ; *item*, je demande que, lorsqu'il plaira à Dieu de me retirer de cette vie, mon corps soit enterré en l'église du seigneur saint Jean, en l'endroit que ledit Alphonse Sanchez de Cepeda le désirera ; *item*, je demande que l'on dise pour mon âme quatre cents messes, et ce n'est pas ma volonté que l'on perçoive d'autres offrandes en plus de ces quatre cents messes, dont cent seront dites, je le recommande, en l'église du seigneur saint Jean où mon corps aura reçu la sépulture ; cent autres au monastère de Saint-Thomas ; cent autres au monastère de Saint-François, et les cent dernières au monastère de Sainte-Marie du Carmel ; pour lesquelles messes je demande que l'on donne pour chacune un demi-réal ; *item*, je demande que mon service et enterrement, que le service de neuvaine et de fin de l'an se fassent secrètement, en la manière qu'il paraîtra convenable à mes exécuteurs testamentaires, et que l'on paye ce que ceux-ci jugeront bon et rien de plus... Je laisse et j'établis pour mes exécuteurs testamentaires ledit Alphonse de Cepeda, mon mari, et le seigneur François de Pajares... ; pour mes héritiers, Fernand, Rodrigue, Laurent, Antoine, Pierre, Jérôme, Augustin, Thérèse et Jeanne, mes fils et filles. Aussi je commande et c'est ma volonté que dona Marie de Cepeda, fille d'Alphonse de Cepeda, mon mari, reçoive cent ducats sur mes biens...

Fait à Gotterrendura, le 24^e jour du mois de novembre, de la naissance de Notre-Seigneur l'année 1528.

III.

Notice sur le B. Jean Soreth.

Les annales de l'ancien Carmel ne possèdent point de figure plus noble et plus pure que celle du Bienheureux Jean Soreth. Ame de saint, cœur d'apôtre, caractère d'une énergie singulière, mais énergie patiente et pleine de douceur; dur, rigoureux pour lui-même; sage, modéré, miséricordieux dans son gouvernement; animé d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le bien de son Ordre, il entreprit, un siècle avant notre Sainte, avec des ressources bien supérieures aux siennes, l'œuvre difficile qu'elle seule devait avoir l'honneur d'accomplir. S'il rétablit l'ancienne observance dans quelques couvents, ces réformes particulières ne s'étendirent pas à d'autres maisons et disparurent après lui. Mais le Seigneur couronne le mérite et non le succès des œuvres de ses serviteurs; et Jean Soreth doit être placé dans le ciel bien près de notre sainte Réformatrice. Nous croyons rendre hommage à l'un et à l'autre en consacrant ici quelques pages à la mémoire du Bienheureux.

Jean Soreth, né à Caen en 1420, d'une famille honorable et très pieuse, entra dès sa première jeunesse au couvent des Carmes de cette ville. Ses supérieurs remarquèrent bientôt ses éminentes qualités d'esprit et de cœur; après son noviciat, ils l'envoyèrent achever ses études de théologie à l'Université de Paris où il reçut, avec de grands éloges, le bonnet de docteur. On rapporte que, dans une discussion publique, il eut la gloire de vaincre, par la force de ses arguments, un autre docteur alors en grande vogue et réputé invincible, Maître Ferrand.

Il revint à Caen où il reçut les Saints-Ordres, et, immédiatement après, les suffrages des Carmes de France l'appelèrent aux charges de Supérieur Provincial, puis de Commissaire Général; il dut en même temps occuper une chaire à l'Université de Caen: au milieu de tous ces honneurs, il se tenait comme le dernier parmi les religieux, portant sous son manteau blanc un

habit et une tunique de drap vil et grossier, comme un simple frère convers. Durant les récréations, il se mêlait parmi les étudiants, et, au lieu de leur enseigner la science par ses paroles, il leur apprenait l'humilité par son exemple.

L'an 1451, il fut élevé à la dignité de Prieur Général par le vote unanime du Chapitre de l'Ordre. Il se rendit à Rome pour y être confirmé dans une charge qui accablait sa modestie sans effrayer son courage, et prit aussitôt à cœur de travailler de toutes ses forces à restaurer la discipline parmi ses frères. Le Pape Nicolas V, appréciant le mérite du nouveau Général, lui donna les pouvoirs les plus étendus, et, par une bulle spéciale du 7 Octobre 1452, il lui accorda l'approbation du Tiers-Ordre déjà existant, avec l'autorisation de fonder aussi des couvents de son Ordre pour les religieuses. Le Bienheureux est donc appelé à juste titre le fondateur des Carmélites (1).

Muni de ces brefs, Jean Soreth commença ses courses apostoliques. Il traversa l'Europe en tous sens, visitant ses monastères d'hommes, prêchant la pénitence, la régularité, et donnant toujours l'exemple de ce qu'il prêchait. Au couvent de Liège, le frère sacristain, chargé de sonner les matines, laissa passer l'heure durant son sommeil et l'office ne put être dit suivant l'usage au milieu de la nuit. Le lendemain matin, le Père Général convoqua les religieux au Chapitre, accusant au nom de tous la négligence commune; il dit que, tous ayant failli, tous devaient à Dieu réparation, et que ce jour-là on dînerait assis à terre au pain et à l'eau. Au réfectoire, il mit à sa place de Supérieur le dernier des novices pour présider durant le repas, et se tint comme les autres dans une posture humiliée. Les Carmes, effrayés de son austérité, se communiquaient d'une maison à l'autre leurs appréhensions, et souvent le Bienheureux était accueilli moins en père qu'en juge redoutable; mais, au fond de sa rigueur apparente, il n'y avait que la charité du Sauveur, l'amour des âmes, le désir de servir leurs véritables intérêts: aussi savait-il compatir à la faiblesse de ses frères et les gagner

(1) Voir sur ce titre ce que nous avons dit plus haut.

par la patience et la douceur. Quand il visita une première fois comme Général les couvents de Paris, il trouva les religieux remplis d'injustes défiances; ils se souvenaient des torts qu'ils avaient eus à son égard durant son gouvernement de Provincial, et ils s'attendaient à quelque châtement. « O mes frères, leur dit-il en arrivant, ne craignez rien, je vous en prie. Si je suis votre Supérieur, c'est pour vous pardonner de tout mon cœur comme je vous pardonne en effet le mal que vous avez pu me faire. Aimons-nous les uns les autres, car la charité est de Dieu; celui qui a la charité chrétienne demeure en Dieu et Dieu repose en lui. »

Cette scène touchante dont le récit nous a été conservé par un vieux biographe, nous donne l'idée des peines et des épreuves du Bienheureux. La Mitigation avait rendu trop facile l'accès du Carmel comme des autres Ordres religieux; près des vocations ferventes, on comptait un grand nombre de moines qui portaient leur habit sans songer à leurs obligations: ces derniers ne pouvaient souffrir les remontrances de leur Général; les autres, au contraire, le regardaient comme un sauveur; de là des divisions et des partis. Le Bienheureux comprit que le meilleur remède était d'ouvrir des Maisons nouvelles pour les religieux qui se décideraient à suivre ses règlements; il en établit plusieurs en France et en Flandre où la ferveur se maintint jusqu'à sa mort. Le Seigneur le récompensa de tant de travaux pénibles par les consolations que lui donnèrent ses chères Carmélites. Dès l'année 1453, il avait fondé leur premier couvent à Gueldre; peu de temps après, le second à Liège. En 1459, nous le trouvons au couvent des Carmes de Nantes, où la sainte duchesse de Bretagne, Françoise d'Amboise, veuve depuis deux ans, l'envoyait prier de venir en son château pour traiter d'une affaire importante. Elle lui ouvrit son âme, lui déclara son dessein de se consacrer à Dieu, et lui demanda dans quel Ordre elle devait entrer. Le Bienheureux lui dépeignit la vie que menaient ses religieuses de Gueldre et de Liège, et, la grâce du Saint-Esprit opérant dans l'âme de la duchesse pendant que le serviteur de Dieu parlait, elle comprit que Dieu l'appelait à être religieuse Carmélite. Elle supplia Jean Soreth d'envoyer en Bretagne le

nombre de religieuses suffisant pour établir un monastère qu'elle se proposait de fonder et où elle-même ferait profession. Trois ans après, le Bienheureux amenait lui-même neuf Carmélites en Bretagne, et Françoise, après de longs combats, s'arrachant aux poursuites de sa famille, de son peuple et du monde, vint se renfermer avec elles dans le monastère du Bon-Don, à une demi-lieue de Vannes. Ce fut encore Jean Soreth qui reçut ses vœux ; cette profession et cette fondation le remplirent de joie ; mais il n'avait pas le temps de savourer ici-bas les douceurs de Dieu ; il reprit son bâton de voyage et se mit à « cheminer de nouveau » de France en Angleterre, de Belgique en Allemagne, d'Italie en Sicile, n'ayant pour suite qu'un compagnon, et pour monture qu'un pauvre mulet. Il affrontait le froid, le chaud, la faim et la soif. Son teint brûlé par les ardeurs du soleil était devenu presque noir ; les paysans, le voyant passer avec ce visage hâlé, son front chauve et son manteau blanc, le montraient du doigt, l'appelant le nègre, l'éthiopien, le démon ; mais lui, tout entier à son œuvre et à Dieu, bénissait les railleurs au fond de l'âme et passait gaîment. Son courage eut l'occasion de se mesurer avec des adversités autrement graves. Il revenait fréquemment à Liège, où il comptait deux nombreuses familles de fils et de filles ; il y prêcha même trois carêmes à la Cathédrale, et sa parole nette, énergique, produisit des fruits merveilleux. Une année il eut la douleur de trouver les Liégeois révoltés contre leur prince-évêque Louis de Bourbon « maître très-doux et très-patient. » Voyant la multitude en fureur sur le point d'en venir aux derniers excès, il sortit de sa retraite et parla fortement aux rebelles. Irrités de son audace, ils se jetèrent sur lui, les armes à la main. Jean, le front calme, le pardon sur les lèvres, découvrit sa poitrine. « Je suis prêt, leur dit-il, à mourir pour la justice : faites ce qu'il vous plaira. » Son intrépidité désarma les furieux qui s'enfuirent confondus. Plus tard, en 1468, à la suite des guerres avec le duc de Bourgogne, Liège, assiégée, mise à sac par Charles le Téméraire, voyait le vainqueur entrer dans ses murs avec des troupes ivres de sang, de carnage, qui mirent le feu aux monuments, aux églises mêmes, et commirent d'horribles profanations. Le Bienheureux, enflammé du zèle de

son père Elie pour les autels du Seigneur (1), sortit seul de son couvent, passa, couvert de son froc comme d'une armure, au milieu des combattants, et, à travers les piques et les lances dressées sur sa tête, alla recueillir les Saintes-Espèces répandues sur le pavé d'une église et foulées aux pieds des soldats impies qui n'osèrent cependant lui disputer ce divin trésor. Il le rapporta pieusement dans la chapelle des Carmes.

L'Europe entière parlait avec admiration des vertus du Bienheureux. Le Souverain Pontife Calixte III le fit appeler à Rome et lui offrit un riche évêché. Jean remercia Sa Sainteté, et, en dépit de toutes les instances, persista dans son refus. Le Pape, sans se décourager, le nomma peu après Cardinal, en lui ordonnant d'accepter cette dignité. L'humble religieux alla se jeter aux pieds du Souverain Pontife, et, les mains jointes, les larmes aux yeux, il le conjura de ne point lui imposer un aussi lourd fardeau que celui de la pourpre. Calixte III, à son tour, ne voulut point fléchir. Durant une heure, Jean demeura prosterné devant lui, assurant qu'il ne se relèverait point avant d'être exaucé ; il répandit tant de larmes, lui ce fier et vaillant soldat de Dieu, que le Pape enfin dut se rendre et le laisser à l'ombre et aux austérités de ses couvents.

La France devait recueillir les derniers labeurs du Bienheureux. En 1481, il se rendit au couvent de Notre-Dame de Recouvrance à Angers, où il réussit à établir la Réforme. Il passa ensuite dans le même but au monastère des Carmes de Nantes ; mais à peine y était-il arrivé qu'il fut pris de douleurs affreuses en mangeant une pêche qu'on lui avait servie. Le *Decor Carmeli* et les auteurs contemporains disent que ce fruit contenait du poison ; le Bienheureux lui-même en eut la pensée, car au milieu de ses convulsions il s'écriait : « O Dieu bon ! pardonnez-leur, s'ils sont coupables, comme moi je leur pardonne pour votre amour ; oui, je leur pardonne de tout mon cœur. » Il se fit transporter au couvent d'Angers où il reçut les derniers sacrements. Après avoir exhorté les religieux à l'observance régulière, il

(1) *Zelo zelatus sum pro Domino Deo exercituum quia... filii Israel altaria tua destruxerunt.*

rendit paisiblement son âme à Dieu en prononçant ces belles paroles, dernier témoignage du double amour qui l'avait fait vivre : « O Reine de mon cœur, ô Marie, je vais vous voir. O Jésus ! bon Jésus, soyez-moi Jésus ! »

C'était le 25 Juillet 1481.

Les miracles se multiplièrent sur sa tombe. Le peuple de l'Anjou accourut en pèlerinage à l'église des Carmes pour invoquer sa puissante protection. Une mère lui dut la résurrection de son enfant, et ce miracle eut lieu en présence du duc René et d'une grande multitude. Pie IX, en vertu de son autorité apostolique, a confirmé le culte immémorial rendu au Bienheureux, et un décret conforme de la Sacrée Congrégation des Rites, en date du 27 septembre 1866, accorde à l'Ordre du Carmel la faculté de célébrer sa fête le 13 Septembre (1).

IV

C'est le 17 Novembre 1569, à Tolède, que sainte Thérèse connut par révélation qu'elle mourrait treize ans plus tard, c'est-à-dire en 1582. Elle écrivit une note que les Bollandistes se contentent de signaler n° 1024), mais sans la citer, jugeant que le texte en est altéré et inintelligible. Nous parlons (p. 454) de cette note, très-claire pour la Sainte et très-obscur pour nous. La voici d'après la traduction du P. Bouix (*Lettres*, t. I, p. 118) :

« Le 17 Novembre, octave de saint Martin, de l'an 1569, je vis pour la cause que je sais et pour laquelle j'avais vécu douze ans sur trente-trois, qui est l'âge que Notre-Seigneur a vécu en ce monde. Il reste encore vingt et un ans. C'est à Tolède, dans le monastère du glorieux saint Joseph du Carmel, que j'ai reçu cette lumière.

Moi pour toi et toi pour ma vie XXXIII

Douze pour moi, et ce n'est pas par ma volonté qu'ils se sont écoulés.

(1) Voir *Novale Sanctorum*, du P. Gillemain. — *Anno memorabile*, du P. Fornari. — *Vie de la B^{ne} Françoise d'Amboise*, par M^{re} Richard. — *Semaine Religieuse de Bayeux*, 1878.

TABLE DES MATIÈRES

Années.	Pages.
INTRODUCTION.	5

CHAPITRE I.

NAISSANCE DE SAINTE THÉRÈSE. — SA FAMILLE. — SA VILLE NATALE.

1515	Acte de naissance de la Sainte.	23
	Noblesse de sa famille.	24
	Légende des Ahumada.	25
	Avila des saints.	27
	Baptême de Thérèse. Son nom.	28
	Intérieur de la famille	29
	Alphonse de Cepeda.	29
	Dona Béatrix.	30
	Les frères et les sœurs.	31
	Les joies de l'enfance	32
	Ses premières prières	32
	Ses premières lectures.	33
	Rodrigue	33
	Toujours, toujours	34
1522	Départ pour le pays des Maures	34
	Les ermitages.	35

CHAPITRE II.

MORT DE DONA BEATRIX. — PREMIÈRES INFIDÉLITÉS.

	Première communion de Thérèse.	38
1528	Mort de sa mère	39

Années.		Pages.
	Elle conjure Marie de lui servir de mère	39
	Portrait de Thérèse à 13 ans	40
	Les livres de chevalerie	41
	Premiers écueils	42
	L'innocence baptismale	43
	Confession de sa vie de jeune fille	44
1529	Thérèse compose un livre	48
	L'heure du péril	49
	Inquiétudes paternelles de don Alphonse	50

CHAPITRE III.

THÉRÈSE AU COUVENT DES AUGUSTINES. — MALADIE ET VOCATION.

	Le couvent de Notre-Dame-de-Grâce	52
1531	Tristesses de Thérèse	53
	Marie Briceno	54
	Effroi de la vocation religieuse	55
1532	Maladie	56
	Thérèse chez sa sœur aînée	56
	Départ de ses frères pour le Nouveau-Monde	57
	Testament de Rodrigue	58
	L'oncle Pierre	59
	Lectures sérieuses	60
	Lutte intérieure	61
	Histoire réelle de la vocation de sainte Thérèse	62
	<i>Lettres de saint Jérôme</i>	66
	Déclaration à don Alphonse	67
	Il ne donnera jamais son consentement	68

CHAPITRE IV.

LE MONASTÈRE DE L'INCARNATION — NOVICIAT ET PROFESSION DE THÉRÈSE.

	Le monastère de l'Incarnation	70
	Jeanne Suarez	72
	Thérèse sort de la maison paternelle	73
	Agonie intérieure	73
	Le jour des morts	74
1533	Prise d'habit du frère et de la sœur	74
	Don Alphonse vaincu	74
	Les affections de famille	75
	Les exercices du noviciat	76
	Détails intimes	77

TABLE DES MATIÈRES.

505

Années.		Pages.
	Prédiction singulière	78
	Laquelle de nous deux sera la sainte?	79
	Vertu dominante	80
	Thérèse infirmière.	81
	Horrible maladie	81
	Courage de la novice.	82
1534,	3 Nov. Profession	83
	Le plus beau jour de sa vie et le sacrifice le plus douloureux.	84

CHAPITRE V.

MALADIE — GUÉRISON.

	Première visite de la souffrance.	85
1535,	Nov. Thérèse obligée de sortir du monastère	86
	Voyage.	87
	Entrevue avec l'oncle Pierre.	87
	L'oraison de recueillement.	87
	Vie en famille.	88
	Traitement de Bécédas	89
	Prémices des grâces surnaturelles	90
	Le pauvre prêtre converti	91
1536,	Avril. Retour à Avila.	92
	Agonie	92
	Extrême-Onction	93
	Douleur de don Alphonse	93
	Imprudence de Laurent.	94
	Rêve mystérieux.	94
	Thérèse revient à la vie, mais dans un état plus triste que la mort.	95
1537	On la transporte à l'Incarnation	96
	Dispositions intérieures	97
	Trois années de crucifiement	99
	Le bien-aimé Père saint Joseph	100
	Guérison miraculeuse	101

CHAPITRE VI.

LE TEMPS DE L'INFIDÉLITÉ.

	Quelles ont été les fautes de sainte Thérèse	103
	Son honneur vengé de ses accusations	104
	Inconvénients du défaut de clôture.	105
	Les visites du parloir	106
	Conduite extérieure.	106
	Avertissements du Ciel	108

Années.		Pages.
1541	Thérèse abandonne l'oraison. (Elle a 25 ans).	111
	Accents émus de son repentir	112
	Comment il faut entendre la gravité réelle de ses torts . . .	116
	Exagérations de son humilité.	118
	Divine vengeance du Seigneur.	118

CHAPITRE VII.

CONVERSION.

	Ferveur de don Alphonse	120
	Sa sainte mort	121 122
	Douleur de Thérèse.	121
	Le Père Vincent Baron.	123
1542	Nouvelle vie.	124
	Luttes intimes	125
	Aridités, tristesse, dégoût de la prière.	126
	Persévérance.	127
	Événements de famille.	127
1555	Le jour du Seigneur.	128
	<i>L'Ecce Homo</i>	129
	<i>Les Confessions de saint Augustin</i>	130

CHAPITRE VIII.

SON ORAISON. — SA VIE INTÉRIEURE.

	Le langage mystique de la Sainte.	133
	Le secret demandé.	135
	Regard sur le passé.	136
	La chasse aux petits lézards.	137
	Tout va nous tuer.	138
	La fausse humilité.	138
	Quatre degrés d'oraison.	139
	Le jardinier du divin Roi.	140
	Premier degré d'oraison.	140
	Sujets de méditation.	141
	Aimer Dieu, c'est le servir dans la justice.	142
	Discretion, dilatation de cœur.	142
	Force, courage.	143
	Recueillement surnaturel	144
	Second degré d'oraison.	145
	Madeleine aux pieds du Seigneur.	148
	Troisième degré d'oraison.	149
	L'humilité, toujours la pierre de touche.	151
	Quatrième degré d'oraison.	152

Années.

Pages.

L'extase	154
Le ravissement.	156
L'intelligence de la vérité	159

CHAPITRE IX.

TROUBLES DE LA SAINTE. — SES PREMIERS RAPPORTS AVEC LA
SOCIÉTÉ DE JÉSUS.

Fondation à Avila du collège Saint-Gilles.	161
Madeleine de la Croix.	162
Sa condamnation.	164
Inquiétudes de Thérèse.	165
Désir de consulter les Pères Jésuites.	165
Maître Gaspar Daza.	167
Don François de Salcedo.	168
Direction incomplète.	168
Sollicitude de don François	169
Terrible déclaration.	171
Larmes de Thérèse.	171
Dernière petite faiblesse.	172
Le Père Jean de Padranos.	172
Une nouvelle voie.	173
<i>Le Livre des Exercices.</i>	174
1556 Mort de saint Ignace	175
Mortification.	176
1557 Saint François de Borgia	177

CHAPITRE X.

JOIES ET ÉPREUVES.

Les conversions successives.	178
Situation intérieure du couvent de l'Incarnation.	180
1558 Le Père Balthazar Alvarez.	181
Dona Guiomar	182
L'apostolat de l'exemple.	185
La contradiction des gens de bien	186
Les indiscretions	188
Marie Diaz	189
Rigueurs du Père Balthazar	190
Le livre vivant.	194
Vision intellectuelle	195
Les délicatesses de l'amour de Jésus	196
Faveurs croissantes.	198
Ordre terrifiant.	199

Années.		Pages.
	La croix du rosaire	200
	La seule voie sûre	202

CHAPITRE XI.

PROGRÈS DANS LA SOUFFRANCE, PROGRÈS DANS L'AMOUR. — VŒU
HÉROÏQUE DE LA SAINTE. — SAINT PIERRE D'ALCANTARA.

	Folie de l'amour	205
1559	La transverbération (Thérèse a 44 ans)	206
	Les cantiques inspirés.	208
	Les actes.	209
1560	Vœu héroïque.	210
	Nouvelles épreuves.	212
	Le petit ânon.	214
	Assauts extérieurs de Satan.	216
	L'eau bénite.	216
	Puissance de la croix	217
	Saint Pierre d'Alcantara.	219
	La perte des âmes.	224
	<i>Lloraba con el Señor.</i>	224
	Pour la conversion des hérétiques, le salut des pécheurs, en particulier de la France	225
	L'éternel bonheur et l'éternel malheur	226
	Rêve béni de la Sainte.	227

CHAPITRE XII.

L'ÉGLISE ET LE CARMEL A L'ÉPOQUE DE LA FONDATION DE SAINT-JOSEPH
D'AVILA. — TRAVAUX ET ÉPREUVES DE SAINTE THÉRÈSE.

	Le 16 Juillet 1560.	229
	Marie de Ocampo.	230
	Soirée intime.	231
	La volonté divine.	232
	Thérèse consulte.	233
1560	Lettre de saint Louis Bertrand.	234
	La crise luthérienne.	235
	Les vrais réformateurs.	236
	Gloires passées du Carmel.	237
	Ses épreuves.	238
	Décadence.	240
	Le B. Jean Soreth	241
	Que rien ne te trouble, etc.	243
	Rumeurs.	244

TABLE DES MATIÈRES.

509

Années.		Pages.
	Le Père Ibanez.	245
	Heureuse réaction.	247
	Troubles à l'Incarnation.	248
	Obéissance de Thérèse	249
1561	Le nouveau Recteur de Saint-Gilles	251
1561	Concours de Jeanne de Ahumada	254
	Concours de Laurent de Cepeda	255
	Bénédictions du Ciel	256
	Gonzalve ressuscité.	258
	Mort du petit Joseph	260
	Vains efforts du démon pour détruire le couvent.	261

CHAPITRE XIII.

SÉJOUR A TOLÈDE. — FONDATION DE SAINT-JOSEPH.

1562, Janv.	Voyage de Thérèse à Tolède.	264
	La duchesse de la Cerda.	265
	Le palais en deuil.	266
	Les grandeurs du monde.	267
	Marie de Salazar.	269
	<i>Vie de la Sainte écrite par elle-même</i>	271
	Rencontre de la Mère Marie de Jésus.	273
	Influence extérieure de Thérèse	276
	Quel bon sujet, Seigneur, pour être de nos amis!	278
	La question des revenus.	279
1562, Juin.	Retour à Avila.	283
	Intervention visible de la Providence.	283
	Mgr Alvaro de Mendoza.	286
	La vraie maison de saint Joseph	288
	Les premières Carmélites.	293
	Le 24 Août 1562	294

CHAPITRE XIV.

SAINT-JOSEPH D'AVILA PENDANT L'ORAGE.

	L'heure de la consolation et l'heure de l'agonie.	297
	Tentation.	298
1562	L'orage extérieur	300
	Thérèse rappelée au monastère de l'Incarnation.	302
	Le Chapitre.	302
	Le Père Provincial	303
	Troubles dans la ville	304
	Le corrégidor.	305
	Intrépide réponse des Carmélites.	305

Années.

Pages.

La junte	306
Discours du Père Bannez	307
L'enquête et le procès.	311
Arrêt du Conseil du roi	313
Thérèse revient au couvent de Saint-Joseph	317
Thérèse de Jésus	319

CHAPITRE XV.

LE PRINTEMPS DU CARMEL DE SAINT-JOSEPH.

La petite retraite du bon Dieu.	321
Thérèse, contrainte d'accepter la charge de Prieure.	323
Le mobilier de Saint-Joseph	323
La coiffure des Carmélites.	324
Les attentions de la Providence.	325
Le dîner de la Fête-Dieu.	326
Vocation de la sœur Marie-Baptiste.	327
Vocation de la sœur Marie-de-Saint-Jérôme.	330
Le noviciat.	334
Sainte Thérèse cuisinière	335
Le travail des mains	337
Prudence maternelle de la Sainte	339
Les tuniques de bure	340
Le crucifix de M ^{gr} de Mendoza	341
Cantiques des grandes fêtes	342
Le paradis de délices	343

CHAPITRE XVI.

DIRECTION DES AMES. — LES CONSTITUTIONS. — LE CHEMIN DE LA PERFECTION. — VIE INTÉRIEURE DE LA SAINTE A SAINT-JOSEPH D'AVILA.

L'esprit du Carmel.	344
Le zèle de l'apostolat	345
Sur quel degré d'abnégation doit se fonder l'raison des Carmélites.	347
La règle primitive de saint Albert	349
Les constitutions de sainte Thérèse	350
Direction intime.	353
Second manuscrit de la <i>Vida</i>	354
1563-1566. <i>Le Chemin de la perfection</i>	355
Piété du Carmel.	356
Pauvreté	358

TABLE DES MATIÈRES.

511

Années.		Pages.
	Mortification	359
	Voulez-vous être les amis intimes de Notre-Seigneur ? . . .	361
	La sainte joie du cœur	363
	Marthe et Marie	363
	Le <i>Pater Noster</i>	365
	L'amitié au Carmel	367
	Progrès toujours croissants de la sainte Mère	370
	La veille de la Pentecôte	371
	Le mystère de la Très-Sainte Trinité	373
	Efficacité des prières de la Sainte	374
	Ou souffrir ou mourir	380

CHAPITRE XVII.

COMMENCEMENT DES FONDATIONS.

	Sermon d'un missionnaire	381
1566	Voyage du Père Rubeo	382
	Sa visite au couvent de Saint-Joseph	383
	Il demande des fondations	386
	Nouveaux obstacles	388
1567	Medina del Campo	389
	Adieux à Saint-Joseph	391
	Arrivée nocturne	394
	La maison en ruines	395
	Hélène de Quiroga	399
	Le Prieur de Sainte-Anne	400
	Le Père Jean de la Croix	402
1567	Les grandes dames de Madrid	405
	Imprudences de la Mère Marie de Jésus	406
1568	Fondation de Malagon	409
	Fondation de Valladolid	413
	Lettre à don François de Salcedo	416
	Maître Jean d'Avila	417

CHAPITRE XVIII.

RÉFORME DES CARMES.

	Enfance et jeunesse de saint Jean de la Croix	421
	Son noviciat sous la direction de la sainte Mère	425
1568	Durvelo	427
	Les horloges du P. Antoine	429
	Austérités des premiers Carmes Déchaussés	431
	Coup d'œil sur leur histoire	432

CHAPITRE XIX.

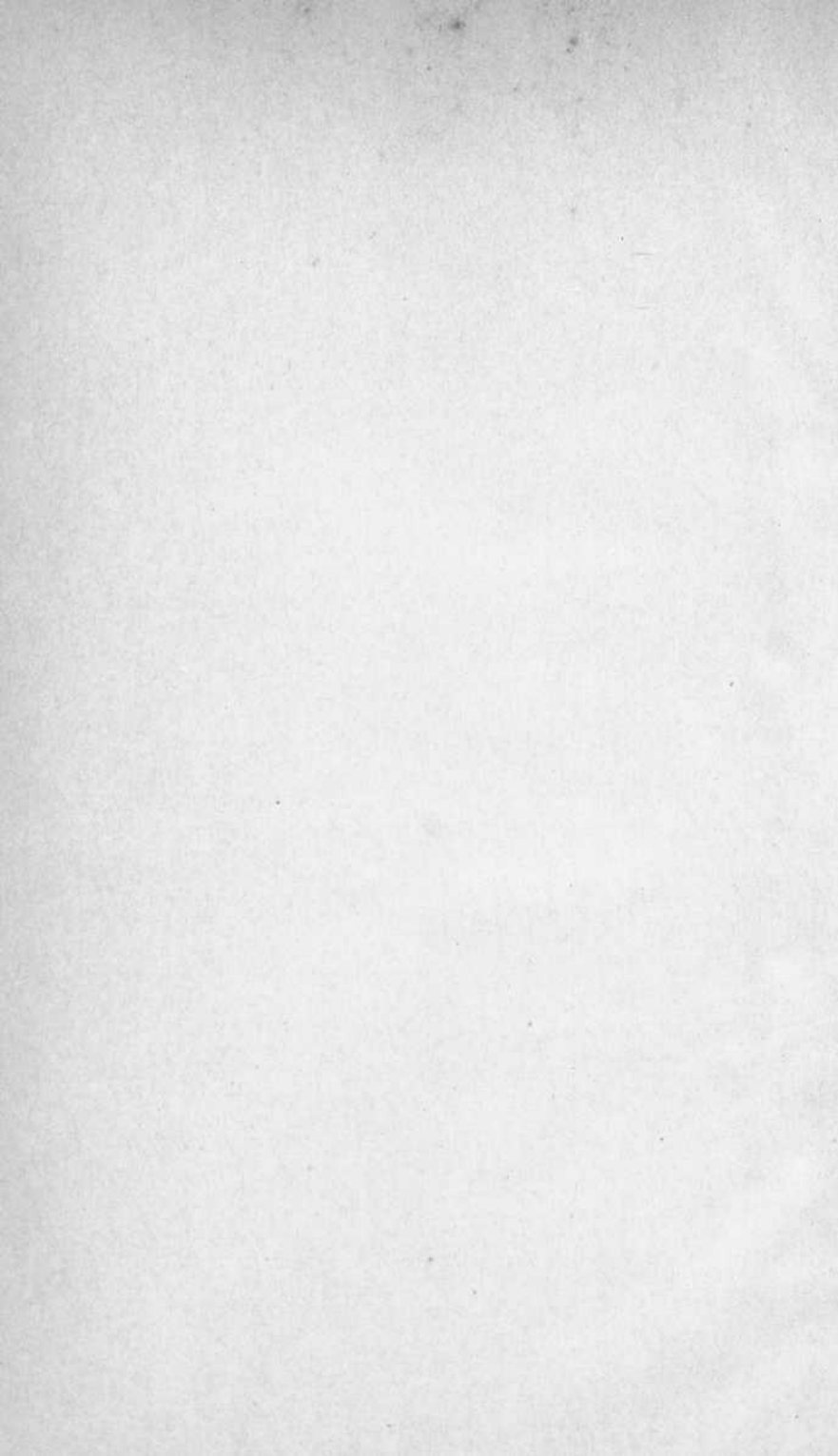
TOLÈDE ET PASTRANA.

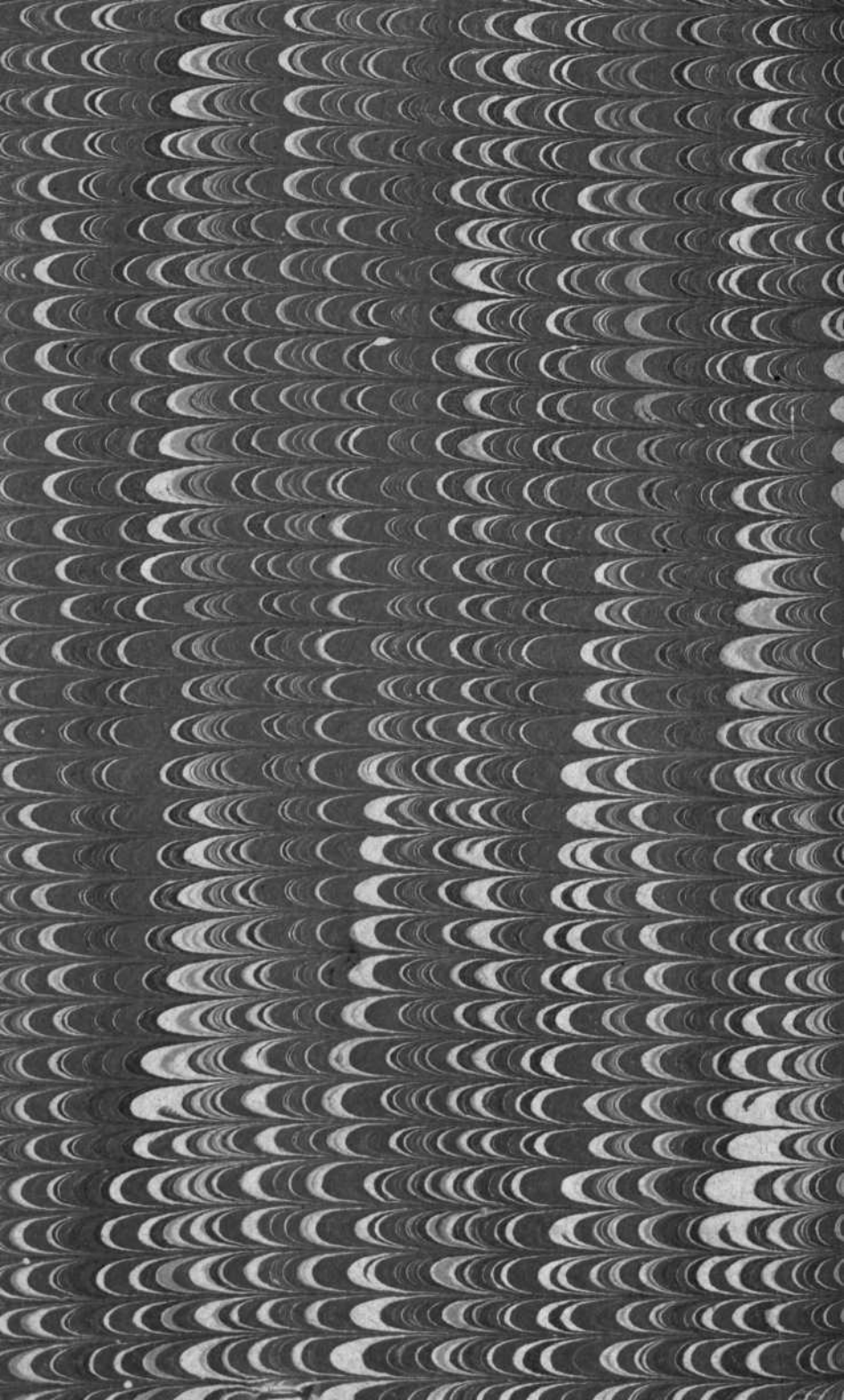
	Un marchand de Tolède	436
	Le couvent dans un chariot	439
	La sainte Mère dans ses voyages.	440
1569	Difficultés avec l'administrateur du diocèse de Tolède.	442
	Intrépide langage de la Sainte.	443
	Le pauvre Andrado	445
	Extrême indigence des Carmélites de Tolède.	448
	Vertus du noviciat.	453
	Exigences d'un bienfaiteur	454
	La princesse d'Eboli.	457
	Les ermites du Tardon	459
	Le père Mariano et le frère Jean de la Misère.	461
1569	Double fondation de Pastrana	463
1570	Juillet. Les quarante martyrs	465

CHAPITRE XX.

SALAMANQUE. — ALBE. — LA SEMAINE SAINTE DE 1571.

1570	Départ pour Salamanque.	470
	La maison des étudiants.	471
	Les frayeurs de la sœur Marie du Saint-Sacrement.	472
	Anne de Jésus	474
1571	Fondation d'Albe	476
	Thérèse Laiz.	477
	Deux miracles	481
	L'absence de Dieu.	483
	Le dimanche des Rameaux.	484
	La soirée de Pâques.	485
	L'extase douloureuse	486
	Difficultés avec le Provincial.	488
	La sainte Mère chassée de son couvent de Médine.	489
	Les Visiteurs Apostoliques.	490
1571	Août. Thérèse ramenée comme Prieure à Médine.	492
1571	Octobre. Départ pour l'Incarnation	493





MARQUÉS DE SAN JUAN DE PIEDRAS ALBAS

BIBLIOGRAFÍA TERESIANA

SECCIÓN III

Libros escritos exclusivamente sobre Santa Teresa de Jesús.

Número.....	159	Precio de la obra.....	Ptas.....
Estante.....	1	Precio de adquisición.....	»
Tabla.....	4	Valoración actual.....	»



159.

HISTOIRE
DE
SAINTE
THÉRÈSE

1

